

DELly

Aurore de Brüsfield



BeQ

Delly

Aurore de Brüsfeld

roman

La Bibliothèque électronique du Québec
Collection *Classiques du 20^e siècle*
Volume 309 : version 1.0

Des mêmes auteurs, à la Bibliothèque :

Entre deux âmes

Gilles de Cesbres

Esclave... ou reine ?

L'étincelle

L'exilée

Le rubis de l'émir

La biche au bois

Aélys aux cheveux d'or

L'orgueil dompté

La maison des Rossignols

Le sphinx d'émeraude

Bérengère, fille de roi

Le roi de Kidji

Elfrida Norsten

Aurore de Brüsfeld

Édition de référence :

Librairie Plon, 1950.

1

La femme de chambre entra, apportant le courrier qu'elle posa sur un guéridon, près de la grande bergère à oreilles. M^{me} de Thury étendit une petite main grassouillette et prit une enveloppe de fort vélin dont elle fit sauter le cachet aux armes de Brüsfeld. Elle déplia la feuille qui s'y trouvait contenue et lut :

Ambleuse, ce 7 janvier 1860.

« Madame et chère sœur,

« Après un échange de correspondance avec mon cousin de Somers, nous avons décidé que le mariage d'Aurore et de Carloman aurait lieu dans trois mois, vers la fin d'avril. Vous serez très aimable de vous occuper du trousseau de ma fille. Qu'il soit convenable pour son rang. Mais il faut tenir compte que la vie à Montaubert est simple

et patriarcale, ainsi que me le rappelle Gérard de Somers. Je me fie d'ailleurs complètement à votre tact et à votre goût parfait.

« J'espère que votre santé vous permettra d'accompagner Aurore à Ambleuse, pour remplacer sa mère. Il suffira qu'elle arrive deux jours avant la cérémonie, qui sera tout à fait intime. Mon triste foyer doit continuer d'ignorer tout ce qui peut avoir apparence de fête. Gérard de Somers, empêché par ses infirmités, ne viendra pas et Carloman sera accompagné seulement de son frère cadet.

« En vous remerciant des soins que vous avez donnés à Aurore, je vous baise les mains, Madame et chère sœur.

« CARLOMAN, prince de Brüsfeld. »

M^{me} de Thury posa la lettre sur le guéridon et s'enfonça plus profondément dans la bergère. Un léger pli se dessinait sur son front lisse. Elle détestait tout ce qui venait déranger sa vie

tranquille de femme égoïste, ses habitudes de petites jouissances matérielles, d'existence ouatée par le dévouement de ses serviteurs. D'autre part, il était difficile de refuser ce que lui demandait son beau-frère. Aurore avait été élevée chez elle et elle se trouvait être la seule parente proche. En outre, le prince de Brüsfeld s'était toujours montré fort généreux et, vu son caractère, il ne comprendrait guère qu'elle s'abstînt de remplir ce rôle maternel près de sa fille.

L'allusion faite à son bon goût avait cependant agréablement touché son amour-propre, surtout venant d'un homme peu porté aux compliments. Oui, pour le goût, elle ne se connaissait pas de rivales...

Elle considéra un moment avec complaisance la robe de taffetas violet qui seyait à son teint encore frais, malgré l'approche de la cinquantaine. Elle n'avait jamais été une beauté, mais son visage trop rond était agréable à cause de cette fraîcheur et d'une jolie bouche qui laissait voir des dents brillantes. Nantie d'appréciables revenus, elle aurait pu facilement

se remarier. Toutefois, sa première union ayant été peu heureuse, elle avait jugé préférable de ne pas renouveler l'expérience. Une bonne table, d'élégantes toilettes, des relations aimables, que fallait-il de plus pour son bonheur ?

Et la présence d'Aurore, l'enfant de sa jeune sœur morte à vingt-quatre ans, n'avait en rien modifié cette vie charmante, M^{me} de Thury étant de celles qui savent réduire au minimum leurs obligations.

Pendant un instant, elle balançait si elle allait apprendre dès maintenant à sa nièce les décisions de son père. Puis elle étendit la main, agita une sonnette.

– Prévenez Mademoiselle que j'ai à lui parler, dit-elle à la femme de chambre aussitôt apparue.

Ses doigts garnis de bagues lissèrent un moment les cheveux blonds grisonnants qui dépassaient la coiffure de dentelle blanche. Près d'elle, un beau feu de bois pétillait dans l'âtre. Un petit chien trop gras dormait sur un coussin de soie rose. Un perroquet s'agitait sur son perchoir. À travers les vitres étincelantes entraient un pâle

soleil d'hiver.

M^{me} de Thury pensa au pâté truffé qu'on lui servirait tout à l'heure. Léocadie, sa cuisinière, le réussissait à merveille. Un sourire entrouvrit ses lèvres à cette évocation ; mais il se termina en moue. Quels brouets lui servirait-on à Ambleuse ? Carloman n'avait jamais été sensible aux plaisirs de la table et ce n'était pas sa misanthropie qui devait l'y porter davantage. La cousine qui dirigeait son intérieur était une pauvre cervelle, certainement incapable. Il y aurait là deux jours bien désagréables à passer.

Cette pensée lui donna de l'humeur et ce fut d'un air peu amène qu'elle accueillit la jeune fille apparue silencieusement.

– Venez, Aurore. J'ai là une lettre de votre père...

Aurore s'avança. Elle avait une allure légère, très harmonieuse. Pas très grande, elle était parfaitement proportionnée. S'arrêtant à quelques pas de sa tante, elle attendit, la physionomie froide et fermée.

– ... Il est question de votre mariage pour la mi-avril. Je vous accompagnerai à Ambleuse, il le faudra bien...

Ici, une note acerbe dans la voix.

– ... Nous ne resterons que deux jours. Vous en repartirez avec votre mari et moi je réintégrerai mon logis. Mais d'ici là, il faut que je m'occupe de votre trousseau. Heureusement que nous avons ici les éléments nécessaires pour faire quelque chose d'assez bien.

La perspective de toilettes à choisir, d'étoffes à manier détendait tout à coup sa physionomie.

Elle ne vit pas le frémissement qui parcourait un instant le visage d'Aurore, ce visage aux traits délicats, au teint d'une fine blancheur un peu mate. Elle ne vit pas l'éclair échappé aux yeux si beaux qui avaient la teinte des violettes.

– Ainsi donc, je suis condamnée à ce mariage ?

La voix s'efforçait visiblement de rester calme.

– Condamnée ? Qu'est-ce à dire ?

M^{me} de Thury considérait sa nièce avec stupéfaction.

– ... Il a été entendu, depuis toujours, que vous épouseriez Carloman de Somers.

– Oui, mais j’espérais qu’il se produirait quelque chose. Ma tante, il m’est odieux de me marier ainsi, n’ayant jamais vu celui à qui l’on me destinait !

– C’est une chose qui est arrivée plus d’une fois dans nos familles. J’ai vu M. de Thury pendant six mois, presque chaque jour, et je n’en ai pas été plus heureuse pour cela.

– Je pense qu’il ne me faudrait pas six mois pour savoir si quelqu’un me plaît ou me déplaît, dit nettement Aurore.

– Et qu’est-ce que cela signifie, qu’un homme plaise à une petite sotte de dix-huit ans ? Il peut être avec cela le pire mauvais sujet. Carloman de Somers vit dans sa famille, dans un milieu patriarcal, ainsi que l’écrit son père. Il y a tout lieu de penser qu’il y mène une existence digne et sérieuse. Le physique est secondaire, pour un

homme.

– Il n’y a pas que le physique. L’intelligence, un esprit cultivé comptent aussi.

– Ta ta ta ! Voyez-vous, la belle parleuse ! Parce que Mademoiselle est un peu bas-bleu, il lui faudrait quelque pédant farci de latin et de grec !

– Une femme n’est pas bas-bleu parce qu’elle aime l’étude et s’intéresse à des questions autres que matérielles.

– Je ne vous conseille pas de parler ainsi devant votre père ! Il a choisi ma sœur entre cent autres et l’a tant aimé uniquement pour sa beauté. La culture de l’esprit chez une femme lui importait peu.

– Je ne comprends pas qu’une femme soit heureuse d’être épousée seulement pour sa beauté !

– Quelle prétention ! Enfin, trêve de sornettes ! Ce mariage a été décidé depuis dix ans par le prince de Brüsfield et le comte de Somers, il devra donc s’accomplir. Dès demain je ferai

venir M^{me} Gotte. Il faut qu'elle se procure les étoffes nécessaires. Pour la lingerie, je m'adresserai à M^{me} Gaulin ; elle a une brodeuse admirable !

– Et moi, je vais écrire à mon père pour lui demander de me dispenser de ce mariage.

Pour le coup, M^{me} de Thury fit presque un saut sur sa bergère.

– Écrire à votre père ! Je vous le conseille ! Vous verrez ce qu'il vous répondra !

– Il ne peut du moins me refuser de connaître auparavant celui que je dois épouser !

– Aurore, mettez-vous bien dans la tête que le prince a des idées toutes particulières, qu'il ne souffre pas de contradictions. Cette tendance de son caractère a été grandement aggravée par la mort de votre mère, dans cet isolement où il s'est confiné. En outre, dans sa famille, on a toujours considéré que les enfants devaient s'incliner sans le moindre murmure devant la volonté paternelle, quoi qu'elle ordonnât. Vous n'avez donc qu'à faire ainsi. Retournez maintenant dans votre

chambre.

Aurore s'inclina légèrement et quitta la pièce, suivie du regard par sa tante qui pensait : « Quelle tête ! Quel caractère ! Elle paraît avoir sur ce point quelque ressemblance avec son père. Pour la beauté, c'est sa mère, avec quelque chose qui n'existait pas chez cette pauvre Blandine. Je me demande quelle impression sa vue va produire sur Carloman, qui ne l'a pas vue depuis dix ans. »

Aurore montait le vieil escalier de pierre, entrait dans la grande chambre bien meublée, s'asseyait au coin de la cheminée où s'écroutait un monceau de braises incandescentes. Ses doigts très fins, très fuselés, froissaient machinalement la soie de sa robe. Elle avait toujours connu, dans cette maison, une vie matérielle très large. Elle était la princesse Aurore de Brüsfield, l'unique héritière d'une vieille lignée, d'une grande fortune. Mais son isolement moral avait toujours été complet. Il n'existait pas d'affection entre sa tante et elle. M^{me} de Thury ne pouvait en inspirer à une nature telle que celle d'Aurore, à ce cœur

chaud, si vibrant, à cet esprit observateur, un peu défiant. Cette jeune fille, encore si proche de l'enfance, avait une âme fière et sensible, très fraîche, très pure. Instinctivement, elle se détournait du mal et de la médiocrité.

Parmi les jeunes filles nobles qu'elle fréquentait, dans cette petite ville bourguignonne où habitait M^{me} de Thury, elle n'avait été attirée par aucune pour contracter une amitié véritable. Quant aux jeunes hommes...

Elle était encore allée peu souvent dans le monde. Cependant, l'hiver précédent, à un bal donné pour le mariage de Lucile d'Arbigny, elle avait dansé avec M. de Montgiroux et l'avait ensuite revu plusieurs fois à des réunions de jeunesse. Par son regard, il témoignait de sentiments qui faisaient un peu battre le cœur d'Aurore. Jeune, agréable, de bonne race, il pouvait aspirer à sa main. Était-ce de l'amour qu'éprouvait Aurore à son égard ? Non, pas encore. Mais elle le voyait avec plaisir et se serait probablement laissée aller à cet attrait s'il n'y avait eu cet engagement... cet odieux

engagement.

« Comment un père peut-il être aussi cruel, aussi dépourvu de cœur ? » songeait-elle dans ses moments de révolte.

Son père... Elle le connaissait bien peu. Après sa naissance qui avait coûté la vie à sa mère, on l'avait reléguée dans une partie du château où le prince ne venait jamais. Désespéré par la mort d'une femme trop adorée, il se cloîtrait dans son appartement ou bien errait dans le parc, en la seule compagnie de ses chiens. Aurore, plus tard, l'avait aperçu parfois, grand, maigre, un peu courbé, le visage osseux, le nez en bec d'aigle. Sa nourrice l'emmenait en disant d'un ton effrayé : « Il ne faut pas déranger M. le Prince ! » Plus tard encore, un jour, tandis que l'enfant passait dans un couloir, elle s'était trouvée inopinément devant lui. Il avait un peu reculé, en la regardant avec – oui, Aurore ne trouvait pas d'autre mot – avec une sorte d'horreur. Puis il avait murmuré : « Ah ! Elle lui ressemble ! » Et l'écartant d'un geste, il était passé en détournant la tête.

C'était peu de temps après cette rencontre

qu'il avait demandé à M^{me} de Thury de la prendre chez elle et de la faire élever selon son rang.

Un soir, il l'avait mandée dans le cabinet où il passait la plupart de ses journées. Elle avait alors bien vu ce maigre visage, ce sombre et dur regard qui la faisait un peu frissonner. Il lui avait dit d'une voix sèche – ou du moins qu'il s'efforçait de maintenir telle :

– Vous partirez demain pour aller vivre chez votre tante, M^{me} de Thury, qui accepte la charge de vous donner l'éducation nécessaire. Vous y resterez jusqu'à votre mariage avec mon filleul Carloman, le fils aîné de mon cousin le comte de Somers. Entre celui-ci et moi, il a été décidé qu'étant la seule descendante de la branche aînée des princes de Brüsfield, vous porteriez le titre et les biens de vos ancêtres à la branche cadette, en la personne de Carloman que vous pouvez considérer dès maintenant comme votre fiancé.

Puis, pendant un instant, il l'avait regardée avec une intensité singulière. Et, détournant les yeux, il avait dit d'une voix assourdie :

– Allez, maintenant.

Elle avait ainsi connu son destin, dès sa huitième année. Peu après, elle quittait Ambleuse en compagnie de sa nourrice, demeurée depuis lors près d'elle comme femme de chambre. Elle ne regrettait pas Ambleuse, la trop vaste demeure remplie de meubles précieux devenus inutiles et où personne ne s'intéressait à la petite orpheline, hors cette bonne Zéphyrine, dévouée mais d'esprit assez borné. Toutefois, chez M^{me} de Thury, l'accueil n'avait pas réchauffé ce jeune cœur. Dès les premiers jours, il y avait eu entre la tante et la nièce un secret antagonisme qui devait subsister au cours des années, en s'accroissant depuis qu'Aurore devenait jeune fille. M^{me} de Thury l'accusait de manquer d'attentions pour elle, parce qu'elle ne la flattait pas, n'adoptait pas tous ses goûts et ses opinions. Aurore détestait en elle cet égoïsme si entier, une certaine hypocrisie qui révoltait sa droiture. Ainsi avaient-elles vécu jusqu'à ce jour comme des étrangères. Et maintenant, à ce cœur isolé, affamé, on imposait ce mariage avec un inconnu.

« Que faire ? » songeait-elle désespérément.
« Obéir ? Il n'y a pas d'autre alternative. »

Car elle sentait bien que M^{me} de Thury avait raison, quant à l'inutilité d'écrire à son père.

Elle se pencha vers le feu, tendit à la chaleur des braises ses mains glacées. La rouge lueur embrasa son visage inquiet, aviva la teinte d'or bruni des bandeaux ondulés qui cachaient à demi son beau front. Elle pensait : « Ma mère aurait-elle laissé faire cela ? » Oui, sans doute, puisque c'était un arrangement de famille. Une coutume d'autrefois aussi. Et puis, l'esprit autoritaire du prince de Brüsfield aurait imposé là encore sa volonté.

Aurore revit en pensée l'aimable physionomie de Philippe de Montgiroux, son regard où se lisait un respectueux amour. Elle soupira et se redressant, appuya sa tête fatiguée contre la soie fleurie du fauteuil.

2

Dans le courant du XVII^e siècle, le prince Léopold de Brüsfeld, fils cadet d'un petit souverain allemand, avait quitté son pays à la suite d'un grave dissentiment avec son frère aîné. Il s'installa en France, où sa femme, une Montmorency, possédait de grands biens. L'un de ses fils cadets, qui portait le titre de comte de Somers, épousa l'unique héritière d'une vieille famille de Franche-Comté. C'était à l'un de ses descendants que Carloman de Brüsfeld destinait sa fille, n'ayant pas d'héritier mâle pour perpétuer son nom.

Le domaine de Montaubert, résidence des Somers, se trouvait dans le Jura à la frontière suisse. La partie principale du château datait du XV^e siècle, mais des dépendances y avaient été ajoutées plus tard. Il existait en outre dans le parc des vestiges de constructions beaucoup plus

anciennes. Autour, s'étendaient de grands bois de sapins et de mélèzes qui formaient la sombre parure de ce plateau montagneux.

À peu près vers le moment où M. de Brüsfield écrivait à sa belle-sœur, M. de Somers, un matin, fit appeler son fils aîné.

Il se tenait dans la grande pièce qu'on appelait le parloir, et que chauffait un énorme poêle toujours ronflant. Car Gérard de Somers était devenu frileux depuis qu'un accident, dix ans auparavant, l'avait rendu infirme.

Cette salle, au plafond en caissons peints d'armoiries et de devises, aux murs tendus d'anciennes tapisseries, ouvrait par trois portes vitrées sur le jardin en ce moment couvert de neige. Le comte, qui était un érudit, avait là sa bibliothèque. C'était aussi le lieu de réunion de la famille, principalement après le repas du soir.

M. de Somers, enveloppé dans une chaude robe de chambre, était assis dans son grand fauteuil à haut dossier, devant une table massive qui lui servait de bureau. Il avait dépassé la cinquantaine et paraissait de quelques années plus

âgé, avec son front dégarni, son visage aux traits fins et ridés, la longue moustache presque blanche encadrant une bouche volontaire. Quand une porte s'ouvrit, il releva sa tête penchée pour regarder le jeune homme qui entrait.

Un grand et mince jeune homme, trop grand et trop mince. Un profil d'oiseau, des yeux noirs assez beaux mais au regard un peu fuyant, une bouche molle sous la moustache brune.

– Vous désirez me parler, mon père ?

– Oui. Deux mots seulement. J'ai correspondu ces derniers temps avec le prince de Brüsfeld, et nous avons décidé que ton mariage avec sa fille aurait lieu vers la mi-avril.

Carloman eut une rapide contraction des lèvres. La nouvelle ne semblait pas le réjouir.

– Déjà ? dit-il.

– Comment, déjà ? Tu as vingt-sept ans. Carl, et Aurore en a dix-huit.

– Oui... Je pensais que... J'aurais voulu conserver encore ma liberté...

– Il est bien temps au contraire de te ranger.

Tu auras une situation magnifique, une femme charmante...

Carloman eut un petit rire sarcastique.

– Une femme charmante ? Vous le supposez, du moins, mon père, puisque vous ne la connaissez pas.

– Si elle ressemble à sa mère, elle doit être une véritable beauté. En tout cas, elle a été parfaitement élevée par les soins de M^{me} de Thury.

– Pourvu qu'elle ne soit pas une pimbêche ! dit Carloman avec un soupir. Et si elle est habituée à une vie mondaine, que fera-t-elle ici ?

– Tu l'emmèneras voyager.

– Ah ! non, par exemple ! Quitter mes habitudes, voir des villes, des paysages dont je me soucie peu ? Non, mon père ! Cette précieuse Aurore vivra ici comme elle pourra, mais moi je ne changerai rien pour elle.

Le comte eut un geste d'impatience, en frappant la table de ses doigts secs.

– Tu parles comme un enfant. Le mariage te

changera, je l'espère. Je ferai préparer l'appartement de ta mère. Elle le modifiera ensuite à son gré. Pour les cadeaux, la corbeille, nous avons décidé, Brüsfeld et moi, de ne pas nous en embarrasser. Aurore achètera elle-même plus tard ce qu'elle désirera.

– Qu'en ferait-elle ici ? À moins qu'elle veuille rivaliser d'élégance avec Flavie ou avec la belle Sigrid. Si cela lui fait plaisir, je n'y trouverai rien à redire, pourvu qu'elle ne cherche pas à contrecarrer mes goûts.

– Bien. Il est donc entendu que vous vous rencontrerez à Ambleuse où Aurore et M^{me} de Thury, sa tante, arriveront deux jours avant la cérémonie. Celle-ci aura lieu dans la plus complète intimité, et, ajouta le prince, ce sera déjà ainsi pour moi de durs moments à passer. Mais j'ai reconnu ne pouvoir cependant éviter que, ce jour-là. Aurore ait son père près d'elle.

Carloman eut un hochement de tête approbateur.

– Cette manière d'agir simplifie beaucoup les choses. Au moins, je n'aurai pas de cour à faire !

– Wilfrid t’accompagnera et sera ton témoin. J’avais d’abord pensé à Melchior mais on ne sait jamais quelles occupations lui tombent sur la tête.

– Oh ! Wilfrid fera très bien l’affaire. S’il pouvait se marier à ma place, ce serait encore mieux.

M. de Somers eut un haussement d’épaules qui témoignait de son impatience. Tandis que son fils, congédié par lui, sortait de la salle, il le suivit des yeux et murmura : « Oui, Wilfrid à sa place... C’est dommage ! »

Carloman, traversant le grand vestibule voûté, monta l’escalier de pierre sans tapis, longea un couloir aux recoins ténébreux et ouvrit une porte donnant dans une vaste chambre bien éclairée par un pâle soleil d’hiver.

– Eh bien, Wilfrid, nous allons être bientôt de corvée, mon ami !

Devant une fenêtre ouverte par laquelle entrait l’air pur et glacé de la montagne, se tenait un jeune homme qui se détourna vivement.

– À quel propos ?

Il était un peu moins grand que Carloman, très svelte, de proportions à la fois élégantes et vigoureuses. Dans le visage aux traits fermes et nets, les yeux bruns avaient un regard direct, un peu impérieux.

– Pour mon mariage ! Dans trois mois, Wilfrid ! Et c’est toi qui m’accompagneras pour le sacrifice.

Un froncement de sourcils témoigna que Wilfrid n’appréciait pas beaucoup cet honneur.

– Mais nous arriverons juste pour la cérémonie, continuait Carloman. Mon futur beau-père a eu cette bonne idée-là. Au fond, il est passablement timbré, ce prince de Brüsfield. C’est une singulière façon de marier sa fille unique !

– Oui, pauvre enfant !

La voix un peu brève de Wilfrid avait une intonation de pitié.

– La mort de sa femme l’a rendu complètement misanthrope, paraît-il. Je ne pense pas que pareil malheur m’arrive !

Carloman riait en prononçant ces mots. Son

frère le regarda avec une désapprobation où se mêlait un peu de mépris.

– Non, tu es trop égoïste pour cela... Et Estelle ?

Carloman parut embarrassé.

– Eh bien, Estelle... J'espère qu'elle sera raisonnable, je lui ferai comprendre...

– Tu l'as trompée, d'abord en ne lui parlant pas de l'engagement pris pour toi par notre père, ensuite en lui faisant croire que votre union était valable. Que va-t-elle dire quand tu lui apprendras ton mariage ?

– Eh ! il faudra bien qu'elle s'en arrange, dit Carloman avec désinvolture. Je me retrancherai derrière la volonté de mon père. Il était vraiment un peu sot de sa part de penser que le comte de Somers accepterait jamais la fille d'un brigadier de douanes pour belle-fille !

Un éclair d'indignation passa dans le regard de Wilfrid.

– Alors, pourquoi le lui as-tu fait croire ? C'est odieux. Carl !

– C’est ennuyeux surtout, dit l’autre sans s’émouvoir. Je vais avoir de la peine à lui faire accepter cela. Mais il faudra que j’y arrive. Enfin, cela me promet bien des ennuis !

« Quel inconscient ! » songeait Wilfrid tandis que son frère s’éloignait.

3

Le château d'Ambleuse se trouvait situé à la limite de la Bourgogne et du Jura, dans un agréable vallon. Sa belle construction du dix-septième siècle était environnée des arbres vénérables d'un grand parc un peu laissé à l'abandon depuis que le maître se désintéressait de tout. D'ailleurs rien ne fonctionnait très bien dans cette demeure sous la molle direction de M^{lle} Rolande de Porrieux, cousine du châtelain.

Quand la voiture de M^{me} de Thury s'arrêta devant le grand perron de pierre verdie, M. de Brüsfield apparut au seuil de sa demeure et vint au-devant des deux dames qui gravissaient les degrés. Cet homme de cinquante ans paraissait un vieillard avec sa haute taille voûtée, sa barbe et ses cheveux blancs, la peau parcheminée de son visage osseux dont la maigreur faisait paraître plus accentuée la cambrure du nez en bec d'aigle.

Il s'inclina devant M^{me} de Thury, prononça quelques paroles de bienvenue, baisa la main qu'elle lui tendait. Puis il se redressa, regarda sa fille demeurée un peu en arrière. Aurore, très pâle, le cœur serré, attachait sur lui ses beaux yeux couleur de violette, fiers et anxieux. Les traits du prince semblèrent s'altérer subitement. Un égarement passa dans son regard. Il murmura, si bas qu'aucune des deux femmes ne l'entendit : « Blandine ! » Puis il parut faire un violent effort sur lui-même et tendit sa main vers Aurore qui la baisa, selon l'ancienne coutume de respect conservée dans la famille.

– Soyez la bienvenue, ma fille, dit-il.

Sa voix était sourde, comme étranglée. Se tournant de nouveau vers sa belle-sœur, il lui offrit le bras pour entrer dans le château.

Aurore les suivit. Cet accueil glacial n'était pas fait pour détendre son pauvre cœur serré, que tant d'angoisses tourmentaient depuis quelques semaines. Cependant pouvait-elle attendre autre chose du père qui avait fait une si sèche réponse à la lettre de prière qu'elle lui avait écrite, malgré

tout ? Le cœur était mort en lui. Il ne restait que le désir de perpétuer sa race, fût-ce en sacrifiant sa fille.

« Un mariage de convenance tel que celui-là vous donnera plus de satisfactions qu'un sot mariage d'amour », disait-il à la fin de son bref billet.

Ainsi, Aurore n'avait qu'à subir son sort.

M^{lle} Rolande de Porrieux, grande femme maigre au profil de mouton, vint accueillir les arrivantes et les accompagna à leur appartement. Tout aussitôt, M^{me} de Thury montra ses exigences, fit courir tout le personnel à travers le château pour trouver ce qu'elle jugeait manquer à son confort. Pendant ce temps, Aurore s'installait dans la chambre préparée pour elle. Dans le cabinet voisin, la fidèle Zéphyrine sortait d'une malle la robe que sa jeune maîtresse revêtirait pour le dîner. Assise près d'une fenêtre, Aurore regardait vaguement le beau jardin à la française négligé comme tout le reste. Depuis que la date de son mariage s'était rapprochée, elle vivait dans une sorte de rêve pénible. Mais le rêve allait finir,

demain il faudrait regarder en face la réalité, c'est-à-dire le fiancé inconnu.

– Je crois qu'il est l'heure pour Mademoiselle de s'habiller, dit Zéphyrine.

Aurore tressaillit, se leva, alla s'asseoir devant la coiffeuse. Zéphyrine l'enveloppa d'un peignoir blanc, défit les beaux cheveux ondulés qui se répandirent comme un souple manteau sur les épaules de la jeune fille. La glace renvoyait l'image du plus charmant visage, du regard pensif et anxieux. « Quel malheur, pensait Zéphyrine que désolait la tristesse de sa chère jeune maîtresse. L'obliger à se marier comme cela, elle, si belle et si bonne ! »

Le prince, afin sans doute d'être dispensé d'entretenir la conversation, avait invité à dîner un de ses voisins, M. d'Ottignies, le seul avec lequel il eût conservé quelques relations. C'était un homme de son âge, aimable, discret, d'esprit agréable et cultivé. Il fit tous les frais de l'entretien avec M^{me} de Thury, satisfaite de trouver un interlocuteur autre que son beau-frère. Celui-ci demeurait presque constamment

silencieux, la mine glacée. Près de lui, Aurore ne disait mot, sauf lorsque M. d'Ottignies lui adressait la parole. Elle mangeait à peine ; chaque bouchée lui coûtait un effort. Son père ne semblait pas s'apercevoir de sa présence. Aussi, ce repas, servi par un antique maître d'hôtel aux mouvements très lents, lui parut-il d'une longueur intolérable.

Au salon, tandis que le prince faisait une partie d'échecs avec sa belle-sœur, M. d'Ottignies vint à la jeune fille et s'assit près d'elle. Il lui parla de la petite ville qu'elle venait de quitter et qu'il connaissait bien. Elle l'écoutait avec plaisir, sentant chez lui quelque bonté, quelque sympathie. Baissant un peu la voix, il lui dit :

– Comme vous ressemblez à votre mère !

Elle répliqua avec un accent d'amertume :

– Cela ne me fera pas mieux aimer de mon père !

– Il faut lui pardonner, mon enfant. C'est une de ces natures excessives qui portent leurs sentiments au plus haut point et ne veulent

accepter ni le frein de la religion, ni même celui de la raison. Il a beaucoup souffert, il souffre toujours beaucoup, croyez-le.

– Est-ce un motif pour m’obliger à ce mariage ? sans même me permettre de connaître auparavant celui auquel il me destine ?

M. d’Ottignies considéra un moment la jeune physionomie qui laissait paraître la révolte de l’âme.

– Vous n’aurez pas la soumission de votre mère, dit-il pensivement. Il y a de la volonté en vous. Est-ce un bien ou un mal ? Peut-être souffrirez-vous ainsi davantage... Quant à votre mariage, je lui ai suggéré qu’il serait souhaitable que votre fiancé et vous puissiez vous voir quelque temps auparavant ; mais je me suis heurté à une décision arrêtée. « Cette union doit se faire pour réunir les deux branches, m’a-t-il déclaré, Carloman peut ne pas plaire à Aurore, mais elle s’habitue à lui et sera peut-être plus heureuse que si elle contractait un mariage d’inclination. »

– C’est ce qu’il m’a écrit aussi. Mais moi, je

ne juge pas ainsi et je trouve affreux d'être contrainte à cette union. Oh ! vous allez peut-être me dire que tant d'autres ont subi ce sort. Mais ne pensez-vous pas que dans ce cas on profane le sacrement, en n'y apportant pas son libre consentement ?

– C'est pourquoi, mon enfant, il vous faut le donner, ce consentement, avec la résolution de remplir votre devoir, quelque pénible qu'il vous paraisse.

Mais Aurore secoua la tête. Elle n'était pas convaincue, loin de là ! M. d'Ottignies pensa :

« La pauvre enfant doit avoir malheureusement un cœur trop ardent, un esprit trop lucide. Tout dépend, pour son bonheur, de ce que sera ce Carloman. »

Dans l'après-midi du lendemain, Carloman et Wilfrid de Somers arrivèrent à Ambleuse. M. de Brüsfield les accueillit seul et les fit conduire à leur appartement. Le mariage devait être célébré à minuit selon la coutume dans la maison de

Brüsfeld. Le prince donnait à sa fille comme cadeau de mariage une confortable voiture attelée de beaux chevaux. C'était cet équipage qui amènerait les nouveaux époux vers Montaubert, afin qu'ils y arrivassent avant le soir.

Une demi-heure avant le souper, les deux frères parurent dans le salon où les attendait M. de Brüsfeld en compagnie de M. d'Ottignies qui devait être le témoin d'Aurore. Il y avait là le notaire, venu pour la signature du contrat et le maire du pays qui devait procéder au mariage civil. M. de Brüsfeld fit les présentations. Son visage semblait plus tiré, plus flétri encore qu'à l'ordinaire. Il regardait Carloman, puis reportait son regard sur Wilfrid, comme s'il les comparait l'un à l'autre. Tous deux en tenue de cérémonie, ayant entre eux certains traits de ressemblance, ils étaient cependant complètement différents. Et M. de Brüsfeld, bon juge en la matière, devait être frappé non seulement par les dons physiques du cadet, mais encore par sa distinction, l'aisance de ses manières, la fermeté un peu froide de cette physionomie près de laquelle celle de l'aîné apparaissait peu sympathique.

Une porte fut ouverte à deux battants par le vieux maître d'hôtel. M^{me} de Thury et Aurore entrèrent, dans un grand bruissement de soie.

Aurore avait une robe de taffetas d'un bleu tendre, dont la nuance faisait paraître plus délicat encore son teint, en ce moment coloré par un peu de fièvre et faisait ressortir la teinte chaude de ses cheveux. Elle se raidissait pour contenir son émotion, pour que nul ne vît son angoisse. M. de Brüsfield s'avança, s'inclina devant sa belle-sœur.

– Voici, madame, mon filleul Carloman de Somers. Aurore, voici votre fiancé.

Carloman salua, avec quelque gaucherie, baisa la main que lui offrait M^{me} de Thury. Puis il se tourna vers Aurore.

Elle lui tendit une fine, charmante main qui se contracta un peu quand il y posa ses lèvres.

Puis le prince présenta Wilfrid à sa belle-sœur et à sa fille. Aurore le regarda à peine. Elle était sous le coup de l'antipathie soudaine que lui inspirait son futur époux.

Quant à Wilfrid son air de froideur habituelle

parut un instant céder sous l'influence d'une émotion qui anima son regard, à l'apparition d'Aurore.

Quand les hôtes du prince furent assis, le notaire donna lecture du contrat. Aurore n'aurait su, un instant plus tard, dire mot de ce qu'il contenait. De même, un peu après, le petit discours du maire, si bien tourné qu'il fût, ne put-il la tirer de cette sorte d'insensibilité qui lui donnait la démarche, les gestes d'une automate. Elle eut à peine conscience du « oui » qu'elle prononçait et qui l'unissait devant la loi à Carloman de Somers.

Pendant ce souper, ce singulier état persista. Elle mangeait machinalement, sans s'apercevoir des essais de galanterie de Carloman, sans remarquer les mines dédaigneuses de sa tante, offusquée devant ce repas mal apprêté, mal ordonné, qui justifiait ses craintes à l'égard des capacités de Rolande de Porrieux en tant que maîtresse de maison. Par contre Carloman faisait largement honneur aux plats et aux bons vins des caves d'Ambleuse. Il ne se mêlait pas à la

conversation engagée entre son frère, M. d'Ottignies et le maire, homme intelligent, de bon sens, qui s'était formé par la lecture et l'observation. Conversation intéressante pourtant, car Wilfrid avait fait d'assez longs séjours à Paris, chez un frère de sa mère ; il y avait connu des personnalités de la science, des arts, de la littérature et son esprit fin, réfléchi, avait largement profité de ces contacts. Aurore, en tout autre temps, n'eût rien perdu d'un tel entretien. Mais pour elle aujourd'hui ne comptait que cette douloureuse perspective : devenir la femme de ce Carloman qui ne lui inspirait qu'éloignement.

Le repas se traînait interminablement. M^{me} de Thury ne pouvait contenir des signes d'énervement devant la lenteur du service. Elle glissait des regards furieux vers son beau-frère assis en face d'elle, impassible, presque muet, la mine plus sombre que jamais depuis l'instant où Aurore était apparue, où il l'avait vue en face de Carloman. Enfin on se leva de table. Le notaire et le maire passèrent avec le prince au fumoir pour une courte station avant de prendre congé. M. d'Ottignies emmena Wilfrid dans la bibliothèque

voisine afin de lui montrer une certaine estampe du XVII^e siècle dont il venait d'être question entre eux. Aurore s'était approchée machinalement d'une porte-fenêtre du grand salon, ouverte sur le jardin, sur cette tiède nuit d'une fin d'avril presque estivale. M^{me} de Thury, qui venait de s'enfoncer dans un moelleux fauteuil, se tourna vers Carloman, debout à quelques pas, ne sachant trop que faire de sa personne. Le vin si généreusement bu le rendait taciturne et morose ; mais par ailleurs, il ne donnait aucun signe d'ébriété.

– Allez donc un peu avec votre fiancée sur la terrasse, mon cher enfant. Il vous faut bien faire connaissance.

Sans répondre, Carloman se dirigea vers la fenêtre. Aurore tourna vers lui son pâle visage, ses yeux graves et tristes.

– Oui, mon cousin, il faut que nous causions un peu ensemble.

Ils sortirent sur la large terrasse qui s'étendait devant cette façade du château. Aurore fit quelques pas, puis s'arrêta, face à Carloman.

– Nous devons parler franchement dans cette grave circonstance de notre vie. Nous allons être unis sans nous connaître, obligés de plier devant la volonté paternelle. Car vous aussi, vous avez été contraint à ce mariage ?

– Contraint... oui. Mais j'en suis charmé maintenant. Je ne pouvais savoir que vous étiez si... si...

Il ne trouvait pas ses mots. Mais Aurore détourna un instant les yeux sous son regard. Sa voix tremblait un peu tandis qu'elle reprenait :

– J'ai essayé de fléchir mon père pour qu'il consentît à ne pas m'imposer cette union, tout au moins qu'il permît que nous nous rencontrions un peu auparavant. Il s'y est refusé. J'ai dû obéir. Mais je veux vous dire...

Elle s'interrompit un moment, la voix étranglée par l'émotion.

– ... Je désire que le temps de fiançailles qui nous a été refusé, nous l'ayons maintenant, afin de nous connaître, de n'être plus si complètement des étrangers l'un pour l'autre.

Pendant un moment, Carloman parut interloqué. Puis il ricana et sa voix prit un accent de colère en ripostant :

– Il paraît donc que je ne vous plais guère, ma chère cousine ? Je n'en suis pas très flatté, croyez-le !

Qu'elle détestait ce regard fuyant et presque mauvais en ce moment ! Mais elle ne détourna pas le sien, tandis qu'elle répliquait :

– Je pensais que vous me comprendriez, dans une circonstance si étrange. Certes, je n'ai jamais supposé que vous ayez lieu de vous en froisser. Veuillez me pardonner si je me suis trompée.

Il baissa un peu les yeux sous ce regard direct, si pur et si franc.

– Mais je ne pense pas que vous ayez eu l'intention de m'être désagréable. Et après tout vous avez peut-être raison. Il y a quelques heures, nous ne nous étions jamais vus, et l'on nous marie de cette façon expéditive... Votre père est un singulier homme, ma cousine !

– Hélas !... Mais il est surtout un malade, je

crois.

– Et le mien n'est pas moins autoritaire dans ses idées. Mais il n'est pas misanthrope comme lui.

Aurore dit avec effort :

– Parlez-moi de votre famille, afin que je la connaisse un peu à l'avance.

– Eh bien, il y a ma sœur Flavie, mariée à Melchior de Modères. La jolie Flavie, la frivole Flavie...

Carloman accompagnait ces mots d'un rire moqueur.

– Elle vous attend avec impatience, espérant pouvoir parler avec vous de robes, chapeaux et autres sujets d'un aussi palpitant intérêt. Melchior est... un homme d'affaires. Il s'absente beaucoup. Ils ont un fils, un assommant poupon dont Flavie ne s'occupe guère. Mon cadet, Wilfrid, vous le connaissez. Il aime la musique, les livres et toutes les choses de ce genre.

De nouveau, l'ironie perçait dans l'accent de Carloman.

– Et vous ? demanda Aurore.

– Oh ! moi, je n'aime que la pêche et la chasse ! J'ai, plus bas que Montaubert, un petit domaine où je me rends souvent. Il y a là une rivière, un étang, des bois giboyeux. C'est mon paradis.

– Je serai contente de le connaître, dit Aurore avec un effort pour prononcer cette phrase de politesse.

Carloman en parut enchanté.

– Oui, je vous y conduirai. Flavie prétend qu'elle y périrait d'ennui, mais je pense que votre cerveau doit être un peu plus sérieux que le sien... Ah ! j'oubliais ! Il y a aussi Barbeline, notre femme de charge, Barbeline l'indispensable, qui gouverne tout. Espérons qu'elle vous prendra en gré. Mais elle non plus n'avait pas bonne opinion d'un mariage conclu en ces conditions. Elle me l'a dit tout net, car elle a son franc-parler.

– Cela prouve en faveur de sa raison.

– Euh !... oui. Enfin, nous n'y pouvions rien. Le tout est d'arriver maintenant à bien nous

entendre.

– C’est ce que je demanderai à Dieu tout à l’heure, dit Aurore.

Elle lui tendit la main en ajoutant :

– Je vous remercie d’avoir acquiescé à mon désir.

Il baisa les doigts fins qui étaient glacés. Puis ils rentrèrent dans le salon. M^{me} de Thury se leva en disant :

– Il faut vous reposer un peu. Aurore, pendant le temps qui reste avant la cérémonie. Remontons dans notre appartement.

Elles s’éloignèrent et Carloman gagna le fumoir, où peu après apparurent M. d’Ottignies et Wilfrid. Le notaire et le maire avaient repris le chemin de leur logis. M. de Brüsfield et M. d’Ottignies entamèrent dans le salon une partie de whist. Les deux frères demeurèrent seuls dans le fumoir.

– Excellent cigare, dit Carloman en considérant le havane allumé qu’il tenait entre ses doigts. Il y a certaines bonnes choses ici ; mais

Barbeline trouverait que le service est bien mal fait.

Comme son frère ne répliquait rien, il lui jeta un coup d'œil étonné.

– Que signifie cet air sérieux ?

– Je n'ai pas lieu d'être gai en voyant prêts à s'unir deux êtres aussi peu faits l'un pour l'autre.

Carloman eut une sorte de moue railleuse.

– Je ne te contredirai pas sur ce point, cher ami. Cette jeune Aurore est jolie, charmante, tout ce que tu voudras, mais elle est aussi ce que je craignais : une chipie.

– Carl ! dit Wilfrid.

Il y avait dans son accent une sourde indignation.

Mais Carloman continuait tranquillement :

– Oui, une chipie. Sais-tu ce qu'elle m'a demandé tout à l'heure ? Une période de fiançailles pour que nous ayons le temps de nous connaître !

– Pauvre enfant !

Carloman ricana légèrement.

– Et moi, tu ne me plains pas ? Je suis sûr qu'elle sera une perpétuelle grimacière et que nous ne pourrons nous entendre sur rien.

– Je le crains aussi.

– C'est gai ! Avec cela, les clauses du contrat témoignent d'une méfiance à mon égard qui m'est assez désagréable.

– Je n'y ai vu qu'une prudence toute naturelle, étant donné ton âge et l'ignorance de ton caractère dans laquelle se trouve M. de Brüsfield.

– Oui, si on veut... Mais, mon cher, n'est-il pas paradoxal que cette ignorance incite un père à tant de prudence quand il s'agit de sa fortune, alors qu'il ne s'en préoccupe pas pour donner sa fille à un inconnu tel que je le suis pour lui ?

– Hélas ? Oui ! Mais il n'est pas le seul, si j'en crois ce que j'ai entendu dire.

– Enfin, je me demande ce que nous allons faire de cette belle Aurore à Montaubert. J'ai l'impression qu'elle ne plaira guère à Flavie. Mon père, peut-être, la trouvera sympathique,

parce qu'elle a le genre grande dame, malgré sa jeunesse, et surtout à cause de sa fortune. Mais moi... pauvre moi...

Il soupira, prit un air renfrogné et se mit à fumer sans plus dire un mot.

Wilfrid avait aussi allumé un cigare, mais il le laissait entre ses doigts qui s'appuyaient à l'accoudoir de son fauteuil. Le front plissé, il s'absorbait dans une songerie si profonde qu'il sursauta quand, du salon, M. de Brüsfield appela son filleul et futur gendre.

– Il est l'heure, Carloman !

Le jeune homme s'était assoupi. Il se leva précipitamment et gagna le salon suivi de son frère.

Un instant après entrèrent Aurore et M^{me} de Thury. Aurore était vêtue d'une robe de damas blanc, sur laquelle retombait le voile de point d'Alençon disposé sur sa tête. Malgré sa résistance, M^{me} de Thury avait voulu qu'elle mît un peu de rose à ses joues. Elle était vraiment d'une saisissante beauté, dans cette somptueuse

toilette. M. de Brüsfield, qui s'avavançait vers elle, s'arrêta pendant quelques secondes. Il semblait frappé d'un soudain malaise, tant était grande l'altération de sa physionomie. Ses yeux rencontrèrent ceux d'Aurore, douloureux, pathétiques. Il baissa un instant les paupières. Puis, brusquement, il fit les quelques pas qui le séparaient de sa fille et lui présenta son bras, sur lequel elle appuya une main qui tremblait.

Peu après, dans la chapelle du château garnie de fleurs, Aurore de Brüsfield était unie devant Dieu à Carloman de Somers. Dans une courte et ardente prière, la jeune femme avait sollicité l'aide divine pour cette nouvelle vie dont elle redoutait tout l'inconnu, représenté à la fois par son mari et par sa nouvelle famille. Elle frissonnait, malgré la douceur de la température. Près d'elle, la mine maussade, Carloman songeait : « Ce que j'ai sommeil ! Ah ! quel bon somme je vais faire tout à l'heure dans la voiture ! »

De retour dans le salon. Aurore s'éloigna avec sa tante pour aller revêtir une tenue de voyage.

Carloman fit de même. M. d'Ottignies prit congé de son hôte et il ne demeura plus dans le salon que M. de Brüsfield, Wilfrid et M^{lle} de Porrieux qui sommeillait sur un canapé.

Les deux hommes restèrent silencieux. Wilfrid avait le front barré d'un pli soucieux. Le prince paraissait accablé d'une immense fatigue. Ils se levèrent tous deux quand parurent, presque en même temps, Aurore, M^{me} de Thury et Carloman.

Il y eut un bref échange d'adieux. M^{me} de Thury embrassa la jeune femme avec un semblant d'émotion. Wilfrid lui baisa la main, en observant à part soi qu'elle devait avoir la fièvre, car cette main était brûlante. Puis Aurore s'approcha de son père. Lui fit trois pas vers elle. Il se pencha et ses lèvres sèches effleurèrent le front incliné.

– Adieu, ma fille.

Sa voix était sourde, presque étranglée.

Il se tourna vers Carloman et lui tendit la main.

– Je vous la confie. Rendez-la heureuse.

Et se détournant, il quitta la pièce avec une sorte de précipitation.

4

Sortant d'un engourdissement fiévreux, Aurore se redressa un peu et regarda par la portière dont la vitre baissée laissait entrer un air pur, d'une fraîcheur délicieuse, que parfumaient des arômes balsamiques.

La voiture roulait sur une route étroite, dans un paysage de montagne. Les sapins et les mélèzes couvraient le flanc des combes dans la profondeur desquelles cascadaient les ruisseaux gonflés par la fonte des neiges. À un tournant du chemin parut un village qui semblait penché vers l'abîme. Puis il disparut à un autre détour. Aurore pensa : « C'est sans doute Bonnières. »

Bonnieres était le village le plus proche de Montaubert, ainsi que le lui avait appris Carloman.

Elle serait donc bientôt dans cette demeure qui allait devenir la sienne.

Un frisson la secoua. Depuis son départ, elle était tour à tour brûlante et glacée. Son organisme ne pouvait supporter impunément les émotions, les souffrances morales auxquelles la condamnait la volonté paternelle. Après la tension de ces derniers jours, elle se sentait abattue, sans forces. Quel que fût l'accueil que lui réservait Montaubert, elle avait hâte de l'atteindre pour se reposer enfin, pour essayer de ne plus penser, pendant un peu de temps, qu'elle était la femme de Carloman.

Elle jeta un coup d'œil vers lui. Il dormait, enfoncé dans les coussins de la voiture, la tête tournée vers l'autre portière. Depuis leur départ d'Ambleuse, il avait affecté à l'égard d'Aurore un air gourmé, lui adressant à peine la parole de temps à autre, ceci au grand contentement de la jeune femme.

Aurore ramena frileusement autour d'elle sa mante de voyage. Elle ferma les yeux en songeant : « Si je pouvais aussi dormir un peu ! »

Mais un instant après, elle les rouvrait, saisie par le parfum balsamique plus fort. La voiture

venait de s'engager dans une route sous-bois, et autour d'elle se pressaient les sapins et les mélèzes. De ces demi-ténèbres, Aurore ressentit une impression pénible, due sans doute à son actuel déséquilibre nerveux, car elle n'était pas peureuse à l'ordinaire. Et elle éprouva presque un soulagement en voyant Carloman faire un mouvement comme s'il allait s'éveiller.

À cet instant, quelqu'un bondit sur le marchepied, étendit un bras vers le dormeur. Une détonation retentit. Puis l'inconnu disparut dans le bois.

Aurore avait eu le temps de distinguer un pâle visage dont les yeux disparaissaient à demi sous un capuchon noir rabattu sur le front.

Elle voulut crier mais les sons ne sortaient pas de sa gorge. La voiture s'était arrêtée, le cocher sautait à terre, suivi de Zéphyrine la femme de chambre d'Aurore. La jeune femme regardait avec épouvante la face livide de Carloman affaissé, inanimé. Elle essaya de dire quelques mots, puis perdit connaissance.

5

Le soleil entrait librement par la fenêtre largement ouverte et s'étendait jusqu'au lit où Aurore venait d'ouvrir les yeux. Elle vit, penchée vers elle, la bonne figure de Zéphyrine, ses yeux de chien fidèle.

– Ah ! Enfin, Mademoiselle va mieux ! Le docteur avait bien dit qu'au bout de deux jours...

Aurore l'interrompt :

– Qu'est-ce que j'ai eu ? Pourquoi le docteur ?

Elle se sentait faible, mais comme détendue, avec l'impression d'être arrivée jusqu'au bout d'un hallucinant voyage pour trouver enfin le repos.

– Mademoiselle ne se souvient pas ? Je veux dire Madame...

– Madame ?

Aurore songea un moment, puis ses traits

s'altérèrent, l'effroi passa dans son regard.

– Ah ! oui, oui... Carloman ! Mon Dieu !

Il y eut un bruit de pas sur le parquet bien ciré. Une voix s'éleva, calme, impérative.

– Ne fatiguez pas votre maîtresse, ma fille. Allez, allez, je vais m'occuper d'elle.

Zéphyrine s'écarta, sortit docilement. Aurore vit s'avancer une grande femme, vêtue de noir, qui s'inclina cérémonieusement.

– Je suis Barbeline, Madame.

– Barbeline ?... Ah ! oui... Barbeline...

Les beaux yeux couleur de violette considéraient avec perplexité cette large figure colorée, encadrée de cheveux gris en bandeaux que surmontait une coiffure de tulle noir.

– ... Oui, il m'a dit... Mais... Ah !... c'est affreux !

Une forte main se posa sur l'épaule frissonnante.

– Allons, ne vous faites pas de tourment, dit la voix autoritaire. Notre pauvre Carloman n'était

pas mort sur le coup ; il a pu se repentir et recevoir l'absolution. Quant au chagrin, je ne pense pas que vous puissiez en avoir beaucoup, puisque vous avez été forcée à ce mariage et que, rien qu'à vous voir, j'ai bien compris que notre jeune Monsieur n'aurait pas été le mari qu'il vous fallait.

Cette franchise sans ambages trouva soudain un écho dans l'âme d'Aurore. Oui, c'était vrai, elle n'avait pas, elle ne pouvait pas avoir de chagrin. Il n'existait en elle que l'effroi d'avoir vu cette mort violente atteindre près d'elle l'homme dont elle portait le nom.

Elle rougit un peu sous le regard bienveillant de Barbeline, qui poursuivait :

– Vous avez été bouleversée, la chose se comprend. Maintenant, tâchez d'oublier, ne songez qu'au repos.

– Mais ce crime... Qui donc ?

– On l'ignore encore. Restez en repos, vous dis-je. Madame, ne vous inquiétez de rien. M. le comte voulait venir vous voir mais je l'en ai

empêché. Il attendra que vous soyez mieux. Et M^{me} Flavie aussi.

Avec son babillage, elle vous mettrait tout à fait à bas. Dans quelque temps je vous apporterai une certaine tisane de ma façon qui vous remettra plus vite sur pied que les drogues du D^r Tillon, tout malin qu'il se croie.

Après le départ de Barbeline, Aurore se laissa envahir par un agréable engourdissement. Sa fièvre était tombée, il ne demeurait en elle qu'une grande faiblesse. En cet état, elle bénissait Barbeline qui lui avait épargné la visite de son beau-père et de sa belle-sœur.

M. de Somers vint la voir dans l'après-midi du lendemain. Il était vêtu de deuil et sa physionomie altérée témoignait qu'en dépit de son égoïsme la mort de son fils aîné l'avait assez profondément atteint. Il embrassa Aurore et lui dit :

– Je ne demeurerai qu'un instant près de vous, ma chère fille, car vous avez encore besoin de ménagements. Mais je souhaitais vivement vous connaître et constater quelle charmante comtesse

de Somers nous amenait mon pauvre Carl.

Il avait des manières courtoises, un air aimable et bienveillant, et Aurore le jugea assez sympathique. Elle sut trouver quelques mots émus pour compatir au chagrin de ce père et, à lui aussi, adressa la question :

– Qui l’a tué ?

– Nous n’en savons rien. La gendarmerie enquête, le Parquet est venu hier. Ces messieurs voudraient vous interroger, Aurore, puisque c’est vous qui étiez près de lui. Croyez-vous pouvoir les recevoir demain ?

– S’il le faut, oui. Mais je ne puis dire grand-chose. Cela a été si prompt !

Elle frissonna à ce souvenir.

– Qu’avez-vous pu distinguer ?

– Un bras qui s’étendait, une tête encapuchonnée, le bas d’une figure de femme.

M. de Somers eut un vif mouvement de surprise.

– Une figure de femme ? Vous êtes sûre ?

– Il me semble bien... J'ai le souvenir d'une petite bouche ouverte, de dents très fines, très brillantes. Cela m'a frappée... Mais il faisait sombre sous ces arbres...

M. de Somers parut agité.

– Ces choses pourraient mettre les magistrats sur une voie intéressante. Vous les leur répétez, Aurore. Je vous laisse maintenant. J'attends Wilfrid, que j'ai fait prévenir en hâte.

– Où est-il ? demanda machinalement Aurore.

– Aussitôt après votre mariage, il s'était rendu à Dijon où il avait affaire. Il sera là demain, et les obsèques de mon pauvre enfant auront lieu le jour suivant.

Il soupira, passa la main sur son front, puis s'inclina pour baiser les doigts de sa belle-fille.

– Bonsoir, Aurore, à bientôt. Ma fille Flavie voudrait venir vous voir, mais ce dragon de Barbeline, qui a pris en charge votre santé, prétend qu'elle vous remettrait à plat en un tour de main, avec son bavardage. Or il faut obéir à Barbeline, vous le verrez comme les autres.

Oui, la femme de charge de Montaubert semblait une omnipotente personne. Zéphyrine ne pesait pas lourd devant son regard olympien et lui obéissait sans murmure. Mais elle donnait à Aurore une impression de solidité, de bon sens, de droiture très réconfortante.

L'interrogatoire des magistrats eut lieu le lendemain, comme l'avait annoncé M. de Somers. Le peu que leur dit Aurore parut les intéresser aussi. Le procureur impérial échangea un regard avec le juge d'instruction, puis ils se levèrent tous deux en la remerciant et en s'excusant d'avoir pu lui causer quelque fatigue.

Ils rejoignirent le comte dans cette grande pièce appelée le parloir, où il se tenait de préférence.

Wilfrid venait d'arriver et se trouvait près de lui.

Après présentation, le procureur impérial demanda :

– Pourriez-vous me donner, messieurs, quelques renseignements sur la vie sentimentale

de la victime ? D'après M^{me} de Somers, le crime serait le fait d'une femme.

M. de Somers soupira, en s'accoudant à la table placée près de lui et en appuyant contre sa main son front dégarni.

– Monsieur le procureur, mon pauvre enfant a courtoisé presque toutes les jeunes filles du pays. Avec plus ou moins de succès sans doute. L'une d'elles, abandonnée, a-t-elle voulu se venger ? Peut-être. Mais je ne puis vous donner aucune précision à ce sujet.

– Vous non plus, monsieur ? demanda le procureur en s'adressant à Wilfrid.

– Moi non plus, monsieur le procureur, répondit froidement Wilfrid.

– Une enquête dans le pays nous fixera peut-être là-dessus.

Les magistrats se retirèrent, le père et le fils restèrent seuls. M. de Somers se redressa, étendit un peu ses jambes infirmes et soupira de nouveau.

– Ce malheureux Carl ! Oui, ce doit être une

vengeance. As-tu idée, Wilfrid ?

Il levait la tête pour regarder son fils, demeuré debout après le départ des magistrats.

– Des idées, on peut en avoir... Mais il ne me conviendrait pas de jeter le soupçon sur qui que ce soit, car – sans vouloir excuser le crime – j’ai la douleur de craindre que le premier coupable soit Carl, ce malheureux Carl, comme vous le dites, mon père.

Pendant un moment, ils demeurèrent silencieux. Puis M. de Somers demanda :

– Vas-tu voir maintenant Aurore ?

– Non, j’attendrai après les obsèques. Je craindrais de la fatiguer, à cause de l’interrogatoire de ces messieurs.

– J’ai envoyé un courrier pour apprendre au prince de Brüsfeld la terrible nouvelle. Je correspondrai ensuite avec lui pour les arrangements que nous devons prendre. C’est une situation étrange pour cette jeune Aurore... Un être charmant, en vérité !

– Oui, dit brièvement Wilfrid.

Il fit quelques pas dans la pièce, puis alla vers la porte en disant :

– Je vais dans la chambre de Carl. J’y resterai jusqu’au souper.

– Flavie doit y être.

– Flavie ? Oh ! alors, je vais envoyer Barbeline pour la faire sortir, car il me serait odieux d’entendre ses chuchotements près de cette couche mortuaire.

6

Aurore occupait l'appartement qui avait été avant elle celui de toutes les châtelaines de Montaubert. Il était situé au midi et ses fenêtres donnaient sur le jardin. Sa chambre avait été meublée au goût du premier Empire, mais le salon voisin conservait son mobilier du dix-huitième siècle, avec des tapisseries un peu fanées et des soieries que le comte avait fait renouveler pour sa belle-fille. Il y avait aussi un petit oratoire où Aurore se retira pour prier, pendant qu'à l'église de Bonnières se célébraient les obsèques de Carloman.

Le vieux D^r Tillon l'avait autorisée à se lever, et dame Barbeline ne s'y était pas opposée. La fièvre était tombée, la faiblesse diminuait. En même temps, son esprit recouvrait sa lucidité habituelle, un instant troublée par cette succession d'événements douloureux ou

tragiques.

Accoudée au vieux prie-Dieu de chêne sculpté, le front entre ses mains, elle priait pour celui qui, de nom, avait été son époux. Puis elle songea à son propre destin. Devrait-elle demeurer à Montaubert, maintenant qu'elle était la veuve de Carloman ? Que décideraient son père et M. de Somers ?

Son cœur était lourd d'anxiété. Ce logis et ses habitants représentaient pour elle l'inconnu. Elle ne conservait de Wilfrid qu'un vague souvenir et le comte avait fait près d'elle une trop brève apparition pour qu'elle pût porter un jugement sur lui.

Au début de l'après-midi, elle vit entrer dans le salon Barbeline qui tenait dans ses bras un tout petit garçon aux cheveux blonds, en robe de soie blanche ornée d'un col de dentelle.

– Je vous ai amené notre Loulou, le fils de M^{me} Flavie. Aimez-vous les enfants, Madame ?

– Si je les aime !

Aurore s'avancait, tendait les bras.

– Non, il est trop lourd pour vous. Asseyez-vous, Madame, je le mettrai sur vos genoux.

Loulou attachait sur la jeune femme ses beaux yeux bleus étonnés. Il se laissa embrasser par elle et, gentiment, passa ses mains sur son visage.

– Quel charmant petit enfant !

Aurore le pressait sur sa poitrine, appuyait sa joue contre les doux cheveux blonds.

– Il n'est pas sauvage avec vous. C'est que vous lui plaisez, dit Barbeline.

Puis, prêtant l'oreille, elle ajouta :

– Voilà M^{me} Flavie.

On entendait un bruit de talons frappant le sol du couloir. Barbeline alla ouvrir et Aurore vit apparaître une jeune femme blonde, petite, rondelette, sa figure rose et blanche émergeant d'une collerette de crêpe noir.

– Chère sœur, j'avais tant hâte de vous connaître !... Mais que vois-je ? Mon petit lutin est déjà là à vous fatiguer ?

– Il ne me fatigue pas du tout, dit Aurore.

Elle se levait, en mettant à terre le petit garçon.

– Si, si, il vous fatigue certainement. Les enfants, c’est délicieux, mais quel ennui parfois !

– Un ennui ! protesta encore Aurore.

– Vous verrez, vous verrez, ma chère ! Pourtant, je l’adore, mon Loulou !

Elle se penchait, enlevait entre ses bras le petit garçon et le couvrait brusquement de baisers. Il se mit à pleurer, en essayant de lui échapper.

– Là, voyez ce charmant enfant ! Emportez ce méchant garçon, Barbeline, je ne veux plus le voir !

Elle tendit son fils à Barbeline et se tourna vers Aurore.

– Il faut que je vous embrasse, ma chère sœur !

Elle lui jeta ses bras autour du cou. Un parfum pénétrant enveloppa Aurore.

– ... Ce pauvre Carl ! J’ai bien pleuré à la cérémonie ! Quelle affreuse créature a pu ainsi

l'assassiner ! Vous allez mieux maintenant ? Mais vous n'avez pas encore bonne mine. Quel coup pour vous ! C'est abominable !

Elle parlait sans arrêt, d'une voix un peu haute, assez agréable cependant. Aurore profita d'une courte pause pour lui offrir un siège et s'asseoir elle-même.

– Melchior prétend qu'on ne trouvera jamais la meurtrière. Ce serait trop fort !... Il est arrivé ce matin juste pour les obsèques. Je voulais l'amener avec moi pour vous le présenter mais je n'ai pu le trouver. Il est parti je ne sais où avec Wilfrid... Mais racontez-moi donc comment cela s'est passé ?

– J'aimerais mieux ne pas ranimer ce souvenir, dit Aurore.

– Ah ! je le comprends bien ! Parlez-moi plutôt de votre mariage. Quelle drôle de chose de se marier ainsi sans se connaître. Moi, j'ai été fiancée pendant six mois. Mon père consentait de mauvaise grâce à notre mariage parce que Melchior n'avait qu'une petite fortune. Mais il a fait un héritage, ou je ne sais quoi... Il était si

amoureux, ce cher ami ! Il ne voulait pas d'autre femme que moi.

Elle parlait, parlait, étourdissant Aurore. Celle-ci se demandait comment un homme sérieux avait pu s'éprendre de cette jolie poupée sans cervelle.

Ayant jeté un coup d'œil sur la robe de chambre de velours brun dont était vêtue Aurore, Flavie poursuivit :

– Vous n'avez pas encore votre deuil ? Aurélie Doré vous fera quelque chose de très bien. Ce n'est qu'une petite couturière de village, mais elle est étonnante d'adresse. Voyez, elle m'a fait cela...

Elle désignait sa robe de deuil.

– C'est assez bien, n'est-ce pas ? Le noir me va, heureusement, mais quand même, c'est bien triste. Je voudrais porter le deuil en blanc, comme Sigrid.

– Sigrid ?

– Oui, la belle baronne de Prauzelles. Son vieux mari est mort l'année dernière, mais elle ne

s'est mise en noir que pour les obsèques. Depuis, elle est toujours vêtue de blanc, comme les reines blanches... Vous savez, les reines de France d'autrefois qui se vêtaient de blanc pour leur veuvage ? Oh ! c'est une originale, Sigrid. Et elle a de la chance, car M. de Prauzelles lui a laissé toute sa fortune, à condition qu'elle ne se remarie pas. C'est un peu ennuyeux, évidemment, mais elle mène une vie si agréable ! Une partie de l'hiver à Nice, des semaines à Paris, à Rome... Et quelles toilettes, quels bijoux !

Flavie s'interrompt en prêtant l'oreille.

– Je reconnais le pas de Melchior. Et Wilfrid doit être avec lui.

Elle s'élança vers la porte et l'ouvrit.

– Entrez, messieurs ! Je tenais compagnie à notre charmante sœur... Elle n'a pas trop mauvaise mine, n'est-ce pas ? Je lui ai changé un peu les idées...

– Tu l'as surtout fatiguée, je crois, interrompt Wilfrid. Nous allons la saluer et la laisser ensuite se reposer.

Flavie eut une moue à l'adresse de son frère.

– La fatiguer ? Allons donc ! Elle n'est pas comme toi qui prétends toujours m'empêcher de parler.

– Bien habile serais-je si je pouvais y parvenir ! dit ironiquement Wilfrid.

Il s'inclina devant Aurore, lui baisa la main, geste de courtoisie qu'imita M. de Morières.

– Voici mon beau-frère Melchior, qui désirait vous présenter ses hommages avant de repartir.

Flavie se mit brusquement debout.

– Comment, vous repartez, Melchior ? Vous m'aviez dit cependant que vous pourriez rester quelques jours ?

– Oui, mais j'ai reçu tout à l'heure un courrier qui m'oblige à m'absenter de nouveau, pour une semaine environ.

Il regardait sa femme avec un demi-sourire, entrouvrant à peine ses lèvres épaisses qu'entourait une barbe soyeuse d'un brun roux. C'était un homme proche de la quarantaine, plutôt petit, avec de larges épaules, une tête ronde

couronnée de cheveux roux, des yeux à la fois câlins et volontaires. Toute sa personne donnait une impression de force en même temps que de souplesse.

– ... Et je vous apporterai quelque chose à votre goût, Flavie.

La physionomie de la jeune femme se rasséréna. Avec des mines de chatte, elle vint appuyer sa tête contre le bras de son mari.

Aurore vit Wilfrid lever légèrement les épaules, tandis qu'un léger sourire de dédain entrouvrait ses lèvres.

Il se tourna vers sa belle-sœur et dit avec cette courtoise froideur que démentait un peu une certaine motion dans le regard :

– Je tenais à vous souhaiter la bienvenue, une triste bienvenue, hélas ! Maintenant je me retire, car il ne faut pas abuser de vos forces.

– Oui, nous nous retirons, chère Aurore ! Mais nous nous reverrons souvent !

Flavie embrassa fougueusement sa belle-sœur et s'en alla, pendue au bras de son mari que

précédait Wilfrid.

Aurore s'étendit sur une chaise longue. Cette folle Flavie l'avait vraiment fatiguée. Comment son mari pouvait-il supporter un pareil oiseau jacasseur ?

Barbeline entra à ce moment apportant un verre de vieux vin et des biscuits.

– Prenez cela, Madame. Après une visite de M^{me} Flavie, on a besoin de se remonter. Pas méchante, la pauvre petite. Elle plaît comme cela à M. Melchior. Les hommes ont quelquefois un drôle de tourniquet à la place du cerveau !

– Il s'absente souvent, n'est-ce pas ? dit Aurore.

– Très souvent, oui...

Barbeline ne dit pas la cause de ces absences et Aurore ne s'en informa pas. Melchior ne lui était pas sympathique, Flavie l'agaçait considérablement. Quant à Wilfrid...

Elle l'avait pour ainsi dire vu aujourd'hui pour la première fois. Ceux qui se trouvaient là, le jour de son mariage, étaient demeurés enveloppés

d'une sorte de pénombre, d'où émergeaient seuls M. de Brüsfield et Carloman. Celui qui la condamnait à ce mariage et celui à qui on l'unissait ainsi par contrainte.

Wilfrid était tout autre que son frère : physiquement, et moralement aussi sans doute. Il y avait, en son regard, une puissance et un charme dont Aurore venait de subir l'ascendant.

« Si c'était lui que j'avais épousé... peut-être... » songea-t-elle machinalement.

Aurore s'assit pour la première fois le surlendemain à la table de famille. Wilfrid étant reparti pour Dijon, il n'y avait là que M. de Somers et Flavie. Celle-ci s'en donna à cœur joie de babiller, passant d'un sujet à l'autre avec la plus étonnante désinvolture. M. de Somers ne semblait pas s'en apercevoir. Il mangeait posément, avec le sérieux d'un homme qui accomplit une fonction essentielle de la vie. Aurore, retrouvant un peu d'appétit, jugeait excellente la cuisine de Montaubert, moins compliquée que celle de M^{me} de Thury. Vers la fin du repas, profitant d'un moment où Flavie dégustait une crème dont elle avait rempli son assiette, elle demanda :

– Serait-il possible, mon père, que l'on me conduise, cet après-midi au cimetière ? Je voudrais me rendre sur la tombe de Carloman.

Le mot de « mon mari » ne venait pas à ses lèvres.

– Mais certainement, mon enfant ! Vous n’avez qu’à faire avertir, par votre femme de chambre Philémon, notre cocher.

– Au cimetière ? dit Flavie. Je ne vous accompagnerai pas, car c’est trop triste de penser que le pauvre Carl est là. En revenant, venez me voir. Nous nous distrairons en causant un peu.

Une heure plus tard, Aurore quittait le château par une avenue de vieux hêtres probablement centenaires. À l’extrémité la voiture franchissait un portail toujours ouvert entre deux antiques piliers moussus. Puis une route s’allongeait entre des pâturages et des bois, descendant vers le vieux village, bâti en partie sur une pente boisée, tandis que s’éparpillaient le long d’une rivière quelques-uns de ses logis aux toits en grande pente, comme tous en ces pays de montagne.

La voiture s’arrêta devant la petite église tassée entre ses contreforts, faite d’une sombre pierre usée par les intempéries séculaires. Aurore s’agenouilla au hasard. Il faisait presque froid ici,

en venant du dehors chauffé par un soleil printanier. La jeune femme serra autour d'elle son châle de deuil. Elle joignit les mains, pria un moment les yeux fixés sur l'autel sobrement orné. Devant une petite console placée à droite du chœur, une femme se tenait debout, arrangeant des fleurs dans un vase. Une grande femme un peu massive, vêtue de gris. Aurore voyait de profil un visage aux traits forts, des cheveux noirs que couvrait en partie une mantille de dentelle. De longues mains agiles allaient et venaient, choisissant les fleurs, les groupant vivement dans le vase. Puis l'inconnue porta celui-ci sur l'autel et, après une gémuflexion, disparut dans une sacristie voisine.

Aurore se leva, sortit de l'église qu'elle contourna pour entrer dans le cimetière. Des ifs poussaient entre les tombes garnies des fleurs du printemps. Des oiseaux pépiaient dans un vieux saule qui laissait pendre ses branches aux feuilles pâles sur les grandes pierres tombales recouvrant la sépulture des Somers, au pied d'une lourde croix de granit.

CARLOMAN-LOUIS DE SOMERS

Décédé le 28 avril 1854

à l'âge de vingt-sept ans.

Dieu ait son âme.

Carloman... Aurore répétait tout bas ce nom. Il ne représentait plus pour elle que le souvenir d'une grande angoisse. Elle pensa, avec un peu de frayeur : « Est-ce que je serais heureuse de... ? »

Cette détente, cette impression de délivrance éprouvées en ces derniers jours...

Elle plia les genoux, mit son visage entre ses mains. Non, elle ne voulait penser qu'à celui qui gisait sous cette pierre, à l'âme qui avait besoin de prières. Dieu ne pouvait lui demander davantage puisque Carloman avait été pour elle à peu près un inconnu.

Quand elle se releva et se détourna, elle vit derrière elle la grande femme en gris.

– Je m’excuse de me présenter moi-même, je suis Idalie Veyrier, une cousine de votre beau-père.

De larges yeux bruns, doux et profonds, s’attachaient sur la jeune femme. Le cœur d’Aurore, spontanément, s’en alla vers cette étrangère qui lui tendait les mains.

– Ma belle-sœur a prononcé votre nom ce matin, pendant le déjeuner, mais elle est passée aussitôt à un autre sujet.

M^{lle} Idalie eut un sourire un peu moqueur.

– Pauvre Flavie ! Tête de linotte ! Que serait devenu ce pauvre Montaubert si Barbeline n’était là pour tout mener !... Mais, mon enfant, voulez-vous venir un instant chez moi ? Nous causerons un peu.

Aurore acquiesça aussitôt. En sortant du cimetière, M^{lle} Idalie demanda :

– Voulez-vous marcher un peu ? C’est à cinq minutes d’ici.

– Oh ! certainement ! Je me sens presque forte maintenant.

– En ce cas, nous allons dire à votre cocher de venir vous attendre près de chez moi, pour vous amener à Montaubert.

À ce moment, une voiture déboucha sur la petite place où s'élevait l'église. C'était un élégant phaéton attelé d'un vif et beau cheval et que conduisait une jeune femme blonde vêtue de blanc. Aurore entrevit un beau profil, une capeline légère.

– La baronne de Prauzelles, dit M^{lle} Idalie.

Elle se dirigea vers la voiture de Montaubert, donna un ordre au cocher. Puis, avec Aurore, elle s'engagea dans un chemin, près du cimetière, de chaque côté duquel s'élevaient des maisons villageoises, avec leur jardin très soigné que le tardif printemps de la montagne fleurissait maintenant. M^{lle} Idalie disait :

– Ici, on fabrique des pièces d'horlogerie. C'est la principale industrie de ce petit pays. La fabrication du fromage en est une autre. M. de Somers possède, aux alentours des pacages où paissent les vaches de sa ferme, l'une des mieux tenues de la contrée.

Derrière une barrière de bois peint en brun s'étendait un étroit jardin fleuri de jonquilles. Il précédait une maison basse aux murs de laquelle s'agrippait une vigne vierge encore dépourvue de feuilles.

– Ici habite Aurélie Doré, une excellente couturière. Flavie vous en a peut-être déjà parlé car la question toilette est pour elle une grande affaire.

– Oui, je me souviens de ce nom.

– Sa fille Estelle est aussi très adroite, mais elle s'occupe surtout de lingerie... La voici justement.

Au seuil de la maison paraissait une jeune fille de petite taille, aux cheveux couleur de flamme. Elle jeta un coup d'œil sur les deux dames, ébaucha un mouvement de recul, puis salua.

– Bonjour, Estelle, dit Idalie. Ta mère est-elle tout à fait remise de sa bronchite ?

– Tout à fait, oui, mademoiselle.

La voix de la jeune fille était un peu sourde. Elle avait un assez joli visage au teint très frais.

Mais son regard se déroba et elle rentra presque précipitamment.

– Ce sont de très honnêtes gens, dit M^{lle} Idalie. Le père était brigadier des douanes et a été tué, il y a deux ans, en poursuivant des contrebandiers. La mère est une excellente femme, mais sans caractère. Par contre, la fille en a, peut-être un peu trop. Elle est assez difficile à connaître, cette Estelle, et j’ignore au fond ce qu’elle vaut.

À une courte distance de là se dressait un vieux mur encapuchonné de lierre. Un portail ouvert laissait voir une cour pavée précédant une grande maison grise dont la pierre était striée par les cordons de plantes grimpantes qui bientôt l’orneraient de leur feuillage.

– Voilà ma demeure, dit M^{lle} Veyrier. Soyez-y la bienvenue, ma chère enfant.

Aurore monta près d’elle les degrés de pierre usés, la suivit dans un grand vestibule dallé, puis dans un salon donnant sur un jardin ensoleillé. De beaux meubles anciens y étaient disposés avec goût, accompagnés de tentures aux tons gais. Des fleurs dans quelques vases de vieilles faïence, des

livres sur un guéridon à dessus de marbre, un métier à tapisserie donnaient à cette belle pièce un aspect habité qui plut aussitôt à Aurore.

Elle prêta l'oreille en demandant :

– Qu'entend-on ?

– C'est la rivière. Elle passe au bas de mon jardin. Je vous ferai visiter celui-ci un autre jour ainsi que ma serre.

– Vous avez une serre ?

– Oui, afin d'avoir des fleurs en toute saison pour orner l'église. J'aime beaucoup m'occuper de jardinage... Asseyez-vous mon enfant, je vais vous faire servir une petite collation.

Aurore se laissa faire. Une impression de bien-être la pénétrait, dès son entrée dans cette maison. Elle pensa, tandis que son hôtesse s'éloignait pour donner des ordres : « J'aimerais mieux vivre ici qu'à Montaubert. »

M^{lle} Idalie revint et s'assit près de la jeune femme, face au jardin d'où arrivait l'air attiédi par ce radieux soleil. Elle demanda, en prenant entre ses grandes belles mains les doigts effilés

d'Aurore.

– Pensez-vous ne pas trop vous ennuyer dans nos montagnes ?

– Je ne sais, mademoiselle...

– Dites « ma cousine », si vous le voulez bien. Une cousine et surtout une amie, voilà ce que je voudrais être pour vous, car je vous devine un peu désespérée, ma pauvre enfant.

– Oh ! oui, murmura Aurore.

Des larmes remplirent ses yeux.

– J'ai eu tant de... de tourments depuis quelque temps ! Ce mariage que mon père m'imposait... Vous ne pouvez imaginer ce qu'était pour moi cette perspective !

– Si, je le comprends, mon enfant.

Idalie regardait avec une affectueuse pitié la jeune femme dont le regard décelait une âme si loyale, qui était aussi une âme souffrante.

« Quel être charmant ! pensait-elle. Que serait-elle devenue avec ce malheureux Carloman, d'âme si médiocre ? »

– Je n’ai jamais été bien heureuse, ajoutait pensivement Aurore. Pas malheureuse non plus, si l’on veut. Ma tante de Thury et moi ne pouvions nous comprendre.

Jamais elle n’avait dit cela à personne. Mais sa confiance allait spontanément à cette femme, une étrangère pour elle avant cette rencontre.

– Et puis, maintenant, quel sera mon sort ? Que suis-je ici ? Mariée pendant quelques heures, je ne puis me figurer être vraiment la belle-fille de M. de Somers, avoir le droit de demeurer sous son toit.

– Ne vous préoccupez pas de l’avenir, chère Aurore. Pour le moment, il faut recouvrer tout à fait vos forces. Je vous y aiderai. Pour commencer, vous allez prendre une petite collation.

En buvant du lait tout frais, la jeune femme écoutait M^{lle} Veyrier lui parler de Montaubert, de ses habitants.

– M. de Somers est un homme intelligent, érudit, de caractère autoritaire mais capable de

beaucoup de bienveillance pour qui lui plaît. Vous serez certainement dans ce cas, d'autant qu'il tenait beaucoup à ce mariage.

– Pour ma fortune, sans doute ? dit Aurore avec une nuance d'amertume.

M^{lle} Idalie ne releva pas cette parole. Elle continua :

– Vous connaissez un peu Wilfrid ?

– Si peu ! Je l'ai tout juste entrevu.

– C'est une nature un peu froide d'apparence, un peu secrète ; mais je lui crois de très nobles instincts qui pourraient se développer... si quelque influence néfaste ne s'exerce pas sur lui.

Aurore remarqua cette courte pause, dans la voix de son hôtesse.

– ... Flavie, vous avez pu la juger. Chez elle, rien de secret, aucune complication de caractère. Je n'en dirai pas autant de son mari.

– Il ne me plaît pas, dit spontanément Aurore.

M^{lle} Idalie hocha la tête.

– Depuis trois ans qu'il a épousé Flavie, je

n'ai pu encore me faire une opinion sur lui. Voilà tout ce que j'en puis dire, d'autant plus qu'il est fort souvent absent pour ses affaires.

– Quelles affaires ? demanda machinalement Aurore.

– Je l'ignore. Quand j'ai questionné mon cousin à ce sujet, il m'a répondu de façon évasive et je n'ai pas insisté. Après cela, faisant presque partie de la famille, il y a Barbeline.

Aurore sourit.

– Oui, elle a l'air de tout gouverner.

– Une femme de tête et de cœur. Vous pouvez vous fier à elle... Et maintenant, c'est tout. La vie sera sans doute un peu monotone pour vous, mon enfant. En été il y a quelques voisins dans les propriétés des environs.

– Cette baronne de Prauzelles ?

La physionomie de M^{lle} Veyrier s'assombrit légèrement.

– Elle habite aussi près de la frontière, comme nous, mais du côté suisse. Son mari appartenait à une vieille famille du canton de Neufchâtel. Il

était parent de M. de Somers, du côté maternel. Une attaque d'apoplexie l'a emporté l'année dernière. Il était beaucoup plus âgé que sa femme.

– Elle paraît très belle.

– Elle l'est en effet. C'est une étrangère, une Suédoise qui avait de grands succès comme cantatrice. M. de Prauzelles l'épousa au cours d'un de ses fréquents voyages. C'était un original, un singulier caractère. Il a fait aménager son château de Beudant de façon magnifique, paraît-il.

– M^{me} de Prauzelles est-elle en relation avec mon beau-père et ses enfants ?

– Mais naturellement, puisqu'en fait elle est leur parente par alliance.

Quelque chose, dans l'accent, dans la physionomie de son hôtesse, laissa Aurore perplexe sur le degré de sympathie qu'elle éprouvait à l'égard de la belle veuve.

Elle prit congé peu après, en promettant de revenir bientôt. La voiture la ramena à

Montaubert. Elle regardait ce paysage de bois, de hauteurs, baigné dans la lumière de cette fin d'après-midi. Une sorte de joie recueillie s'insinuait en elle, cette joie de penser qu'elle n'était plus seule, qu'une amitié forte et discrète lui serait donnée.

Au bout de l'avenue de hêtres apparut le château, grande bâtisse grise à laquelle s'accolait sur la droite une tour carrée. Quand Aurore en eut franchi le seuil, elle vit paraître Flavie, qui leva les bras au ciel.

– Qu'êtes-vous devenue ma chère ? Vous avez donc prolongée votre promenade ?

– J'ai fait la connaissance de M^{lle} Veyrier qui m'a emmenée chez elle.

– Ah ! cette bonne cousine Idalie ! Comment l'avez-vous trouvée ?

– Charmante, tout à fait sympathique.

– Oui, mais elle est un peu trop austère. Elle désapprouve mes pauvres petites toilettes. Oh ! sans trop rien dire. Cela se voit à son air. Puis elle n'aime pas Melchior.

– Pourquoi pensez-vous cela ?

– Elle ne me parle jamais de lui. D’ailleurs Melchior ne l’aime pas non plus.

S’approchant de sa belle-sœur, Flavie lui prit le bras.

– Vous allez venir un peu bavarder avec moi, dites ?

Avant qu’Aurore eût pu répondre à cette invitation, Barbeline survenait, sortant d’où on ne savait où.

– Il faut que Madame se repose maintenant, jusqu’au souper, madame Flavie, dit-elle avec autorité.

– Oh ! Barbeline !... cette Barbeline !

Sans s’émouvoir de la mine vexée de la jeune femme, Barbeline offrit son bras à Aurore qui s’y appuya pour monter l’escalier, tandis que Flavie disparaissait dans la direction du parloir.

– Notre petite M^{me} Flavie vous aurait assourdie pendant une heure, Madame ! Tâchez de ne pas vous laisser faire, car elle est fatigante comme un moulin qui vous tournerait toujours aux oreilles.

M. le Comte, M. Wilfrid n’y font plus attention.
Vous vous y habituerez aussi.

– Je l’espère bien, dit Aurore.

Elle se sentait toute disposée à la patience, à la bienveillance, maintenant surtout qu’elle savait où trouver un soutien moral dans les ennuis qui pouvaient l’atteindre en cette demeure.

8

L'appartement d'Aurore donnait sur le jardin du château. C'était un antique jardin, aux profondes charmilles, aux parterres entourés de buis. Le lendemain de sa visite au cimetière, après le déjeuner, Aurore profitant d'un moment où Flavie était remontée dans son appartement, sortit par une des portes vitrées du parloir qui ouvraient sur la petite cour dallée, précédant ce jardin. À gauche se trouvait une orangerie. Aurore prit une allée en face d'elle. Le long des charmilles se dressaient quelques statues grisâtres, assez malmenées par le temps ; dieux et déesses qu'elle s'amusa à identifier. Elle atteignit un étroit miroir d'eau qu'entouraient des buis taillés en forme de boules et de champignons. Cette eau pure, venue d'une source de la montagne, réfléchissait le bleu léger du ciel et la fine lumière de mai. Aurore s'attarda à la contempler. Puis elle continua d'avancer et se

trouva sous une voûte d'arbres couverts de leurs fraîches feuilles printanières.

Il y avait là une statue de pierre un peu verdâtre représentant une jeune femme tenant une urne penchée. De cette urne jaillissait une eau qui tombait dans une grande vasque de marbre couverte de mousse et devait s'écouler par quelque conduit souterrain. Près de là se trouvait un banc où s'assit Aurore.

Elle avait apporté un livre et demeura là assez longtemps, satisfaite dans cette solitude, respirant cet air de la montagne qui la revivifiait. Elle s'interdisait de penser à l'avenir selon le conseil de M^{lle} Idalie : « Ne vous tourmentez pas ; confiez-vous en Dieu. »

Comme elle revenait, longeant le miroir d'eau, elle vit, venant à sa rencontre, la jeune femme vêtue de blanc. La lumière de ce clair après-midi avivait la blancheur presque marmoréenne de ce visage mince et long, le blond argenté des cheveux dégagés de la grande capeline que M^{me} de Prauzelles tenait à la main. En avançant elle regardait Aurore et un sourire détendait ses lèvres

un peu longues dont le rose vif tranchait sur ce teint de neige.

– Je suis venue vous présenter mes condoléances, madame...

Sa voix avait des intonations un peu lentes, un timbre harmonieux. Des yeux peut-être bleus, peut-être gris, considéraient la jeune comtesse de Somers sans curiosité – apparente du moins.

– ... et j'étais aussi désireuse de faire votre connaissance. Dois-je me présenter ? Vous avez dû entendre parler de moi, je suis la baronne de Prauzelles et un peu votre parente par le fait du cousinage de mon mari avec votre beau-père.

– J'en ai entendu parler, en effet, répondit Aurore en serrant la longue main fine qui lui était offerte.

Tandis qu'elle répondait par quelques mots de politesse aux paroles de l'étrangère, une singulière impression la pénétrait : méfiance, antipathie, recul instinctif de son âme ?

Elles revinrent ensemble vers le logis. Sigrid ne faisait pas allusion au mariage d'Aurore, au

meurtre de Carloman, ce que la jeune comtesse considéra comme une discrétion louable en la circonstance.

Dans le parloir, M. de Somers était seul, mais presque aussitôt apparut Flavie qui se jeta au cou de la visiteuse, sans prendre garde à la froide réserve de celle-ci. On apporta le thé qu'Aurore servit avec sa belle-sœur. M^{me} de Prauzelles, blottie dans un grand fauteuil de tapisserie à haut dossier, laissa couler le flot des paroles de Flavie. Ses belles mains s'appuyaient sur la capeline posée sur ses genoux. Près de l'alliance étincelait une magnifique émeraude, la seule bague que portât la jeune femme. Elle avait un air calme et poli, jetant de temps à autre quelques mots quand Flavie lui en laissait le loisir. Elle prit congé peu après, reconduite jusqu'au dehors par M^{me} de Morières.

– Eh bien, Aurore, que pensez-vous de la belle châtelaine de Beudant ?

M. de Somers regardait sa belle-fille avec un bizarre petit sourire en lui adressant cette question.

Aurore hésita avant de répondre. Elle venait de s'asseoir sur le fauteuil qu'elle occupait avant le départ de la visiteuse et appuyait son coude sur une table posée près d'elle.

– Je ne sais trop que vous dire, mon père... Il est difficile de juger en si peu de temps.

– Pas de sympathie spontanée, en tout cas.

– Non, vraiment... Ce doit être une femme intelligente, de commerce agréable...

– Intelligente, oui... habile surtout.

Enfoncé dans son fauteuil, ses jambes infirmes étendues, M. de Somers considérait la jeune femme assise en face de lui. La blancheur un peu mate de son teint conservait la nuance rosée qu'y avait amené l'air pur et frais du dehors. Les cils bruns faisaient un peu d'ombre sur les beaux yeux pensifs. Pendant un moment, M. de Somers resta silencieux. Sa physionomie témoignait d'une satisfaction que ne remarqua pas Aurore.

– En écrivant à votre père, ma chère enfant, je lui ai fait compliment de vous. Ce matin, j'ai reçu une lettre dont je vous parlerai ces jours-ci. Vous

verrez que nous avons tout arrangé au mieux pour votre avenir.

Cette dernière phrase n'éveilla chez Aurore que de l'inquiétude. Les arrangements d'un père au cœur insensible, que pouvaient-ils signifier pour elle, sinon quelque nouvelle amertume ?

Presque sans transition, M. de Somers ajouta :

– Je pense que nous allons revoir Wilfrid un de ces jours.

Flavie rentra à ce moment et se mit à discourir sur la nouvelle robe que portait aujourd'hui M^{me} de Prauzelles. M. de Somers, ayant ouvert un livre, s'absorbait dans sa lecture. Aurore prit un ouvrage d'aiguille et essaya de ne plus entendre l'insipide monologue de sa belle-sœur. S'y accoutumerait-elle, comme le prédisait Barbeline ?

Wilfrid arriva trois jours plus tard, dans le courant de la matinée. Aurore le vit à l'heure du déjeuner. Il se montra à la fois cordial et réservé. Ayant réussi à faire taire sa sœur pour un

moment, il parla de son séjour à Dijon, des parents de sa mère qu'il y avait vus. Aurore l'écoutait avec intérêt. Elle aimait cette voix un peu grave, cette parole nette, élégante. Elle se demandait aussi avec quelque perplexité ce qui existait sous cet air de froideur que démentait parfois une lueur, une sorte de chaleur dans le regard. L'interrompant au milieu d'une phrase, Flavie s'écria :

– Aurore est déjà en grande amitié avec la cousine Idalie, sais-tu, Wilfrid ?

Le jeune homme regarda sa belle-sœur et sourit. Il avait un très agréable sourire qui semblait assez rare chez lui. Du moins. Aurore en jugea ainsi ce soir-là.

– Je vous en félicite. Notre cousine est une très belle âme, une intelligence unie à la plus saine raison.

– Mais elle n'a pas l'air enthousiasmée de Sigrid, ajouta Flavie.

– Ah ! dit seulement Wilfrid.

Quelque chose dans son regard, dans son

intonation – étonnement, contrariété – surprit Aurore.

– Elle est venue nous voir, Sigrid, il y a trois jours, poursuivait Flavie. Elle voulait faire la connaissance d’Aurore. Et elle avait encore une nouvelle robe, vraiment très jolie. Il faudra que je dise à Aurélie de tâcher de la voir, pour m’en confectionner une pareille.

M. de Somers leva les épaules.

– Qu’est-ce que tu en feras ici ? Tu en as déjà plein tes armoires, j’en suis sûr.

– J’aime le changement. Et puis Melchior compte m’emmener faire un petit voyage cet été. Il doit gagner beaucoup d’argent en ce moment, car il est très généreux.

– Ce n’est pas une raison pour le gaspiller en futilités, grommela M. de Somers.

– Ce n’est pas une futilité de me faire plaisir, répondit Flavie avec le plus grand sérieux.

Et elle continua de babiller, sans s’apercevoir que personne ne l’écoutait plus et que la physionomie de son frère s’était assombrie,

lorsqu'elle avait parlé de son mari.

Quand M. de Somers eut gagné le parloir et se fut réinstallé dans son fauteuil, avec l'aide de Wilfrid, il dit à celui-ci :

– Tu devrais emmener Aurore jusqu'au vieux château. Elle ne connaît pas encore ce côté de notre domaine.

– Très volontiers, s'il lui agréait de faire cette promenade.

Aurore acquiesça et monta chez elle pour prendre un vêtement, car le ciel se couvrait de nuages et la température avait fraîchi. Quand elle revint dans le parloir, Flavie avait disparu, en déclarant qu'elle n'accompagnerait pas les promeneurs dans ces petits chemins où s'abîmeraient ses élégantes chaussures.

– Eh bien, allez, mes enfants, dit M. de Somers.

Et il les regarda s'éloigner, tous deux d'allure si élégante, de mine si aristocratique.

Ils contournèrent l'orangerie et s'engagèrent dans le sous-bois qui commençait de ce côté.

Pendant un moment, Wilfrid resta silencieux. Puis il expliqua à sa compagne qu'un autre château avait précédé celui qu'ils habitaient, un très ancien château dont il ne restait guère que des ruines.

– On n'a pas rebâti sur le même emplacement, probablement parce qu'au début du XV^e siècle, date où fut construit notre Montaubert actuel, cette antique demeure était encore assez solide pour offrir une utilité quelconque.

– C'était une très ancienne famille de ce pays, celle de notre aïeule qui épousa un des fils de Léopold de Brüsfield ?

– Très ancienne en effet. Nos archives le prouvent. Un érudit de la province a écrit sur elle un ouvrage fort documenté. S'il peut vous intéresser, vous le trouverez dans notre bibliothèque.

– Oh ! certes ! Je m'intéresse à tout ce qui a trait au passé.

Wilfrid glissa un coup d'œil approbateur vers le fin profil que laissait voir l'écharpe légère jetée

sur la tête de la jeune femme.

– Je ne crois pas que vous vous entendiez sur ce point et sur beaucoup d'autres avec ma sœur.

– Je suis bien certaine que non !

Cette franchise amena un sourire sur les lèvres de Wilfrid.

– Il y a lieu de vous en féliciter. Notre pauvre Flavie est malheureusement la frivolité même, il serait inutile de chercher à nous le dissimuler. Elle ne peut être d'un grand secours pour votre distraction, si vous avez des goûts un peu sérieux, si vous aimez la musique, la lecture ?

– J'aime tout cela.

– Vous trouverez alors plus de ressources chez la cousine Idalie.

Ils avançaient en causant dans les sentiers couverts de mousse, dans l'ombre encore claire des feuillages nouveaux. Ces sentiers montaient et le terrain devenait plus accidenté. On entendait le bruit des ruisseaux torrentueux qui s'écoulaient au fond des ravines, sous le couvert des bois. Les promeneurs atteignirent un plateau que les arbres

avaient en partie envahi. Là achevait de s'écrouler ce qui avait été le premier château de Montaubert.

Il en restait des pans de murs, avec leurs ouvertures béantes, une grande salle dont la voûte romane et ses lourds piliers subsistaient encore en partie et une tour carrée qui semblait en assez bon état de conservation. Au-delà s'élevait un escarpement de la montagne, couvert d'alpages où paissaient des vaches dont on entendait la clochette.

– Voici la première demeure des Somers, dit Wilfrid.

Comme Aurore s'avavançait, il la prévint :

– Attention ! Il y a partout des débris de pierre.

L'ouverture du pont-levis existait encore. On avait jeté un pont rudimentaire sur la douve pleine d'une eau que fournissaient les sources de la montagne. Au-delà, c'était le chaos des pierres détachées, des murailles écroulées. Seul existait un passage praticable qui menait à la tour. Il devait être assez souvent fréquenté car l'herbe

n'y poussait pas comme partout ailleurs.

Aurore s'y engagea, regardant avec intérêt autour d'elle. Wilfrid la suivait en lui donnant quelques explications sur ces restes du passé. Ils arrivèrent ainsi près de la tour, dont les murs épais avaient défié les siècles. Sous une ouverture en forme d'arcade se voyait une porte en bon état.

– Ne peut-on entrer ? J'aimerais la visiter, dit Aurore.

– Il n'y a rien d'intéressant à y voir et l'escalier est assez dégradé. D'ailleurs la porte est fermée à clef.

– C'est dommage ! La vue doit être bien belle de là-haut.

Sans paraître l'entendre, Wilfrid contourna la tour, et, en aidant sa compagne à escalader les ruines, la mena jusqu'à ce qui avait été la chapelle. Il n'en restait que quelques colonnes, quelques chapiteaux et, sur le sol, des pierres tombales dont les inscriptions se distinguaient à peine.

– Ici reposent les anciens seigneurs de

Montaubert, dit Wilfrid.

Aurore se recueillit un instant pour prier. Un vent léger soulevait sur son front une mèche bouclée de ses cheveux. Ses cils d'un brun soyeux battaient doucement sur les yeux baissés vers les antiques sépultures. Wilfrid la regardait avec une émotion qui changeait en ce moment sa physionomie.

– Ils ont sans doute bien besoin de vos prières, car si l'on en croit la chronique certains d'entre eux furent de terribles hommes.

Elle leva sur lui son regard pensif.

– J'aimerais connaître l'histoire de votre maison.

– Eh bien, je vous en raconterai des épisodes. Nous avons des archives assez complètes.

Ils revinrent sur leurs pas. Quand ils eurent franchi la douve, Aurore se détourna pour regarder les alpages.

– Ils sont à vous ? demanda-t-elle.

– Non, ils font partie du domaine de Beudant. Ils se trouvent d'ailleurs en territoire suisse. Nous

sommes ici tout à fait à la frontière.

– Ah ! oui ! Beudant, où habite M^{me} de Prauzelles ? Je ne m’imaginai pas que ce fût si près.

– En grimpant par les sentiers de la montagne, on y arrive rapidement. Par la route, à pied, cela demande une heure pour un bon marcheur.

En s’entretenant des divers points pittoresques de la contrée, Wilfrid et Aurore redescendirent vers le château. Dans le bois, ils croisèrent un douanier qui les salua. Aurore demanda :

– Y a-t-il beaucoup de contrebandiers par ici ?

– Un certain nombre. À vrai dire, une partie des gens du pays le sont plus ou moins, sinon de fait, du moins par complicité tacite.

– C’est mal, dit Aurore.

Wilfrid garda le silence. Sa physionomie semblait assombrie. Il ne parla plus, sinon par quelques monosyllabes, jusqu’à l’arrivée au château.

Dans le parloir, M. de Somers parcourait la *Gazette de France* en fumant un cigare. Il

échangea quelques mots avec sa belle-fille au sujet de la promenade qu'elle venait de faire, puis Aurore quitta la pièce pour regagner son appartement.

Wilfrid s'assit en face de son père, qui poussa vers lui une boîte de cigares.

– L'enquête au sujet du meurtre de notre pauvre Carl n'a rien donné, ainsi que tu le sais déjà, dit M. de Somers.

– Je le supposais bien. Seule Aurore a entrevu le meurtrier – ou la meurtrière – et trop peu pour donner un signalement utile.

M. de Somers tira quelques bouffées de son cigare. L'ombre de tristesse qu'avait amenée dans son regard le souvenir de son fils défunt se dissipait déjà, sous l'influence d'une pensée nouvelle.

– J'ai correspondu ces temps derniers avec le prince de Brüsfeld. Ce tragique dénouement l'a beaucoup frappé, me dit-il. Mais il considère comme moi que sa fille ne peut demeurer dans sa situation actuelle et que la mort de ton frère ne

doit rien changer à nos arrangements de famille. C'est pourquoi nous avons décidé que tu épouserais Aurore.

Wilfrid sursauta, en laissant échapper le cigare qu'il se préparait à allumer.

– Épouser Aurore ? Moi ?

– Oui, toi, mon fils unique maintenant et le seul héritier du nom. Après la mort de Carloman de Brüsfield, tu dois prendre le titre de prince de Brüsfield et, par ta femme, tu seras possesseur des grands biens de la branche aînée.

– Certes non !

Wilfrid se levait avec une telle vivacité qu'il faillit culbuter sa chaise.

– ... Ce mariage est impossible, parce que... j'aime une autre femme.

M. de Somers eut un petit sourire narquois.

– Une autre femme ! Et qui donc, s'il te plaît ?

– Sigrid.

Ce nom fut lancé d'une voix brève. La physionomie du jeune homme témoignait d'une

froide résolution. Mais l'ironie s'accrut sur la physionomie de son père.

– Oui, je sais qu'elle et toi avez depuis longtemps l'un pour l'autre un tendre sentiment. Je crois aussi que le vieux Max n'était pas dupe et que son testament a été une petite vengeance d'outre-tombe...

– Qu'importe son testament ! dit violemment Wilfrid. Nous n'avons pas besoin de sa fortune.

– Toi sans doute, mais elle... Vois-tu la belle Sigrid sans ses toilettes, ses merveilleux bijoux, son grand train de vie ? Pour avoir cela, elle a épousé cet homme de quarante ans plus âgé qu'elle, et tu voudrais qu'elle lâche tout pour l'amour de toi ? Il ne faut pas trop demander à certaines femmes, mon cher, sous peine de passer pour un imbécile.

Wilfrid était devenu très pâle. Sa voix tremblait un peu en répliquant :

– Vous lui faites injure, mon père ! Sigrid a épousé M. de Prauzelles par estime pour son intelligence, par admiration pour son talent de

musicien. Elle avait alors le cœur complètement libre et pensait trouver en ce mari d'âge mûr un soutien moral et une forte affection à laquelle elle était prête à répondre. Elle ignorait hélas ! à quel parfait égoïste elle avait affaire.

– Petit conte à l'usage des jeunes amoureux trop naïfs !

M. de Somers ricanait doucement. Le sang monta subitement au visage de Wilfrid.

– Je ne puis supporter, mon père, d'entendre ainsi douter de sa loyauté !

– Soit, soit, garde tes illusions. Les déceptions viennent toujours assez tôt. Mais en admettant que la jeune dame consentît à tout abandonner pour toi, je ne consentirais jamais, moi, à ce mariage, mets-toi bien cela dans la tête, Wilfrid. Tu épouseras Aurore pour que tous les titres et les biens de Brüsfield reviennent à notre maison.

– Non mon père, jamais je n'épouserai une femme alors que j'en aime une autre et que je lui ai donné ma promesse.

Le ton énergique de Wilfrid fit sortir le comte

du calme narquois affecté jusque-là par lui.

– Tu as fait cela ? Tu as promis quelque chose ?

Il regardait son fils avec colère.

– ... Quoi, au juste ?

– Je lui ai dit que je lui serais toujours fidèle, que mon cœur ne cesserait de lui appartenir.

M. de Somers parut soulagé.

– Ah ! bon ! Pas de promesse de mariage, cela l'aurait gênée... Bien, bien, ne fronce pas les sourcils, mon cher. Mais elle ne peut tout de même pas, si elle veut rester « la veuve blanche », t'empêcher de te marier pour perpétuer ta race... Il faut voir les choses de façon raisonnable, Wilfrid, et non faire le beau ténébreux qui soupire aux pieds de sa belle. Aurore est une femme délicieuse qui réunit en elle tout ce que peut désirer le plus difficile des hommes. Le nieras-tu ?

– Non, je ne le nie pas. Mais c'est Sigrid que j'aime.

– Eh bien, mon cher, si tu l'aimes, il faut

l'épouser.

À cette brusque conclusion de son père Wilfrid sursauta, en le regardant avec une stupéfaction mêlée d'incrédulité.

– Vous consentiriez ?

– Mais oui, mais oui. Pourquoi pas, après tout ?

M. de Somers frottait lentement l'une contre l'autre ses mains sèches et la lueur narquoise s'accentuait encore dans son regard.

– ... Si tu l'aimes, si elle t'aime assez pour renoncer à tout, je vous donnerai volontiers ma bénédiction.

– Mais c'est que...

– Quoi donc ?

Du coin de l'œil, le comte guettait l'embarras de son fils.

– Étant donné la situation, il m'est difficile de prendre les devants, de lui demander de se dépouiller. C'est une question de délicatesse...

– Et tu voudrais attendre son bon plaisir, quitte

à perdre ainsi les plus belles années de ta jeunesse près d'une habile coquette ? Pas de ça, mon ami ! Tu es assez intelligent pour te rendre compte que cette situation a assez duré. Sigrid t'a embobeliné, parce qu'elle est belle, intelligente elle-même et supérieurement habile. Mais il faut sortir de là. Tu dois comprendre mon point de vue ?

– Oui, je le comprends...

La voix de Wilfrid était hésitante, un peu sourde.

– ... Je vais y réfléchir, mon père. Je verrai Sigrid...

– Très bien. C'est tout ce que je te demande. Faire la lumière, avoir une situation nette, le plus tôt possible. Je ne dirai rien à Aurore jusque-là. Son père est d'accord avec moi pour que vous vous mariiez dans cinq ou six mois. Nous obtiendrons facilement les autorisations nécessaires, étant donné les circonstances qui ont accompagné son premier mariage. Ainsi donc, c'est entendu ?

– C’est entendu, mon père.

Et Wilfrid quitta la pièce, le front barré d’un pli soucieux.

M. de Somers se frotta les mains un peu plus fort en murmurant :

« Je pouvais me donner le luxe de lui permettre cette démarche sans danger. Ah ! Ah ! »

Et il se mit à rire doucement.

9

Dans la matinée du lendemain la voiture de Montaubert emmena au village Aurore, Flavie et Wilfrid, pour la messe dominicale. Comme elle arrivait à la place devant l'église, elle dépassa une femme mince vêtue de noir, dont un voile noir entourait la tête. Aurore reconnut Aurélie Doré, la couturière qui était venue lui essayer ses robes de deuil.

À peine descendue de voiture, Flavie se précipita vers elle.

– Aurélie, j'ai un col à broder. Dites à Estelle de venir me voir.

– C'est que, madame Flavie, Estelle est malade...

Aurore regardait le visage flétri, qui avait dû être joli, les yeux dont elle avait déjà remarqué l'expression de tristesse, de lassitude. En cet

instant, elle crut y distinguer un assez vif embarras.

– Malade ? Qu’est-ce qu’elle a ? demanda Flavie.

– Une grande fatigue, assure-t-elle...

– C’est plutôt encore une de ses lubies. Ma pauvre Aurélie, vous l’avez trop gâtée, votre fille, comme le dit avec raison M^{lle} Idalie.

La tristesse parut s’accroître encore dans le regard d’Aurélie.

– C’est peut-être vrai, madame, murmura-t-elle.

Dans l’église, Aurore prit place dans le banc seigneurial entre sa belle-sœur et Wilfrid. Elle avait craint que Flavie continuât pendant l’office son bavardage. Mais l’église était le seul lieu où M^{me} de Morières consentît à se taire. En revanche, elle ne perdait rien des faits et gestes des fidèles, et puisait dans cet examen de nouveaux éléments de conversation, comme Aurore devait s’en apercevoir au retour.

M^{lle} Idalie était là, à son banc, très recueillie.

Un peu plus loin se trouvaient un petit vieillard à cheveux blancs et une jeune personne brune, qui semblait avoir dépassé la trentaine. M. de Somers avait parlé à sa belle-fille de ces voisins, qui habitaient un chalet un peu plus haut que le village, dans les pins. Ils arrivaient au mois de mai et partaient aux premiers grands froids. M. Piennes avait exercé longtemps la médecine. Il vivait avec son unique petite-fille, Mathilde, peintre de valeur et de santé assez délicate. Aussi passaient-ils l'hiver à Nice pour revenir chaque année au printemps respirer l'air de la montagne et la senteur des sapins qui faisaient grand bien à la jeune fille.

Ils furent présentés à Aurore au sortir de l'église. Le D^r Piennes avait un aimable visage presque sans rides, des yeux malicieux et bons. Mathilde était une de ces charmantes laides auxquelles la vivacité de l'esprit, la bienveillance de l'âme donnent tant d'agrément. Ils annoncèrent leur visite pour le lendemain et s'éloignèrent dans leur petite voiture basse attelée d'un poney que conduisait M^{lle} Piennes.

M^{lle} Idalie, sortant de l'église, vint au groupe formé par ses jeunes parentes. Après un échange de quelques mots aimables, Wilfrid déclara :

– Nous vous emmenons, ma cousine. Vous déjeunerez avec nous.

– Oh ! oui, oui ! s'écria Flavie. Pas de refus, cousine Idalie !

– Non je ne refuse pas, ma chère enfant, mais il faut que je fasse prévenir chez moi...

Elle cherchait du regard autour d'elle, et vit Aurélie Doré qui, à son tour, quittait l'église.

– Ah ! ma bonne Aurélie, voulez-vous avertir Céleste que je déjeune à Montaubert ?

– Mais oui, mademoiselle, j'y vais tout de suite.

Et elle s'éloigna dans la direction de son logis.

– Il paraît qu'Estelle est malade ? dit Flavie.

– Ah ! Je l'ai pourtant vue hier qui cousait dans son jardin. Mais il m'a semblé en effet qu'elle avait très mauvaise mine.

– Ce n'est pas une raison pour qu'elle ne

puisse me broder mon col, dit Flavie d'un ton boudeur.

– Brode-le toi-même, ma chère amie. Ça t'occupera, dit Wilfrid assez sèchement.

Depuis la veille au soir il était d'humeur taciturne, et sa physionomie restait assez sombre. Aujourd'hui encore, pendant le repas, il causa peu et ne s'attarda pas ensuite au parloir. Une demi-heure plus tard, il quittait à cheval Montaubert et prenait la route en direction de la frontière.

Il s'en allait vers Beudant. Une assez rude montée, une longue descente l'amènèrent jusqu'au village groupé au fond de la vallée. Un peu plus haut, sur un plateau environné de bois, se dressait une longue construction dans le goût italien, avec esplanades et terrasses. Le grand-père du défunt baron de Prauzelles l'avait fait bâtir et orner assez fastueusement à l'intérieur. Des modifications y avaient été apportées par la suite, surtout dans ces précédentes années, pour s'accorder aux goûts de la jeune femme étrangère qu'y amenait Max de Prauzelles.

Wilfrid franchit la grille ornée de discrètes dorures qui bordait toute la longueur de la cour sablée, au centre de laquelle s'élevait un groupe de pierre représentant les quatre saisons. Un valet en livrée bleu de roi et argent vint prendre la bride de son cheval, un autre l'accueillit au seuil du vestibule dallé de marbre rouge et blanc, dont le haut plafond peint et doré représentait Jupiter entouré de sa cour de dieux et de déesses. Wilfrid demanda :

– Madame est dans le salon des Danses ?

– Oui, Monsieur.

Wilfrid ouvrit une porte, traversa un grand salon très somptueux et entra dans une pièce de dimensions un peu moindres. Les murs étaient couverts de fresques représentant des nymphes dansant parmi des fleurs étranges, des arbres inconnus, au bord de pièces d'eau sur lesquelles se jouait le soleil. Le sol de marbre blanc se trouvait en partie caché par de riches tapis persans. Un piano à queue en bois de rose faisait face aux deux portes-fenêtres ouvertes sur une terrasse. En dehors de lui il n'y avait comme

meuble qu'une petite bibliothèque en bois de violette, une table légère et un bonheur-du-jour, tous deux placés près de la chaise longue où était étendue Sigrid.

– Ah ! Vous voilà, mon ami !

Un sourire éclairait les yeux de la jeune femme, presque bleus en ce moment.

Wilfrid prit les mains qu'elle lui tendait et les baisa longuement.

– Je suis arrivé hier.

– Maintenant vous ne quitterez pas Montaubert d'ici quelque temps, je suppose ?

– Je ne le pense pas...

En répondant ainsi, le jeune homme prenait place sur un fauteuil près de M^{me} de Prauzelles.

– Qu'y a-t-il ?

Elle se penchait vers lui, regardait ce visage soucieux.

– ... Vous avez quelque ennui ?

– Oui. Bien plus qu'un ennui. Mon père voudrait que j'épouse la veuve de Carloman, ma

cousine Aurore de Brüsfield.

Il y eut sur la physionomie de Sigrid un changement subit, peut-être pas très appréciable pour qui n'aurait pas connu beaucoup la jeune femme. Mais Wilfrid savait que ce léger mouvement des lèvres, cette teinte gris foncé des yeux signifiaient une émotion désagréable.

– Il veut que vous épousiez votre cousine ?

Quelque chose aussi était changé dans le timbre harmonieux de la voix.

– ... Et que lui avez-vous répondu ?

– Que mon cœur était engagé ailleurs et que je ne pouvais l'offrir à une autre femme.

L'accent de Wilfrid était grave et passionné. Le jeune homme avait pris la main droite de Sigrid et l'enserrait entre les siennes, un peu brûlantes.

Les paupières fines et blanches, bordées de cils d'un blond argenté, s'abaissaient sur le regard de Sigrid, le voilant presque complètement. Elle demanda :

– Qu'a-t-il dit ?

– Il m’a déclaré qu’étant le dernier des Somers, je devais remplacer mon frère pour recueillir par ce mariage l’héritage, titres et biens de la branche aînée... que je suis d’âge à me marier pour perpétuer notre race...

L’embarras, l’émotion anxieuse de Wilfrid, plus sensibles encore par son accent que par sa physionomie, ne pouvaient échapper à M^{me} de Prauzelles. Elle resta cependant silencieuse, tandis que sa main gauche se promenait légèrement sur la soie blanche de la robe dont elle était vêtue. Wilfrid, en baissant un instant les yeux, vit étinceler la superbe émeraude qui ornait son doigt.

Il reprit, cherchant ses mots :

– Je lui ai dit que j’entendais demeurer fidèle à mon amour pour vous... que je vous avais donné ma promesse...

– Et vous venez me demander de vous délier de celle-ci ?

– Sigrid !

Ses doigts serraient plus fortement la belle

main fine et longue, si blanche, délicatement parfumée. Il regardait ardemment la jeune femme dont les yeux demeuraient toujours demi-voilés sous les paupières.

– ... Non, je ne vous demande pas cela ! Je ne veux pas cesser de vous aimer et pour vous je renoncerais sans peine à cet héritage de nos ancêtres. Je convainrais facilement mon père...

– Vous le croyez ? Eh bien ! même si cela devait être, je ne consentirais jamais à ce sacrifice.

– Mais ce ne serait pas un sacrifice !

– Maintenant peut-être, mais plus tard, quand vous ne m'aimeriez plus autant, quand vous réaliseriez ce que vous auriez perdu à cause de moi...

Il dit impétueusement :

– Je ne cesserai jamais de vous aimer comme aujourd'hui !

Elle secoua la tête. Un sourire léger, un peu ironique entrouvrait ses lèvres.

– Qui sait ! Et puis, admettant que vous

convainquiez votre père – ce dont je doute – de quel œil regarderait-il une belle-fille qui aurait non seulement empêché son fils de recueillir les biens des princes de Brüsfield, mais encore entrerait pauvre dans sa maison ? Quelle serait ma position ? Y avez-vous réfléchi, Wilfrid ? Avez-vous réfléchi à ce que souffrirait ma fierté en de telles circonstances ?

Son regard était maintenant découvert et s'attachait sur le jeune homme avec une douceur mêlée de résolution.

– C'est vrai, murmura-t-il.

Ses mains s'écartèrent, laissant retomber celle de Sigrid.

– Quels que soient mes sentiments pour vous, ami très cher, jamais je ne consentirais à subir pareille épreuve. En outre, il me serait infiniment pénible d'être la cause d'un désaccord entre le père et le fils, de vous voir dressé contre la volonté paternelle.

– Mais je vous assure, Sigrid, que mon père ne refuserait pas... Il m'a dit que si vous acceptiez, il

consentirait à notre mariage.

Une lueur aussitôt éteinte, passa dans le regard de Sigrid. Sa main s'étendit, prit les doigts brûlants de Wilfrid.

– C'est qu'il n'a pas douté un seul instant qu'il y ait en moi assez de fierté, assez d'honneur pour ne pas vous rendre votre liberté en de telles circonstances. Vous lui direz que je l'en remercie et que je veux me montrer digne de cette confiance. Qu'il n'y ait plus entre nous que de l'amitié, une profonde et fidèle amitié ! Épousez votre cousine qui est tout à fait charmante...

– De l'amitié ?

Il cria presque ces mots en serrant violemment la fraîche main blanche.

– ... Est-ce que cela se commande ? Est-ce qu'on chasse à volonté l'amour de son cœur ? Le pouvez-vous Sigrid ?

De nouveau les yeux se cachèrent sous les paupières. La voix de la jeune femme trembla un peu en murmurant :

– Je l’essayerai du moins. Faites de même,
Wilfrid.

10

Quelques instants avant le dîner, Wilfrid entra dans le parloir où M. de Somers se trouvait seul. Le comte posa sur la table près de lui le journal qu'il parcourait et jeta un coup d'œil sur la physionomie toujours sombre de son fils.

– Eh bien ! cette demande en mariage ?

Wilfrid s'avança, posa les mains sur le dossier d'un fauteuil et répondit froidement :

– Sigrid m'a chargé de vous dire, mon père, qu'elle avait trop de fierté pour entrer pauvre dans une famille où il lui serait reproché d'avoir empêché mon union avec l'héritière de Brüsfeld. Elle a ajouté qu'elle vous remerciait de n'avoir pas douté qu'elle eût assez de fierté, assez d'honneur pour me rendre ma liberté, quand même vous consentiriez à notre mariage.

Un sourire narquois s'esquissa sur les lèvres

de M. de Somers.

– Très bien ! C'est une femme raisonnable. Je n'en doutais d'ailleurs pas. Demain je parlerai à Aurore...

– Pas encore !

La voix de Wilfrid était brève, presque violente.

– ... Rien ne presse. Il me faut le temps de m'habituer à cette idée. Qu'est-il besoin d'ailleurs de si longues fiançailles ?

M. de Somers fronça ses épais sourcils grisonnants.

– Je veux un engagement de ta part, Wilfrid. D'ailleurs, la situation de cette jeune femme serait ainsi mieux assise. Car, en l'état présent, sa place serait chez son père ou chez sa tante.

– On n'admettrait pas non plus qu'étant fiancés je loge sous le même toit qu'elle.

– C'est vrai. Mais Idalie te donnerait volontiers l'hospitalité. Enfin je veux bien ne parler à Aurore que dans un mois. D'ici là, j'espère que tu apprendras à l'aimer comme elle

mérite de l'être.

– Quant à l'amour, n'y comptez pas, mon père. J'aurai pour elle tous les égards, tout le respect, toute l'affection dont elle est digne, mais ne parlons pas d'amour. Du reste, j'ai l'intention de m'expliquer loyalement avec elle à ce sujet.

– Tu lui apprendras que tu es amoureux de Sigrid ? dit ironiquement M. de Somers.

– Je ne parlerai pas de Sigrid. Mais je n'admettrais pas de lui laisser croire que je l'aime.

– Je ne vois pas ce qu'il y aurait de si dommageable là-dedans !... surtout si elle venait à t'aimer, elle.

Wilfrid dit entre ses dents :

– J'espère bien que non !

Flavie entra à ce moment, bientôt suivie d'Aurore. Puis apparut Melchior de Morières, arrivé dans l'après-midi. Le repas fut de ce fait plus animé et la taciturnité de Wilfrid passa presque inaperçue, sauf peut-être d'Aurore, involontairement attentive aux changements de

cette physionomie qui l'intriguait singulièrement.

Pendant que son père, Melchior et Aurore commençaient une partie de whist, le jeu favori du comte, il disparut et on ne le revit pas de la soirée.

Le D^r Tiennes et sa petite-fille vinrent le lendemain à Montaubert et la sympathie éprouvée par Aurore dès le premier abord se confirma. Le docteur était gai, d'esprit malicieux et bienveillant. Bien qu'en politique il ne fût pas d'accord avec M. de Somers, tout se passait courtoisement entre eux, d'autant mieux qu'ils évitaient ce sujet épineux et s'entretenaient surtout de questions littéraires ou scientifiques. Mathilde avait une nature enjouée en même temps que réfléchie. Elle voulut voir des aquarelles exécutées par Aurore quand elle était chez sa tante et accepta le plus aimablement du monde, sur la demande de la jeune femme, de lui donner quelques conseils.

– Il faudra venir faire connaissance avec notre chalet, madame, dit le docteur en prenant congé. Votre deuil vous interdit les visites, je le sais,

mais nous sommes des voisins de campagne et, en passant, vous pouvez bien entrer pour vous reposer quelques instants.

Le comte approuva et il fut convenu qu'Aurore se rendrait quelques jours plus tard au chalet, en compagnie de M^{lle} Idalie.

– Nous serions heureux aussi de voir M. Wilfrid, ajouta le docteur. Dites-lui de nous réserver un petit moment. Ou plutôt qu'il vienne déjeuner avec nous, n'importe quel jour.

– Je le lui dirai, docteur. Je ne sais où il est aujourd'hui ; je ne l'ai pas vu ce matin. Sans doute court-il dans la montagne à la recherche de quelque plante.

Wilfrid apparut le soir au moment du dîner. Il avait en effet été herboriser et rapportait quelques sujets intéressants. Il se montra plus causant ce soir-là. Aurore ayant dit qu'elle aurait aimé s'occuper de botanique, il offrit de lui prêter des livres et de lui donner quelques leçons pratiques.

– Montre-lui aussi ton herbier, dit M. de Somers. Elle verra là toute la flore de nos

montagnes.

– Volontiers, je suis à votre disposition demain, si vous le désirez.

– Oh ! certes ! j'en aurai un grand plaisir ! La cousine Idalie m'avait appris en effet que vous étiez un excellent botaniste.

– Il aime toutes ces choses ennuyeuses, dit Flavie avec un léger bâillement. Heureusement que vous n'êtes pas comme lui, Melchior. Vos affaires seules vous intéressent, et c'est bien assez.

– C'est même trop, dit Wilfrid à voix basse.

Melchior lui jeta un coup d'œil que surprit Aurore.

Il y avait là de l'hostilité, cette hostilité latente qu'Aurore avait sentie déjà entre les deux beaux-frères.

Wilfrid occupait les deux pièces qui formaient le premier étage de la tour. L'une d'elles était son cabinet de travail. Des meubles de chêne ancien aux belles sculptures l'ornaient, s'harmonisant avec les antiques tapisseries à personnages

couvrant les murs. Dans une profonde armoire étaient rangés les herbiers que Wilfrid sortit le lendemain matin pour les montrer à sa belle-sœur. Elle s'était assise dans un fauteuil à haut dossier, devant la grande table de chêne. Penché vers elle, Wilfrid lui donnait des explications, répondait à ses questions. À un moment, sa joue frôla les cheveux aux tons d'or bruni, si souples et si doux, finement parfumés. Il se redressa vivement. Les beaux yeux couleur de violette se levèrent sur lui un peu surpris. Il détourna les siens et continua de détailler les caractéristiques d'une petite plante très rare, découverte par lui l'année précédente dans un coin reculé de la montagne.

– Que ces recherches doivent être intéressantes ! dit Aurore. Et que j'aimerais ces promenades en montagne ! Croyez-vous que la cousine Idalie voudrait m'y emmener ?

– Je n'en doute pas. Et moi-même j'aurai plaisir à vous y accompagner... dans un peu de temps. Il vous faudra d'abord quelque apprentissage pour acquérir le pied montagnard.

Mais je me doute que vous êtes sous ce rapport mieux douée que Flavie dont le courage fléchit devant une montée trop rude.

– Oui, je crois que j’aimerai cela, au contraire. Parcourir ces belles montagnes, ce doit être passionnant !

La voix d’Aurore avait des vibrations profondes. En rencontrant le regard levé sur lui, Wilfrid eut la sensation qu’une âme ardente, très aimante, se cachait sous la réserve un peu fière, sous une certaine apparence de froideur dont elle avait pris l’habitude chez M^{me} de Thury. Quel admirable regard ! Quels yeux incomparables !

Quand les feuilles de l’herbier eurent défilé devant elle, la jeune femme se leva et prit congé de son beau-frère. Il l’accompagna courtoisement à son appartement et lui remit un précis de botanique qu’il venait de prendre à sa bibliothèque.

– Étudiez d’abord cela, dit-il, et demandez-moi toutes les explications nécessaires. Puis nous verrons à organiser quelques excursions avec cousine Idalie.

Ce fut le début de rapports plus fréquents entre Aurore et lui. Elle avait reçu une instruction étendue où le latin, l'histoire, la littérature de tous les temps tenaient une bonne place. L'étude avait été pour elle un plaisir et elle ne demandait qu'à compléter cette culture de l'esprit. M. de Somers et Wilfrid pouvaient donc avec agrément s'entretenir avec elle. Ces conversations avaient en outre pour heureux résultat d'éloigner Flavie, d'ailleurs accaparée par son Melchior que les affaires ne semblaient pas réclamer pour le moment.

Un après-midi, cependant, les deux belles-sœurs montèrent en voiture jusqu'au chalet, propriété du D^r Piennes. Elles y furent accueillies avec cordialité et durent accepter une collation. Puis, en compagnie de leurs hôtes, elles montèrent jusqu'au lac enchâssé dans la forêt. Sous le soleil, la nappe d'eau apparaissait d'un vert lumineux, éblouissant. Aurore fût restée longtemps à la contempler, mais Flavie ne s'intéressait guère aux beautés de la nature. Tous quatre redescendirent donc vers le chalet. M^{me} de Morières marchait devant avec le docteur, et

Aurore suivait avec Mathilde Piennes. En parlant des points intéressants à voir aux environs, celle-ci prononça le nom du château de Beudant.

– Il est vraiment très beau ? demanda Aurore.

– Très beau, un peu trop fastueux à l'intérieur pour mon goût. Il y a là un grand train de maison, que permettait la fortune très considérable du baron de Prauzelles.

– Et que sa veuve a conservé ?

– En effet. Elle semble se trouver là dans son élément. À Nice, elle a également une fort belle installation. Du vivant de son mari, il y avait toujours de nombreux hôtes. Elle était admirée, courtisée. Parfois, elle chantait dans des concerts de charité. Je l'ai entendue une fois. Sa voix est très pure, flexible, mais elle donne une impression singulière. Je ne saurais comment la définir. Mon grand-père dit : « C'est une voix d'ensorceleuse. Ainsi devaient chanter les sirènes. »

– Êtes-vous en relation avec elle ?

– Très peu. Une visite pendant notre séjour ici,

et c'est à peu près tout. Notre vie, à nous, est simple, dépourvue de toute mondanité. Puis, à vous dire vrai, elle ne nous est pas sympathique.

– À moi non plus !

Mathilde regarda en souriant la jeune femme qui marchait près d'elle.

– Vous la connaissez trop peu encore. Sans doute aurez-vous occasion de la voir assez souvent cet été, car M^{me} de Morières en est très entichée. M. Wilfrid faisait souvent de la musique avec elle, mais son deuil l'en empêchera cette année.

– Il est bon musicien ?

– Remarquable. Violon, violoncelle, piano, tout lui est bon. Et vous, madame ?

– Moi aussi, j'aime la musique. Je l'ai étudiée avec un très bon maître. Ma tante devait m'envoyer mon piano, mais maintenant ce serait inutile.

– Vous pourrez vous en servir l'année prochaine.

– L'année prochaine ?

Aurore dit ces mots d'un ton pensif qui frappa M^{me} Piennes.

Quand, un peu plus tard, elle se retrouva seule avec son grand-père, Mathilde lui dit :

– Que pensez-vous de la situation de cette jeune femme ? Veuve, à dix-huit ans, sans avoir été mariée en réalité. Que fait-elle à Montaubert ?

– Mais, ma chère enfant, elle épousera son cousin Wilfrid. C'est indiqué, ne trouves-tu pas ?

– Évidemment. Mais voudra-t-il, lui ? C'est vous, grand-père, qui avez un jour émis l'idée qu'il devait y avoir quelque chose entre M^{me} de Prauzelles et lui.

– Une simple intuition. Si ce quelque chose existe, ils y ont mis tant de discrétion que personne n'en a parlé dans le pays. Sans quoi, il y a beau temps que M^{me} de Morières l'aurait clamé aux quatre vents ! Mais il lui sera impossible de l'épouser.

– Pourquoi ? Parce qu'elle est protestante ?

– Non, car sa mère à lui appartenait à cette même religion. Mais, en admettant que M. de

Somers autorisât cette union, je ne vois pas cette belle baronne renonçant à l'héritage de son mari.

– Si elle l'aimait, cependant ?

Le docteur eut un petit rire sarcastique.

– Il y a amour et amour, Mathilde. Je ne crois pas me tromper en pensant que celui de M^{me} de Prauzelles ne serait pas de ceux qui vont jusqu'au sacrifice. Mais quoi qu'il en soit, je suppose que ce jeune Wilfrid serait infiniment plus heureux avec la délicieuse Aurore que la Providence a préservée d'être la femme de Carloman, ce triste personnage.

– La justice n'a toujours rien découvert au sujet de cette mort ?

– Rien. L'affaire est classée. Ce sera encore un crime impuni, à moins de quelque révélation imprévue. Chose qui n'est pas à désirer pour la famille de Somers, car il pourrait y avoir là des surprises pénibles, le jeune homme étant fort peu sérieux, d'après ce que j'en ai entendu dire. De toute façon, il n'était pas l'époux désirable pour cette jeune personne infiniment distinguée

d'esprit, de manières, et de cœur aussi, je le crois bien.

11

Debout près d'une des fenêtres de son salon, Aurore, ayant fini de s'habiller, aspirait le parfum suave qui parvenait jusqu'à elle. Barnabé, le jardinier boiteux, avait sorti de l'orangerie les caisses de lauriers-roses et d'orangers pour les disposer autour de la petite cour dallée, devant la maison. Les roses de la façade fleurissaient, les résédas embaumaient dans les parterres. Dans un coin, le petit Louis, surveillé par sa bonne, jouait en jetant des cris joyeux. Le vieux jardin, avec ses charmilles et ses buis, prenait sous le soleil une mine presque joyeuse.

Aurore pensait : « Je suis bien ici. Je ne m'ennuie pas. Tout le monde est bon à mon égard. La cousine Idalie est pour moi ce qu'aurait dû être ma tante. Mon beau-père est excellent. Wilfrid est aimable, complaisant... un peu singulier parfois. »

Oui, pendant le mois qui venait de s'écouler, il s'était montré un peu énigmatique à certains moments. Il semblait alors se replier sur lui-même, s'assombrir, se glacer. Aurore avait l'impression qu'un mur s'élevait entre eux. Elle en souffrait, et ressentait une secrète joie quand elle revoyait dans ses yeux cette lumière, ce charme pensif qu'elle aimait.

Ils avaient commencé d'herboriser en compagnie de M^{lle} Idalie, et Wilfrid déclarait que sa belle-sœur semblait très douée sous ce rapport. Quelles agréables promenades ils avaient déjà faites ensemble ! Tous trois dans les bois, dans les combes profondes, dans l'air pur et vivifiant de la montagne ! Wilfrid en projetait d'autres, plus lointaines, maintenant qu'Aurore s'aguerrissait à la marche...

Un bruit de pas interrompit la songerie de la jeune femme. Elle se pencha et vit son beau-frère qui sortait du parloir. Le petit Louis courait à lui. Il l'enleva entre ses bras, l'embrassa puis s'éloigna dans le jardin.

Comme Aurore quittait la fenêtre, Barbeline

apparut, venant l'informer que M. de Somers la demandait. Un peu surprise, elle descendit et rejoignit le comte dans le parloir. Il se tenait enfoncé dans son fauteuil, les mains croisées devant lui, et accueillit sa belle-fille par un cordial bonjour.

– Asseyez-vous, ma chère enfant. J'ai quelque chose de très important à vous communiquer.

Aurore prit une chaise et s'assit en face de lui, intriguée, un peu anxieuse, bien que la physionomie de M. de Somers témoignât d'un grand contentement.

– N'avez-vous pas pensé, parfois, ma chère fille, que votre situation actuelle ne pouvait se prolonger ?

– En effet, je... oui, je me demandais...

Elle pensait tout à coup le cœur serré : « On va me renvoyer chez ma tante. »

– Vous avez dix-huit ans, vous avez été mariée sans l'être. Officiellement vous êtes veuve. Mais la volonté de votre père, et mon désir, sont toujours de voir unies les deux branches de notre

race et de perpétuer la descendance des princes de Brüsfeld. Après correspondance avec mon cousin Carloman nous avons donc décidé que vous, la dernière descendante de la branche aînée, deviendriez la femme de Wilfrid, maintenant mon seul héritier mâle.

Étrange impression d'allégresse ! Toutes les inquiétudes s'effondraient, tombaient dans le néant.

M. de Somers guettait sa belle-fille sous ses paupières un peu baissées. Ce qu'il vit sur sa physionomie le satisfît sans doute, car un sourire s'esquissa entre ses lèvres, sous la moustache grise.

– Qu'en dites-vous, Aurore ?

– Mais je... je pense que je dois obéir à mon père...

Sa voix avait un léger tremblement.

– Certes, mais sans trop de peine, je l'espère ?

Aurore reprenait un peu ses esprits un instant mis en déroute par cette communication inattendue. Elle sourit à son beau-père en

répondant :

– Je crois connaître suffisamment Wilfrid pour penser qu’il est très bon, qu’il possède de très belles qualités... en un mot que je pourrais être heureuse près de lui.

– À merveille ! Wilfrid est en effet une intelligence et un caractère. Il sera, j’en suis persuadé, un excellent mari, sur lequel une femme pourra s’appuyer en toute sécurité.

M. de Somers laissa passer un petit temps de silence puis ajouta :

– Avant que vous ne vous engagiez, il m’a témoigné le désir d’avoir un entretien avec vous. Voudriez-vous le recevoir tout à l’heure ?

– Mais certainement !

Il y avait quelque surprise dans l’accent de la jeune femme.

– À moins, ajouta le comte, que vous ne le rejoigniez dans le jardin. Il m’a dit qu’il allait fumer une cigarette en attendant votre réponse.

Aurore acquiesça et sortit du parloir. Après avoir à son tour embrassé le petit Louis, elle

s'engagea dans une allée entre des buis taillés en boule, orgueil de Barnabé. Le jardinier, occupé à tailler des giroflées, la salua au passage. Sa longue bouche édentée murmura :

– Elle est bien plaisante, la jeune dame.

Aurore marchait lentement le long du miroir d'eau. Son cœur battait un peu plus vite qu'à l'ordinaire. Elle sentait en elle une sorte d'allégresse, de quiétude, comme si elle venait de trouver enfin le but de sa vie.

Wilfrid se tenait près de la fontaine, sous la voûte des vieux ormes. À la vue de sa belle-sœur il jeta la cigarette qu'il tenait entre ses doigts et vint à elle.

– Votre père vient de me dire que vous aviez à me parler ?

Elle lui tendait la main d'un geste un peu timide. Quelque rougeur montait à ses joues.

– Oui, je dois avoir un entretien avec vous au sujet de ce projet d'union... Voulez-vous que nous nous asseyions ou préférez-vous marcher un peu ?

– J’aime mieux marcher.

Ils prirent une allée qui menait à une profonde charmille. Le soleil ne pénétrait pas à travers l’épais feuillage. Wilfrid jeta un coup d’œil sur le profil délicat puis demanda :

– Que dites-vous du projet conçu par le prince de Brüsfeld et par mon père ? Seriez-vous disposée à y acquiescer ?

– Mais oui...

La teinte rose s’accentuait sur le visage d’Aurore.

– ... D’ailleurs, il me semble qu’on ne nous laisse pas le choix ?

– Permettez ! Rien ne me ferait accepter que vous m’épousiez par contrainte, comme on vous obligea de le faire pour le pauvre Carl.

– Je ne vous épouserais pas par contrainte... J’ai confiance en vous...

Il y avait un petit frémissement dans sa voix, au bord de ses lèvres.

– Je vous en remercie, Aurore. Mais pour que

je sois digne de cette confiance je dois être sincère à votre égard. Mon père tient absolument à notre mariage. J'ai pour vous la plus haute estime, et une grande affection. Mais mon cœur ne m'appartient pas...

Elle eut un léger sursaut et s'arrêta de marcher. Wilfrid vit se lever sur lui ces yeux dont il avait admiré plus d'une fois la chaude nuance de violette. Il crut y discerner une surprise inquiète, peut-être de l'angoisse, et puis, presque aussitôt, un éclair de fierté.

– Cela veut dire que vous aimez une autre personne ?

– Oui, Aurore, et je l'aurais épousée si elle n'avait refusé d'entrer dans notre famille, tolérée seulement par mon père qui ne lui pardonnerait pas d'avoir empêché mon union avec vous. Je vous dis les choses franchement, parce que, je le répète, j'estime très haut votre caractère, j'ai pour vous le plus entier respect et je ne me pardonnerais jamais de vous tromper. Je serai à votre égard un époux dévoué, affectueux, prêt à accomplir toutes les obligations prises devant

Dieu. M'acceptez-vous ainsi, Aurore ?

Elle baissait le front et ses mains machinalement se serraient un peu l'une contre l'autre. Il la regardait avec une sorte d'émotion à laquelle se mêlait une anxiété dont il n'avait pas bien conscience.

Elle dit enfin, sans lever les yeux :

– Je voudrais réfléchir... Je vous dirai demain...

– Soit ! Je suis à votre disposition.

Ils reprirent leur marche, longèrent ensemble le miroir d'eau qui reflétait le bleu pâle du ciel, passèrent entre les buis sombres. Barnabé les suivait des yeux, ouvrait sa bouche dans un large sourire et murmurait : « Eh ! eh ! eh ! »

Ils s'arrêtèrent près de la porte donnant directement sur le vestibule où s'amorçait l'escalier. Aurore se tourna à demi vers son compagnon en murmurant :

– Oui, demain, je vous dirai...

Il s'inclina, et elle entra dans la maison.

Wilfrid gagna le parloir. M. de Somers laissa retomber sur ses genoux le livre qu'il tenait entre ses mains et regarda le jeune homme avec ce petit sourire sarcastique fréquent chez lui.

– Aurore a demandé un jour de réflexion, dit brièvement Wilfrid.

– Ah ! ah ! Cela ne lui a pas été fort agréable, naturellement, du moins au premier abord. Mais elle trouvera ensuite que tu as très bien agi... Que vous êtes stupides, mes pauvres enfants ! Stupides ! Plus tard, vous le reconnaîtrez.

Et haussant les épaules, il éclata d'un grand rire.

12

M^{lle} Idalie était à son piano, jouant une sonate de Haendel, quand Aurore entra chez elle vers quatre heures, ce même jour. Elle se leva, vint à la jeune femme, les mains tendues.

– Bonjour, chère enfant !... Eh ! qu’y a-t-il ?

Elle remarquait aussitôt un changement dans cette physionomie qu’elle commençait à bien connaître.

– Je viens vous demander un conseil...

Ses mains un peu nerveuses enlevaient le lourd chapeau de crêpe, le grand châle de grenadine qui couvrait ses épaules. Elle s’assit près de M^{lle} Idalie, sur le canapé garni de perse fleuri.

– Alors, ma petite fille ?... Qu’est-il arrivé ?

– Mon père et mon beau-père veulent que je devienne la femme de Wilfrid.

M^{lle} Idalie ne montra aucune surprise.

– Je supposais bien que c’était là leur idée, dit-elle seulement. Et cela ne vous plaît pas ?

Aurore rougit légèrement.

– Cela me plairait si... si Wilfrid était libre.

– Comment, s’il était libre ?

Cette fois M^{lle} Idalie manifestait quelque étonnement et quelque émoi.

– ... Il aurait un engagement ?

– Non. Mais son cœur appartient à une autre, m’a-t-il dit...

Et Aurore répéta les paroles de Wilfrid. M^{lle} Idalie hocha la tête.

– C’est loyal de sa part, mais... il ne faut pas y attacher trop d’importance, ma chère Aurore. Quand vous serez la femme de Wilfrid, c’est vous qu’il aimera. Vous avez trop bien toutes les qualités estimées d’un homme de ce caractère pour qu’il en soit autrement.

Aurore joignit sur sa robe ses mains qui tremblaient un peu.

– J’aurais toujours peur qu’il n’oublie pas.

– Il oubliera et n’aimera plus que vous. Un jour que nous parlions de votre triste mariage il m’a dit :

« Le cœur et l’âme d’Aurore doivent renfermer des trésors. »

La rougeur s’accentua au teint de la jeune femme.

– Oh ! que je voudrais vous croire, ma cousine !

– Ayez confiance, mon enfant. Wilfrid est une belle âme un peu trop orgueilleuse peut-être, mais très loyale. Je le crois capable d’aimer fortement, fidèlement. À vous donc de gagner cet amour.

Aurore se pencha et embrassa M^{lle} Idalie.

– Vous me donnez confiance, chère et bonne cousine !

– Vous l’aimez, chère petite ?

Aurore murmura en cachant son visage sur l’épaule de sa compagne :

– Je crois que oui.

M^{lle} Idalie sourit en passant une main caressante sur les cheveux aux tons si chauds.

– Allons, tout est pour le mieux... Et maintenant, je retourne à mon vieil Haendel.

Pendant une heure, M^{lle} Idalie joua ses morceaux préférés qui étaient aussi ceux d'Aurore. Puis celle-ci la quitta, l'esprit plus calme et sa résolution prise. Debout au seuil de la porte, M^{lle} Idalie la regardait s'éloigner, avec un léger pli sur son front habituellement lisse. Elle songeait : « Qui aime-t-il ce Wilfrid ? serait-ce Sigrid ? Je le crains. Alors il y aurait là un danger. Je me méfie fort de cette femme. Peut-être ai-je eu tort d'encourager Aurore à ce mariage. Mais d'autre part que ferait-elle ? Que serait sa situation après un refus ? Et quelle femme mieux qu'elle serait capable de faire oublier une Sigrid elle-même ? »

Dans la matinée du lendemain Aurore fit porter à son beau-père un mot l'informant qu'elle acquiesçait à la demande de Wilfrid. M. de Somers le transmit à son fils quand celui-ci vint

comme chaque jour lui présenter ses devoirs. Wilfrid ne fit aucun commentaire. M. de Somers parla des démarches qu'il allait faire pour que le mariage pût se célébrer au début de l'automne. Il aurait lieu dans la chapelle du château en toute intimité.

Aurore vit Wilfrid quand elle descendit au parloir un peu avant le repas. Il lui baisa la main avec un mot de courtois remerciement. Flavie, que son père venait d'informer de ces fiançailles, sauta au cou de sa belle-sœur avec de grandes démonstrations d'affection. Quant à Melchior il adressa à Aurore des félicitations assez gourmées. La secrète hostilité pressentie par la jeune femme entre les deux beaux-frères lui faisait sans doute voir sans agrément ce mariage qui donnerait à Wilfrid une position prépondérante.

Après le repas, comme on prenait le café dans la cour devant le parloir, Polydore, le vieux valet de chambre, vint remettre à Flavie une enveloppe bordée d'un étroit filet noir. Elle l'ouvrit, en sortit une carte qu'elle parcourut et dit joyeusement :

– Une invitation ! de Sigrid.

Elle lut tout haut :

« Chère Flavie,

« Je compte m’absenter pendant quelque temps, mais auparavant je voudrais vous avoir à déjeuner vous et votre charmante belle-sœur. Ne m’objectez pas votre deuil car nous serons entre parents. Melchior et Wilfrid me feraient grand plaisir en se joignant à vous. Donc à demain, n’est-ce pas ? Envoyez-moi un petit mot m’apportant votre acquiescement. »

– Eh bien, cela nous fera une agréable distraction, mesdames, dit Melchior. Et pour mon compte je vous accompagnerai volontiers. Beudant est une demeure des Mille et Une Nuits, la châtelaine est une femme merveilleuse et son cuisinier est au-dessus de tout éloge.

– Alors, c’est entendu, je vais envoyer Philémon porter la réponse...

Et Flavie se levait impétueusement.

– Mais ma chère, tu ne demandes pas à Aurore si elle est disposée à accepter cette invitation ?

La question était faite par Wilfrid, avec une intonation légèrement sarcastique.

– Pourquoi refuserait-elle ?... n'est-ce pas, Aurore ?

Le regard interrogateur d'Aurore alla de son beau-père à Wilfrid. Celui-ci détournait un peu les yeux. Ce fut M. de Somers qui répondit :

– Mais naturellement, vous pouvez très bien accepter, mon enfant. Il ne s'agit que d'un déjeuner entre parents, comme le dit bien M^{me} de Prauzelles. Vous verrez là-bas de fort belles choses, et peut-être aurez-vous le plaisir d'entendre chanter votre hôtesse, ce qui est un régal de choix.

– Un régal qu'elle ne prodigue pas, ajouta M. de Morières. Elle est passablement fantasque en sa qualité de jolie femme très riche. Acceptez l'invitation pour moi, Flavie. Et vous Wilfrid ?

Wilfrid était occupé à rouler une cigarette. Comme il ne répondait pas aussitôt, ce fut encore

M. de Somers qui dit :

– Mais Wilfrid aussi. Pourquoi pas ?

– Pourquoi pas, en effet ?

La voix de Wilfrid était brève, un peu sèche même.

– Il faut d’ailleurs que tu lui annonces tes fiançailles. Donc je vais vite écrire un petit mot !

Et Flavie rentra précipitamment dans la maison en manquant d’écraser des jouets laissés là par son fils.

La cigarette à moitié faite échappa aux doigts de Wilfrid. Il se pencha pour la ramasser. Son teint mat s’était légèrement coloré.

– Que faites-vous cet après-midi, ma chère fille ? demanda M. de Somers.

– Je pensais aller au chalet, demander des conseils à M^{me} Piennes pour l’aquarelle que j’ai commencée.

– Bonne idée. Tu pourrais la conduire là-bas dans ta voiture, Wilfrid ?

– Mais certainement, avec plaisir.

Le ton du jeune homme était contraint et son regard s'était assombri. Ses doigts, un peu nerveux, recommençaient de rouler la cigarette.

Aurore, à ce moment-là, ne le regardait pas. Elle considérait M. de Morières qui venait de se lever et arpentait la petite cour en tirant des bouffées de son cigare. Un souvenir lui revenait tout à coup. La précédente nuit, prise d'insomnie, elle s'était levée, attirée vers la fenêtre par la fraîcheur de l'air que parfumaient les senteurs du jardin. Tandis qu'elle était là, considérant les charmilles, les parterres sous la pâle clarté lunaire, un léger bruit de pas attira son attention. En se penchant, elle vit deux hommes qui venaient de tourner le coin de la petite orangerie et se dirigeaient vers la maison. Ils avaient de larges chapeaux rabattus sur les yeux et le bas du visage enveloppé dans une sorte d'écharpe ou de large foulard noir. L'un était grand et maigre, l'autre plus petit, avec de larges épaules. Tous deux étaient entrés silencieusement dans la maison. Aurore était restée intriguée, un peu inquiète. Elle avait pensé à questionner ensuite Barbeline, mais ce matin-là elle n'avait pas vu la

femme de charge, obligée de se rendre près de sa sœur malade. Et personne n'ayant fait allusion à quoi que ce soit au cours du déjeuner, Aurore en avait conclu que ces promeneurs nocturnes étaient des familiers de la maison, sans doute parents de l'un des serviteurs.

Or, en regardant Melchior aller et venir elle s'avisait que l'un de ces hommes avait la même allure souple, un peu féline. La même allure, la même taille...

– Quand désirez-vous partir, Aurore ?

La voix de Wilfrid l'enlevait à ses réflexions.

– Mais quand vous voudrez. Je serai vite prête.

– Dans une demi-heure ?

– Certainement. Je monte dès maintenant.

– Je vais dire à Philémon d'atteler.

Ils sortirent ensemble. À la porte de l'appartement d'Aurore, Wilfrid s'inclina en disant :

– Je viendrai vous chercher tout à l'heure.

Elle entra dans sa chambre, sonna Zéphyrine.

Tandis qu'elle s'habillait elle restait songeuse, avec un peu de malaise. Pourquoi ? elle ne savait... Peut-être parce qu'elle eût souhaité, chez Wilfrid, autre chose que cette courtoisie, cette bonté aimable...

Quand il frappa à la porte de son appartement, elle était prête. Comme ils atteignaient le vestibule, ils croisèrent un grand individu maigre aux cheveux gris. Tandis qu'il saluait au passage, ses yeux perçants dévisagèrent Aurore. Elle demanda :

– Qui est-ce ?

– Un homme au service de Melchior, répondit brièvement Wilfrid.

Ils montèrent dans la voiture légère dont Philémon maintenait le rétif cheval. À ce moment apparut en courant Flavie qui tenait un paquet à la main.

– Pourriez-vous passer chez Aurélie pour lui remettre cela ? C'est pressé.

– Oh ! pressé ! riposta Wilfrid d'un ton moqueur. Tu as assez de robes à te mettre sur le

dos. Enfin donne toujours. Ce petit détour ne nous retardera guère.

– Et bien des choses à M^{lle} Mathilde ! j’irai la voir ces jours-ci.

– Ce qui ne lui fera pas un très grand plaisir, dit Wilfrid en riant tandis que la voiture quittait la cour de Montaubert. Flavie s’installe chez elle pour tout l’après-midi et la pauvre demoiselle y gagne une migraine folle.

En dix minutes avec l’ardent cheval de Wilfrid, ils furent au village, et de là gagnèrent la demeure d’Aurélié Doré. Aurore descendit portant le paquet, traversa le petit jardin et frappa à la porte. Celle-ci fut ouverte presque aussitôt et Aurore vit en face d’elle la fille de la couturière.

Estelle eut un sursaut, presque un mouvement de recul. Un peu de sang monta à ses joues pâlies.

– J’apporte ceci à votre mère de la part de M^{me} de Morières, dit Aurore en lui tendant le paquet.

– Ah ! Bien... Je vais le lui remettre. Merci, madame.

– Comment allez-vous ? Êtes-vous moins

fatiguée ?

Aurore considérait avec un intérêt inexplicable le mince visage au teint clair, les yeux au regard singulier qui se détournaient un peu.

– Fatiguée... Oh ! oui, toujours.

– Si vous aviez pu vous remettre au travail je vous aurais demandé de me faire quelques broderies. Ma belle-sœur m'en a montré qui sont vraiment parfaites.

– Non, je ne peux encore travailler... Du reste je vais m'absenter pour un certain temps.

Tandis qu'elle parlait, Aurore regardait entre les lèvres un peu épaisses, d'un rose pâle, les petites dents très brillantes. Et elle évoqua soudain le souvenir de dents semblables entrevues un jour – un jour tragique.

Cette pensée la troubla. Elle dit presque précipitamment :

– Bonsoir, mademoiselle, et regagna la voiture.

Celle-ci, par un détour, prit le chemin du chalet. Aurore demeurait silencieuse et son

compagnon ne semblait pas disposé à la causerie. Il la laissa à la porte du chalet en disant qu'il reviendrait la reprendre à la fin de l'après-midi.

Aurore et Mathilde s'installèrent dans la grande pièce claire qui servait à Mathilde d'atelier. Elles travaillèrent jusqu'à quatre heures et ensuite se rendirent dans le jardin où se tenait le docteur, sous un berceau enguirlandé de feuillage. Là, Aurore fit part à ses hôtes de ses fiançailles. Ils en témoignèrent un contentement qui lui montra en quelle sympathie ils tenaient Wilfrid.

– Vous voilà donc fixée à Montaubert, dit le docteur. Mais M. Wilfrid aime assez les voyages et vous aurez avec lui une existence variée, agréable.

– Il faudra venir faire connaissance avec notre belle côte méditerranéenne, ajouta Mathilde.

« Nous serions très heureux de vous offrir l'hospitalité : une hospitalité assez simple, car notre maison est surtout agréable par sa situation, par la vue admirable dont jouit notre petit terrasse.

– Rien de comparable avec le palais habité par la baronne de Prauzelles, ajouta en riant le docteur.

– À propos de la baronne j’oubliais de vous dire que nous sommes invités à déjeuner demain chez elle.

– Ah ! dit Mathilde.

Après un petit temps de silence elle demanda :

– Vous y allez tous ?

– Oui, sauf M. de Somers, naturellement. Dans le billet adressé à Flavie, M^{me} de Prauzelles dit qu’elle doit s’absenter très prochainement.

– C’est étonnant. D’habitude elle passe les mois d’été ici.

– Peut-être n’est-ce qu’une courte absence ?

– Peut-être, dit Mathilde.

À ce moment la femme de chambre apparut annonçant qu’on venait chercher le docteur pour une malade.

– Qui est-ce ? demanda-t-il.

– La femme du douanier Miraux, Monsieur.

Elle a une hémorragie, paraît-il, et le temps qu'on aille au bourg chercher le D^r Tillon...

– Bien, j'y vais. Qu'on attelle... À tout à l'heure, mesdames.

Il sortit tandis que Mathilde disait :

– Ces pauvres Miraux n'ont pas de chance. Ils ont perdu un enfant cet hiver et le père a été blessé il y a quelques mois au cours d'une tournée.

– Gravement ?

– Oui. On a désespéré un moment de le sauver, paraît-il. Mais il est finalement assez bien remis.

– Le mari de M^{me} Doré n'a pas eu cette chance.

– Non, le pauvre. C'était un rude homme, très courageux mais de caractère difficile. La bonne Aurélie n'a pas eu toujours la vie agréable. Estelle tient de lui, je crois.

– Je ne lui trouve pas une physionomie bien sympathique.

– Sympathique, non elle ne l’est en effet pas beaucoup. On la dit orgueilleuse et de nature assez renfermée. Je crains que sa mère ait peu de consolation avec elle. Son père par contre était sa grande affection et elle en veut à mort, paraît-il, à celui qui l’a tué.

– Le connaît-on ?

– Non pas. Dans ce pays, tous les gens qui font de la contrebande sont solidaires et ne dénonceraient pas l’un des leurs. Aussi douté-je fort qu’Estelle puisse jamais connaître le nom du meurtrier, pour s’en venger comme elle l’a proclamé dans le premier moment de son désespoir.

– Serait-elle capable de le faire ?

– Qui sait ? dit évasivement Mathilde.

13

M^{me} de Prauzelles reçut le lendemain ses hôtes dans le grand salon qui précédait le salon des Danses où elle se tenait habituellement. Cette pièce, d'imposantes dimensions, était tendue de brocart jaune d'or, décorée de fort belles boiseries, de meubles précieux, de lustres anciens aux innombrables girandoles, de tableaux de maîtres, d'objets d'art à profusion. Tout s'y trouvait disposé avec une entente artistique indéniable. Cependant elle déplut à Aurore dont le goût délicat ne s'accommodait pas d'un faste trop voyant.

Sigrid était d'une beauté parfaite dans sa robe de crêpe blanc, d'une savante simplicité. Elle se montra une aimable maîtresse de maison, pleine de tact. À voir son air libre et naturel à l'égard de Wilfrid, et la froide courtoisie de celui-ci à son égard, qui donc aurait pu supposer leurs

sentiments réciproques ?

Pendant le repas, fin et succulent, que servaient des valets en livrée, culottes courtes et bas de soie, Flavie bavarda selon sa coutume. Peut-être son frère, pour une fois, y trouvait-il quelque avantage. Melchior appréciait le menu en amateur éclairé, glissant parfois quelque compliment accueilli par un sourire de l'hôtesse. Celle-ci, quand Flavie se taisait pour manger, adressait quelques mots à Aurore ou à Wilfrid, parlait du voyage en Russie qu'elle allait faire pour répondre à l'invitation d'une de ses amies.

– Vous y resterez jusqu'à la fin de l'été ? demanda Aurore.

– Probablement.

Flavie, interrompant la dégustation d'un chaud-froid de volaille s'écria :

– Mais ne reviendrez-vous pas ici au retour ?

– Je ne le peux pas.

– C'est une bien mauvaise nouvelle que vous nous annoncez là, ma chère cousine, dit galamment Melchior. Mais il est compréhensible

que le séjour de Beudant soit un peu monotone pour vous. Flavie et moi, plus modestement, irons passer quelques semaines à Lyon, chez mon frère.

– Oui, car on s’ennuie tant à Montaubert ! s’écria Flavie.

– Je ne trouve pas, dit doucement Aurore.

Wilfrid jeta vers elle un coup d’œil où la surprise se mêlait de vif intérêt.

Flavie riposta à sa manière impétueuse :

– C’est que vous y êtes depuis trop peu de temps ! Tout vous paraît nouveau. Mais vous verriez, si vous étiez obligée d’y rester constamment.

– Je crois que je saurai toujours m’occuper de manière à ne pas m’ennuyer.

Sigrid attachait sur elle un regard inquisiteur, comme si elle eût voulu pénétrer jusqu’au fond de sa pensée.

– Sans doute n’aimez-vous pas le monde, ma cousine ?

– Ce que j’ai connu sous ce nom chez ma tante de Thury m’intéressait peu.

– Wilfrid vous le fera connaître sous un aspect plus agréable à Paris où sans doute il vous mènera ? dit Melchior.

Sigrid eut un léger mouvement lequel pouvait passer pour un effet de surprise. Elle tourna un peu la tête vers Wilfrid qui soutint ce regard avec un calme apparent. Sigrid seule dut apercevoir une légère altération dans sa voix tandis qu’il expliquait :

– Sur le désir du prince de Brüsfeld et de mon père, Aurore et moi nous sommes fiancés hier.

– Ah ! fort bien ! C’est en effet chose toute naturelle. Mes félicitations, ma cousine... à vous aussi, Wilfrid. Montaubert conservera donc sa jeune châtelaine et M. de Somers une charmante belle-fille dont il m’a paru faire grand cas.

Il était impossible de montrer plus d’aisance, plus de naturel. Ainsi du moins le pensait Wilfrid, seul qualifié pour connaître les sentiments réels de Sigrid.

Après le déjeuner, M^{me} de Prauzelles conduisit ses hôtes dans la salle des Danses. Flavie s'élança vers le piano, l'ouvrit, y plaqua quelques accords. Puis elle se tourna vers la baronne.

– Oh ! Sigrid, vous allez nous chanter quelque chose ?

– Volontiers, ma chère Flavie.

Elle s'assit devant le clavier. Ses longues mains blanches préludèrent un moment. Puis sa voix s'éleva, très pure, très ample. Elle chantait un air italien. Un air passionné, de par la musique et de par les paroles. Elle le chantait sans chaleur. Et cependant de cette voix émanait une troublante séduction. Un ensorcellement, avait dit Mathilde Piennes à Aurore. Oui, c'était bien cela. Une étrange ensorceleuse, cette Sigrid si belle, blanche et froide comme la neige.

Wilfrid s'était approché d'une des portes-fenêtres ouvertes sur les parterres. Il tournait presque le dos à la chanteuse et à ses auditeurs. Quand Sigrid se tut, quand elle eut reçu les félicitations hyperboliques de Melchior et de Flavie, celles plus modérées d'Aurore, il resta

encore un moment immobile. Puis il se détourna et demanda :

– N’auriez-vous pas plaisir à visiter ces jardins, Aurore ?

Avant que sa belle-sœur pût répondre, Flavie s’exclama :

– Oh ! oui, oui, il faut les lui montrer, Sigrid ! Ils sont si beaux !

– Mais très volontiers.

M^{me} de Prauzelles se tenait debout, appuyée au piano. Le crêpe blanc de sa robe entourait sa taille mince de plis légers. Un discret sourire entrouvrait ses lèvres. Les yeux, à demi recouverts par les paupières, ne semblaient regarder personne. En réalité ils glissaient un rapide regard vers Wilfrid. Celui-ci détournait le sien. Il y avait une sorte de crispation sur son visage et sa bouche frémissait légèrement.

Flavie saisit le bras d’Aurore et l’emmena vers la porte-fenêtre.

– Venez, ma chère ! C’est un rêve, ces jardins !

Wilfrid s'écarta pour laisser passer les jeunes femmes. Derrière elles sortit Melchior. Sigrid demeura immobile toujours appuyée au piano. Wilfrid s'était de nouveau à demi tourné vers le dehors. La baronne s'avança alors. Son pas léger semblait glisser sur la belle mosaïque de marbre. Elle mit sa main sur l'épaule de Wilfrid.

– Eh bien, allons les rejoindre, mon ami.

Sans la regarder il descendit près d'elle les degrés de marbre. Devant eux s'étendaient les parterres fleuris ornés de bassins, de fontaines aux eaux jaillissantes, de statues et de vases de marbre. Des bosquets encadraient ces jardins, qui montaient ensuite en terrasse vers la base d'un mont couvert de sapins et de mélèzes.

– Ainsi, vous voilà donc fiancé ?

La voix était grave avec une nuance de tristesse.

– Il le fallait bien ! dit Wilfrid avec une sorte d'âpreté. Et vous, vous partez ?

– Oui, j'ai pensé que c'était mieux ainsi... pour tous deux.

Elle soupira avant d'ajouter :

– Puisque, hélas ! nous ne devons plus nous aimer.

– Non, murmura Wilfrid.

Il regardait, dans une allée devant lui, la jeune femme vêtue de noir qui marchait entre Flavie et Melchior. La veuve de son frère, sa fiancée. Elle à qui, maintenant, il devait son affection, son dévouement. Mais il ne pouvait lui donner son amour. Celui-ci appartenait à la femme qui marchait près de lui, cette enchanteresse du pays des neiges qu'un jour d'hiver, trois ans auparavant, il avait reçue pour la première fois, vêtue de velours blanc garni de cygne au seuil du château de Beudant où venait de l'amener Max de Prauzelles.

Aurore et ses compagnons s'étaient arrêtés près d'une fontaine où l'eau se déversait hors de la bouche d'un triton de bronze. Quand Sigrid et Wilfrid les eurent rejoints, Flavie se répandit de nouveau en exclamations. Usant de termes plus mesurés Aurore dit avec grâce le plaisir que lui causait la vue de ces jardins.

– Et la serre ! s’écria Flavie. Montrez-lui la serre, Sigrid !

Avec un sourire M^{me} de Prauzelles prit le bras d’Aurore et l’emmena vers la longue serre à demi dissimulée derrière les bosquets. Les autres les suivirent. Un peu en arrière de sa sœur et de son beau-frère Wilfrid regardait les deux jeunes femmes. Ses sourcils étaient un peu froncés, ses lèvres serrées.

Il n’entra pas dans la serre et gagna un petit kiosque de marbre où il s’assit. Ce fut là que le trouvèrent un peu après la baronne et ses hôtes. Il fumait une cigarette, tandis que près de lui le maître d’hôtel préparait le café.

– Vois ces roses merveilleuses, Wilfrid !

Flavie brandissait vers son frère le bouquet qu’elle tenait à la main.

– ... Nous avons quelques belles variétés à Montaubert mais rien de comparable à celles-ci !

– Certes non, dit Wilfrid d’un ton distrait.

Il regardait Aurore. Elle aussi avait des roses dans les mains. Elle se tenait au seuil du kiosque,

dans la grande lumière du soleil de juin. La délicate blancheur de son teint se nuançait de rose. Ses cheveux avaient des tons d'or foncé. Elle éleva les fleurs jusqu'à son visage pour en aspirer le parfum et les cils bruns battirent sur les yeux souriants, d'un si beau bleu de violette.

Sigrid aussi la regardait. Elle avait pris place sur un banc de marbre garni de riches coussins et tourmentait nerveusement la longue chaîne formée de petites perles qui retenait sa montre.

– Venez donc vous asseoir, chère madame. Flavie, vous qui aimez tant le mouvement, vous seriez gentille de nous servir le café ?

Flavie accepta d'un air ravi. Aurore pensa qu'elle n'aurait pas confié à ses mains agitées de si fragiles porcelaines. Barbeline ne permettait pas qu'elle touchât, autrement que pour y boire, aux tasses de vieux Saxe, présent de mariage du prince de Brüsfield à son cousin de Somers. Wilfrid sauva de justesse une soucoupe prête à choir sur le sol et Melchior empêcha presque miraculeusement une tasse de suivre le même sort. Mais M^{me} de Prauzelles semblait se

désintéresser du destin de son précieux service de Chine. Elle causait paisiblement avec ses hôtes, conversation légère, décousue, où l'on effleurait un peu tous les sujets. Quand les habitants de Montaubert manifestèrent le désir de se retirer, elle n'essaya pas de les retenir. Flavie lui serra chaleureusement les mains, en lui demandant de lui écrire parfois.

– Vous me raconterez des choses de Russie. Ce sera si intéressant !

– Je vous les raconterai quand je vous reverrai, ma chère amie. Cela vaudra bien mieux.

– Mais vous nous avez dit que vous ne saviez quand vous reviendrez ici ?

– Oh ! je suis une fantaisiste ! Peut-être aurai-je envie de revoir Beudant plus tôt que je ne le pense.

Wilfrid, le dernier, prit congé d'elle. Il s'inclina, baisa la main offerte. Puis, sans regarder la jeune femme, il suivit ses compagnons.

À peine assise dans la voiture, Flavie s'écria :

– Que dites-vous de cette demeure des Mille et Une Nuits, Aurore ?

– Il y a là de très belles choses et d'autres que j'aime moins.

– Que vous aimez moins ?

Flavie ouvrait de grands yeux.

– ... Moi, j'aime tout ! Ces salons, ces jardins !

– Les jardins, oui. Les salons me plaisent peu. Je préfère un luxe plus discret.

– Oh ! quelle idée ! Vous entendez cela, Melchior ! Moi dont le rêve serait de vivre en un semblable palais ! Heureuse Sigrid ! La voilà riche à millions, libre de faire ce qui lui plaît...

– Sauf de se remarier, interrompit Melchior.

– Ah ! Évidemment... Mais elle n'y tient peut-être pas du tout. Quelle jolie robe elle avait ! Et cette chaîne de perles...

– Comme deuil de veuve c'est assez... fantaisiste, dit ironiquement Melchior.

– Oh ! vous pensez bien qu'elle ne doit pas beaucoup regretter ce vieux Max !

– Pensez-vous qu'elle n'avait pas d'affection pour lui ? demanda Aurore.

Flavie eut un geste dubitatif.

– Oh ! cela, je n'en sais rien ! Il semblait empressé à lui plaire, elle paraissait heureuse...

– Alors s'il était bon pour elle, peut-être aurait-elle pu faire l'effort de suivre les convenances habituelles ?

Wilfrid avait jusqu'alors écouté cet échange de paroles sans paraître s'y intéresser en regardant vers la portière de la voiture. À ces derniers mots, il se tourna un peu vers Aurore. Était-ce la vue de ce jeune visage sérieux, sincèrement étonné, désapprobateur ? Mais le sien s'assombrit, tandis que de nouveau se détournait son regard gêné.

Flavie riposta avec une moue d'ennui :

– Oh ! que vous êtes sévère, Aurore ! Et moi qui justement avais l'idée de terminée mon deuil en blanc ! J'encourrai votre blâme en ce cas... Qu'en dites-vous, Melchior ?

Elle regardait son mari avec un air de chatte

finaude. Il leva les épaules en répondant :

– Je n’y verrai pas d’inconvénient. Ce sont choses de peu d’importance, au fond, et je suppose que Max de Prauzelles n’en est pas offusqué là où il se trouve.

Le demi-sourire un peu ironique dont il accompagna ces mots déplut fort à Aurore. Elle glissa un coup d’œil vers Wilfrid et vit que ses sourcils se rapprochaient donnant à sa physionomie une expression d’impatience ou de colère. Lui non plus ne trouvait pas à son goût la plaisanterie de ce détestable Melchior.

14

Quinze jours plus tard, M. de Morières et sa femme partirent pour Lyon. Personne ne parut en éprouver de déplaisir : le petit Louis moins que tout autre. Il était sans cesse à la recherche d'Aurore et aurait volontiers passé toute la journée près d'elle.

– Heureusement que Flavie n'est pas d'un naturel jaloux ; sans quoi cette préférence de son fils amènerait des ennuis, disait M. de Somers à Barbeline.

– Elle est trop indifférente pour cela. Si elle était seule avec Loulou, il serait bien soigné, le pauvre mignon, répliquait la femme de charge avec sa franchise ordinaire.

Aurore continuait ses promenades avec M^{lle} Idalie et Wilfrid. Elle s'intéressait de plus en plus à la botanique et avait commencé à composer un herbier, avec les conseils de son professeur. Ils

avaient tous deux de longues conversations, qui d'ailleurs ne se bornaient pas à cette science. Wilfrid guidait la jeune femme dans ses lectures, lui prêtait des livres. Tous deux s'en entretenaient ensuite, avec un évident plaisir. Wilfrid apprenait ainsi à mieux connaître les ressources d'esprit et de cœur qui existaient chez Aurore, et aussi cette droiture, cette simplicité, cette délicatesse d'âmes, vertus si rares. Elle, de son côté, appréciait davantage les qualités intellectuelles et morales de celui qui allait devenir son mari.

Car la cérémonie nuptiale était fixée pour la fin octobre. M. de Brüsfield, en quelques lignes glacées, avait dit à sa fille la satisfaction que lui donnait cette union. Mais il déclarait son intention de ne pas quitter Ambleuse pour assister au mariage. M^{me} de Thury non plus ne songeait pas à se déranger. Elle envoyait une fourrure à sa nièce avec ces mots :

« Vous en aurez besoin dans vos montagnes, ma chère enfant. Mais à la date de votre mariage, il fera déjà trop froid pour moi dans cette région. Vous savez combien j'ai besoin de ménagements.

Je dois donc me contenter de vous envoyer mes vœux de bonheur. Autant que j'en ai pu juger à Ambleuse, vous aurez un mari charmant, infiniment au-dessus de ce pauvre Carloman. »

Ainsi, ces deux égoïsmes se rencontraient pour qu'aucun représentant de sa famille assistât Aurore en ce jour de sa seconde union. Si elle en éprouva quelque amertume, elle n'en fut pas étonnée, comme elle le déclara à M^{lle} Idalie, un jour où celle-ci était venue déjeuner à Montaubert, tandis que toutes deux cousaient dans la cour entre les caisses d'orangers et de lauriers-roses.

– ... Je n'avais jamais rencontré d'affection avant de venir ici. Car je sens que vous en avez un peu pour moi, chère cousine ?

– Un peu ? Dites beaucoup, mon enfant. Vous avez aussi celle de votre beau-père. Quant à Wilfrid, il vous apprécie certainement de plus en plus.

– Je ne sais... murmura Aurore.

Non, elle ne savait que penser des sentiments

de Wilfrid à son égard. Par moments, il lui semblait que cette réserve singulière, toujours enveloppée de la plus aimable courtoisie, était près de fondre. Oui, parfois elle croyait voir dans son regard une douceur ardente. Illusion, sans doute. Mais pendant quelques instants, elle en demeurait toute frémissante.

Il paraissait à ce moment au seuil du parloir. S'approchant des travailleuses, il demanda :

– Faisons-nous une promenade ?

M^{lle} Idalie leva les yeux vers le ciel chargé de nuages.

– Le temps menace. J'aime mieux m'abstenir. Mais vous, les jeunes, qui pouvez marcher plus vite, rien ne vous empêche de vous dégourdir les jambes.

– Qu'en dites-vous, Aurore ? Un petit tour aux environs proches.

– Mais volontiers. Je vais mettre mon manteau à capuchon, en cas d'averse.

– Nous irons jusqu'aux ruines. Là, nous trouverons un coin pour nous abriter si c'est

nécessaire.

Un quart d'heure plus tard ils s'en allaient à travers le bois, montant vers le vieux château. Wilfrid avait offert son bras à la jeune femme. Ils avançaient presque en silence, dans un sentier encore inconnu d'Aurore. Ainsi arrivèrent-ils au bord d'un petit ravin, près duquel se dressait une croix de bois. Au pied de celle-ci se voyaient quelques bouquets de fleurs flétries.

– C'est là que fut tué le brigadier de douane Doré, le mari d'Aurélie. Sa fille a coutume de venir y mettre des fleurs, pendant toute la belle saison.

– Il paraît qu'elle est à Pontarlier depuis quelque temps. C'est pourquoi sans doute ces bouquets n'ont pas été renouvelés.

Aurore s'était arrêtée près de la croix. Elle dit un *De profundis* tandis que Wilfrid se découvrait. Puis tous deux continuèrent leur route. Ils étaient d'ailleurs tout près des ruines. Le ciel se chargeait de plus en plus et la pluie commençait.

– J'espère que ce ne sera qu'une courte averse,

dit Wilfrid en examinant les nuages. Mieux vaut attendre un peu ici, en nous mettant à l'abri.

Il la guida à travers les amoncellements de vieilles pierres, en la soutenant d'une main ferme. Ils gagnèrent ainsi la grande salle dont les voûtes subsistaient encore. Déjà commençait l'averse qui devint bien vite torrentielle.

– Racontez-moi quelque chose sur vos ancêtres, demanda Aurore.

– Duquel vais-je vous parler ? De Thierry, qui fut un grand brigand, rançonnant, massacrant les voyageurs assez malheureux pour passer près de Montaubert ? De sa fille Christine, qui entra dans un monastère pour expier les crimes paternels ? De Bertrand, qu'on surnomma le Saint à cause de sa grande piété, de ses vertus ? Ou bien...

D'un brusque mouvement, Wilfrid saisit sa compagne à bras-le-corps et recula avec elle. De la voûte venait de se détacher une lourde pierre qui s'enfonçait dans le sol à l'endroit où ils se tenaient une seconde auparavant.

Aurore se sentit pressée contre une poitrine un

peu haletante. Une voix étouffée par l'émotion murmura son nom. Toute frissonnante, elle laissa retomber sa tête contre l'épaule de Wilfrid. Et elle frissonna plus encore de bonheur cette fois, en recevant son premier baiser.

– Ne restons pas ici, dit Wilfrid. D'autres pierres pourraient se détacher...

En continuant de l'entourer de son bras, il l'emmenait hors de la salle.

– ... Mieux vaut que nous recevions cette averse plutôt que de courir pareil risque.

Il l'emmena à travers les ruines, après avoir rabattu sur sa tête le capuchon de sa mante. Ils reprirent le chemin du château, en marchant aussi rapidement que le permettait l'état des sentiers. Wilfrid tenait la jeune femme pressée contre lui. Ils restaient silencieux, oppressés par leur ardente joie.

M^{lle} Idalie se trouvait encore à Montaubert, assise dans le parloir près de M. de Somers. Quand les jeunes gens entrèrent, elle les regarda, leur sourit, et ce sourire se fit plus doux encore,

un peu malicieux aussi, à la vue des yeux brillants d'Aurore et de la physionomie transformée de Wilfrid.

« Des amoureux, pensa-t-elle. Allons, c'est très bien ! »

– Dans quel état êtes-vous, mes enfants ! s'écria M. de Somers.

– Vous auriez pu nous voir dans un état pire encore, mon père...

Tandis que Wilfrid narrait l'incident avec entrain, Aurore, toute joyeuse, quittait le parloir en disant qu'elle allait vite se changer. Barbeline, appelée par la sonnette de son maître, apporta un peu après des boissons chaudes et tous quatre finirent gaiement cette maussade après-midi de pluie, qui devait rester un des plus doux souvenirs d'Aurore.

Melchior ramena sa femme quelques jours plus tard et repartit aussitôt pour la Suisse. Ses affaires, – ces fameuses affaires dont Aurore ne connaissait pas encore la nature, car personne n'en parlait, – devaient être fructueuses, si l'on en

jugeait par les malles pleines que rapportait Flavie.

– Des étoffes superbes, vous verrez ! dit-elle à sa belle-sœur. Aurélie me fera des chefs-d’œuvre. Et des fourrures, des dentelles, enfin un tas de choses délicieuses ! Cet hiver nous devons encore retourner à Lyon. Melchior y a loué un pied-à-terre ; il me mènera au théâtre, en soirée chez des amis. Au moins, j’aurai un peu de distractions pendant quelques semaines !

Elle offrit à Aurore, comme cadeau de noces, un grand voile en très beau point d’Angleterre.

– Pour mettre le jour de votre mariage, dit-elle.

Quand Aurore, un peu plus tard, montra ce présent à Wilfrid, elle vit avec surprise une vive contrariété paraître sur sa physionomie. Pendant un instant, il resta silencieux. Puis il dit avec une sorte d’embarras que perçut la jeune femme :

– Je crois que ma mère avait un voile de grand prix, héritage de famille. J’aimerais que vous le mettiez de préférence pour notre mariage.

– Certainement, je ne demande pas mieux.

– Je dirai à Barbeline de vous le montrer. De cette façon, Flavie ne pourra être froissée que vous n'utilisiez pas le sien.

Il hésita un moment, puis ajouta, toujours avec cet air un peu gêné :

– Car j'aimerais, Aurore, que vous n'acceptiez de Flavie rien de ce qui a été payé avec l'argent de son mari.

– Du moment où vous le désirez, je le ferai, Wilfrid. Mais il me serait difficile maintenant de lui rendre ce voile.

– En effet. Mais vous aurez la ressource de l'employer pour l'église, par exemple. Dans quelque temps, Flavie n'y pensera même plus.

Wilfrid ne s'expliqua pas davantage. Mais Aurore avait compris que la source des profits de Melchior n'était pas pure. Là devait être l'explication de l'hostilité entre les deux beaux-frères.

Aurélie venait presque chaque jour travailler pour Flavie. Elle semblait plus lasse et plus

renfermée encore qu'à l'ordinaire. Quand on lui demandait des nouvelles de sa fille, elle répondait laconiquement :

– Elle est toujours chez ma sœur à Pontarlier. Je pense qu'elle reviendra cet hiver.

Barbeline, profonde observatrice, dit un jour à Aurore :

– Elle a des choses qui la tourmentent fort, cette femme-là. Son Estelle a dû lui faire quelque coup du diable. Bien dommage que le père ne soit plus là. Ce n'était pas un homme d'un caractère facile, mais il avait des principes et il tenait ferme Estelle, qui l'aimait plus que sa mère. Elle a eu un grand chagrin de sa mort.

– C'est terrible d'être tué ainsi. Cet homme ne faisait que son devoir. Le contrebandier qui a tiré sur lui est un meurtrier.

Barbeline serra un peu les lèvres avant de répliquer :

– Il ne faudrait pas dire cela devant les gens de par ici, madame, car la plupart considèrent que la lutte entre douaniers et contrebandiers est

légitime.

– C’est une singulière conception de leur part.

– Peut-être bien, madame... peut-être bien. Mais quant à leur faire entendre raison là-dessus, c’est comme si vous vouliez cueillir des oranges sur un pommier. Et puis, ils vous diront qu’ils risquent gros, eux aussi.

– S’ils le courent, ce risque, c’est qu’ils y trouvent leur profit. Ceci est affaire à eux et n’atténue pas leur faute, au contraire.

– Oui, au contraire, vous le dites bien, madame... surtout quand c’est pour mener grand train avec cet argent-là.

Ces mots étaient prononcés avec un certain accent de mépris, qu’accentuait le pli des grosses lèvres de Barbeline.

La cérémonie nuptiale devait être célébrée dans la chapelle du château. Cérémonie tout intime, une ombre de deuil planant encore sur Montaubert. Aurore continuait donc sa vie paisible, ses lectures, ses promenades avec M^{lle} Idalie et Wilfrid pendant ces derniers beaux jours

du proche automne. Elle était heureuse, se sachant aimée. Cependant, Wilfrid ne lui avait pas dit un mot d'amour. Mais ses regards, ses attentions, ses silences eux-mêmes étaient assez éloquents pour le cœur d'Aurore si épris lui-même.

Le soleil éclairait les vieux vitraux de la petite chapelle quand les fiancés s'agenouillèrent devant l'autel. Aurore portait une robe de velours gris argent et sur ses beaux cheveux des épingles à tête de diamants retenaient le voile de vieux Bruges que Barbeline avait sorti des cartons renfermant les parures de la défunte comtesse de Somers. Flavie, tout de blanc vêtue, étalait autour de son cou le collier de perles récemment offert par son mari. M. de Somers semblait rayonnant. D'ailleurs tous les assistants témoignaient un contentement qui prouvait la sympathie en laquelle ils tenaient les nouveaux mariés.

La bénédiction nuptiale fut donnée par un cousin de M. de Somers, religieux au prieuré bénédictin des Saintes-Épines. Un repas fut servi ensuite auquel prirent part M^{lle} Idalie et les

habitants du chalet. Comme l'on passait au salon pour prendre le café, Barbeline apporta à Aurore un bouquet d'admirables roses et une enveloppe. Flavie s'écria :

– Ce sont des roses de Beudant, certainement.

Aurore décachetant l'enveloppe, lut tout haut :

« De passage ici, mes chers cousins, je vous envoie mes vœux et ces quelques fleurs. Croyez à ma meilleure amitié. »

« S. DE PRAUZELLES. »

– Elle est à Beudant et elle n'est pas venue à votre mariage ! Quelle idée !

Cette remarque était faite par Flavie. Melchior seul la releva.

– Évidemment, c'est assez singulier. Mais elle ne fait jamais rien comme tout le monde, nous le savons.

– Mettez ces roses dans un vase, Barbeline, dit la voix brève de Wilfrid.

– Un vase de la chambre de Madame ?

– Non, ici... ou ailleurs. Madame écrira un mot de remerciement que vous ferez porter demain.

Sur la physionomie où se discernait auparavant une joie grave, il semblait qu'une ombre se fût tout à coup étendue. Nul ne s'en aperçut en dehors de M. de Somers et de sa cousine Idalie.

15

La première neige était tombée quand les nouveaux époux regagnèrent Montaubert après un assez long séjour à Paris.

Aurore avait reçu un accueil empressé des parents de Wilfrid – oncle et tante du côté maternel – qui habitaient la capitale. Elle s'était plu dans ce milieu où la mondanité se montrait fort discrète, laissant large place aux préoccupations de l'esprit. Elle-même avait été fort appréciée. Les compliments à son sujet ne manquaient pas à Wilfrid « le plus heureux des hommes », lui disait son oncle, sans qu'il songeât à le contredire.

Avant le départ de Paris, Aurore avait écrit à son père pour lui demander s'il lui plairait qu'elle s'arrêtât avec son mari à Ambleuse en regagnant Montaubert. Elle reçut en réponse ces quelques mots : « Je vous remercie, ma chère fille, mais il

me suffit de savoir que vous êtes heureuse et il est bien inutile de venir vous attrister ici. »

À Montaubert, ils furent accueillis avec grand contentement. M. de Somers s'était fort ennuyé en leur absence. Sauf quand venait M^{lle} Idalie, il n'avait personne pour ses parties de cartes ou d'échecs, Flavie étant incapable de lui servir de partenaire, non plus que de le faire jouir des ressources d'une conversation sensée.

M^{me} de Morières manifesta une joie exubérante à revoir sa belle-sœur et une vive curiosité pour les présents offerts à Aurore par Wilfrid. Ils étaient fort beaux et d'un goût parfait. Flavie s'extasia, admira, et déclara qu'elle allait en demander de pareils à Melchior.

– Si toutefois il a les moyens de le faire, dit M. de Somers quand il reçut cette confidence. Wilfrid, de par son mariage, a maintenant de gros revenus et par délicatesse, il a voulu que sa femme surtout en profitât.

– Oh ! Melchior trouvera bien un moyen ! Il faut qu'il devienne aussi riche que Wilfrid et nous irons alors habiter Paris !

M. de Somers leva les épaules, ayant depuis longtemps renoncé à déposer un grain de raison dans le cerveau de sa fille.

Aurore se réinstalla avec joie dans son appartement où quelques arrangements avaient été faits pendant son absence, d'après les instructions de Wilfrid. Elle commença de faire connaissance avec l'âpre et vivifiant hiver de la montagne. Wilfrid l'emmenait en traîneau à travers les blancs plateaux où l'été paissaient les troupeaux, dans les routes de la forêt silencieuse et glacée. Il lui apprenait à conduire et elle s'y montra vite fort experte. Au retour de ces courses son visage était rosé, ses yeux pleins de vie. « Une merveille de beauté », disait galamment son beau-père. Et le regard de Wilfrid appuyait cette déclaration du châtelain de Montaubert.

Quoique peu frileuse, Flavie préférait demeurer paresseusement dans les pièces bien closes et bien chauffées du château. Tout au plus faisait-elle la concession de se rendre à l'église le dimanche. Elle s'habillait maintenant de blanc, de gris, de lilas et convoquait sans cesse Aurélie

Doré pour de nouveaux arrangements dans ses toilettes. La couturière, toujours aussi maigre et de mine plus lasse que jamais, se prêtait passivement à ses fantaisies.

Estelle n'était toujours pas revenue. Aux questions de Flavie, Aurélie répondait avec un air embarrassé qui aurait frappé une personne plus observatrice.

– Sa tante a besoin d'elle encore... j'espère la voir bientôt.

Mais quand M^{me} de Morières quitta Montaubert à la mi-décembre pour un séjour de deux mois à Lyon, Estelle n'avait pas encore reparu.

Ayant installé sa femme à Lyon, dans un pied-à-terre proche de la maison de son frère, Melchior revint à Montaubert. Aurore avait revu plusieurs fois Calichoux, cet homme maigre et grisonnant que Wilfrid lui avait dit être au service de M. de Morières. Un matin, en se promenant dans le bois proche de Montaubert, elle les croisa tous deux qui revenaient vers le château en causant avec animation. Ils la saluèrent sans

s'arrêter et elle continua sa route jusqu'aux ruines ensevelies sous la neige. Il y avait des traces de pas – celles des deux hommes certainement – qui continuaient vers le pont sur la douve et – comme Aurore s'en assura par une curiosité assez inusitée chez elle – continuaient jusqu'à la porte de la tour.

Cela lui donna à songer. Elle considéra la porte en bon état, la serrure qui n'avait aucune apparence de rouille. Wilfrid s'était dérobé, sous prétexte de l'escalier dégradé, quand, à sa première visite ici, elle avait témoigné le désir de visiter cette tour. Qu'allaient donc y faire Melchior et son serviteur ?

Wilfrid le lui eût dit sans doute, si elle l'avait interrogé à ce sujet. Mais une des qualités d'Aurore était la discrétion. S'il trouvait bon de ne pas l'éclairer à ce sujet, c'est qu'il le jugeait inutile et il ne convenait pas qu'elle eût l'air de vouloir forcer des confidences.

En rentrant au château, après qu'elle eut mis une robe d'intérieur, elle descendit pour gagner l'orangerie. Celle-ci avait été aménagée, garnie

de quelques meubles et formait une chaude et agréable retraite où Aurore aimait à se tenir, occupée à peindre ou à quelque travail d'aiguille. Outre les orangers et les lauriers-roses, Barnabé y cultivait les rosiers grimpants qui garnissaient la paroi opposée au vitrage et, dans des jarres de terre, diverses plantes dont il était très fier.

Généralement, pour s'y rendre, elle passait par le salon et par le parloir. Comme elle arrivait près de la porte de celui-ci, restée entrouverte, elle entendit parler et reconnut les voix : celles de M. de Somers et de Melchior. Les deux hommes semblaient en discussion. Ces mots, prononcés par le comte, parvinrent aux oreilles de la jeune femme :

– J'ai toléré cela pendant plusieurs années, mais maintenant c'est assez ! Vous avez fait une fortune suffisante et vous n'auriez plus d'excuse pour courir encore de tels risques. Si ce n'est pour vous, pensez à Flavie et à votre fils.

– C'est à eux que je pense en effet...

Aurore se recula, sortit du salon et gagna l'orangerie par le couloir qui séparait les

appartements du rez-de-chaussée. Elle s'assit devant la table où était déposé son attirail de peinture. En ce moment, elle terminait un écran qu'elle voulait offrir à M^{lle} Idalie pour l'arbre de Noël qu'elle projetait de garnir, avec l'aide de Barbeline. Les familles du village y seraient conviées et le petit Louis distribuerait lui-même aux enfants jouets et friandises.

Tandis que l'habile pinceau faisait surgir sur le satin blanc fleurs et papillons. Aurore laissait son imagination courir un peu. Jusqu'ici les rapports entre beau-père et gendre lui avaient paru sinon cordiaux, du moins assez bons. Elle surprenait pour la première fois une mésentente entre eux et cela à propos de ces mystérieuses affaires qui procuraient à Melchior sa fortune. Les affaires que Wilfrid réprouvait et dont il ne parlait jamais...

Elle soupçonnait maintenant de quelle nature elles étaient. Mais elle se demandait pourquoi Wilfrid ne le lui avait pas tout simplement appris.

Une demi-heure s'était écoulée, tandis qu'elle travaillait dans cette tiède atmosphère où

passaient des odeurs de feuillage, de terre humide, et de délicats parfums de fleurs. Comme Aurore terminait son œuvre, la porte qui communiquait avec le parloir s'ouvrit et Wilfrid entra.

– Encore au travail, mon amie ?

Il s'avançait, attirait à lui une chaise et s'asseyait tout contre le fauteuil d'Aurore.

– Voilà, j'ai fini ! Regardez.

– C'est parfait ! La bonne cousine sera contente, elle qui aime tant les jolies choses.

Il posa l'écran sur la table, en ajoutant :

– Mon père ne vous avait pas vue.

– Je ne suis point passée par le parloir, car je l'ai entendu causant avec Melchior.

Le front de Wilfrid se plissa.

– Oui... Ils ont eu une discussion, paraît-il.

Il sembla hésiter un moment, puis posa sur le bras de sa femme une main un peu nerveuse.

– Aurore, je crois préférable de vous mettre au courant... Peut-être, déjà, avez-vous deviné

quelque chose de la vérité ? Melchior pratique la contrebande, et là est la source de sa fortune.

– Oh ! c’est cela ? Oui, je me doutais un peu...

– C’est notre cousin de Prauzelles qui l’a engagé dans cette mauvaise voie. Il existe, sous les ruines du vieux château, un passage souterrain conduisant de l’autre côté de la frontière, sur les terres de Beudant. Melchior, actif et habile, a monté toute une organisation, avec l’aide des hommes du pays. Ceux-ci, sous le couvert de leur profession de bûcherons, de sabotiers, de charbonniers, font la contrebande sous ses ordres. Vous avez peut-être remarqué qu’ils semblent vivre dans l’aisance ?

– En effet.

– Là est le secret de cette aisance. Or, je me suis toujours élevé contre ce trafic illicite, et c’est pourquoi existe entre Melchior et moi cette hostilité dont vous avez pu vous apercevoir.

– Mais votre père ?... Il fallait qu’il permît à son gendre d’utiliser ce passage ?

– Il l’a permis en effet. La contrebande était

assez en honneur parmi nos ancêtres, qui ne la considéraient pas comme un délit, sous le prétexte que le contrebandier risque sa liberté ou sa vie. Mon père avait ces idées-là. Mais je sens qu'il regrette maintenant d'avoir laissé Melchior s'engager sur cette voie. Celui-ci, d'abord assez prudent, est devenu plus audacieux. Jusqu'ici, il ne semble pas qu'on le soupçonne. Mais les douaniers, d'après ce que nous avons appris, sont de plus en plus aux aguets, et leur lieutenant a juré que ces contrebandiers ne se joueraient pas longtemps de lui. Aussi mon père a-t-il intimé à son gendre l'ordre de lui remettre la clé de la tour et de ne plus se servir de ce passage.

– Alors ?

– Eh bien, alors, Melchior feindra peut-être d'obéir, mais il continuera, avec l'aide de ce Calichoux son âme damnée. Il a bien peu de scrupules, le mari de notre pauvre Flavie. C'est un être fourbe, par qui mon père s'est laissé tromper assez longtemps. Mais moi, je l'ai dévoilé aussitôt et c'est pourquoi il ne peut me souffrir.

Aurore avait toujours vu Wilfrid assez modéré dans ses jugements pour autrui. Aussi celui qu'il portait sur son beau-frère, quelque sévère qu'il fût, avait-il beaucoup de poids à ses yeux, d'autant plus qu'il s'accordait avec ses propres impressions, comme elle le lui dit aussitôt.

– Oui, votre âme droite avait une répulsion instinctive pour cette fourberie. Mais bien d'autres s'y laissent prendre. Max de Prauzelles faisait grand cas de lui. Il le déclarait un homme pratique, débrouillard, qui ne se perdait pas dans l'idéalisme, comme moi.

– Il appelait idéalisme la simple honnêteté ?

Wilfrid eut un sourire d'ironie.

– D'après lui, il y avait plusieurs genres d'honnêteté. Nous ne pouvions nous entendre sur ce sujet.

– Et Sigrid ?

– Sigrid ?

La main toujours posée sur l'épaule d'Aurore avait eu un léger frémissement.

– Oui, que pensait-elle de cela ?

– Elle ne s’occupait pas de ces questions. Je ne crois pas que son mari l’en ait jamais entretenue.

– Flavie non plus ne savait rien ?

Cette fois, ce fut une sorte de rire moqueur qui sortit des lèvres de Wilfrid.

– Flavie ! Autant aurait valu aller le crier à tous les alentours ! Non, Flavie ne sait pas et n’a jamais cherché à savoir. Elle accepte les yeux fermés ce que son mari lui raconte au sujet de ses prétendues affaires. Du moment où celles-ci lui procurent de quoi contenter sa frivolité, elle ne s’inquiète pas d’autre chose. Et pourtant... pourtant si Melchior était pris un jour, ou blessé, ou... tué, dans quelle situation se trouverait-elle ?

Aurore pencha la tête et appuya tendrement sa joue contre la main de son mari.

– Cher Wilfrid, je comprends vos soucis ! Vous avez bien fait de m’en parler, car maintenant votre famille est la mienne et tout ce qui vous touche me touche aussi.

– Je le sais, chère Aurore. Vous êtes de celles à qui l’on peut tout confier, certain de trouver en

vous la compréhension et, s'il le fallait, le secours moral.

Sa main étreignait celle d'Aurore. Une joie profonde pénétrait l'âme de la jeune épouse. Oui, ils se comprenaient si parfaitement, presque sans paroles... Ils s'aimaient, d'un noble et ardent amour, et leur existence conjugale n'avait jusqu'ici pas connu de nuage.

Ou si peu. Parfois, Aurore croyait voir une ombre, un souci dans ce beau regard d'homme où elle avait appris à lire tant de tendresse. Elle songeait encore avec une fugitive angoisse : « Pense-t-il à l'autre, cette inconnue ? L'aime-t-il encore ? » Mais elle écartait le doute troublant et, retrouvant dans les yeux de Wilfrid tout son amour, elle se refusait à écouter plus longtemps ce qu'elle taxait d'imagination.

16

Presque chaque jour, Wilfrid et Aurore allaient patiner sur le lac, au-dessus du chalet Piennes. M^{lle} Idalie se joignait parfois à eux. Ils s'arrêtaient alors chez elle au retour pour prendre le thé, puis faisaient avec elle un peu de musique. Ainsi en fut-il la veille de Noël. Dans le clair salon bien clos, égayé par un grand feu de bois, la vieille cuisinière leur servit des crêpes fourrées de confitures, le régal d'Aurore. Elle avait été la nourrice de M^{lle} Idalie et jouissait pour cela de certaines privautés. Quand elle eut posé le plat sur la table, elle annonça :

– J'ai appris tout à l'heure une drôle de nouvelle, Mademoiselle !

– Et quoi donc, Mélanie ?

– C'est la nièce de M. le Curé qui me l'a dit, sans quoi j'aurais traité ça d'invention. Voilà qu'Estelle est revenue, ramenant un tout petit

enfant, et qu'elle serait mariée, dit-elle... mariée et veuve !

M^{lle} Idalie eut une légère exclamation.

– Mariée ? À qui ?

– Elle refuse de répondre quand on le lui demande. Elle dit : « Vous le saurez plus tard. »

Wilfrid était debout derrière sa femme, occupé à ranger le violon avec lequel il venait d'accompagner leur hôtesse. Il eut un mouvement si nerveux que l'archet faillit lui échapper des mains.

– Qu'est-ce que cette histoire ? dit M^{lle} Idalie visiblement incrédule. Cette pauvre Estelle aura fait quelque sottise.

– Sa mère prétend aussi qu'elle est mariée, mais d'elle non plus on ne peut tirer davantage.

– Naturellement, elle n'ira pas contredire sa fille. Mais si la chose était vraie, quel motif auraient-elles de cacher le nom du mari ?

– Ah ! bien sûr. C'est ce qu'on dit dans le village. Enfin, on verra bien ! conclut Mélanie. En attendant, que ces dames et Monsieur

mangent mes crêpes bien chaudes.

Aurore ne se fit pas prier pour obéir à l'invitation. Mais Wilfrid, qui avait annoncé une grande faim après le patinage, semblait avoir perdu l'appétit. Sa femme le remarqua avec un peu d'inquiétude, en demandant :

– Êtes-vous souffrant, mon ami ?

– Mais aucunement ! Ma faim est passée, voilà tout.

M^{lle} Idalie eut vers lui un coup d'œil scrutateur. Elle semblait tout à coup soucieuse, elle aussi, et ne fit plus aucune allusion à Estelle. Peu après, ses hôtes la quittèrent en lui donnant rendez-vous pour la messe de minuit. Elle devait ensuite monter avec eux à Montaubert pour le réveillon et y rester toute la journée du lendemain afin d'aider Aurore à recevoir ses invités de l'arbre de Noël.

Flavie avait envoyé de coûteux jouets pour son fils, accompagnés d'une lettre à Aurore où elle parlait surtout de ses distractions, de ses toilettes, de la générosité dont Melchior témoignait à son

égard. En lisant cela, Aurore se sentit le cœur serré, car elle savait maintenant ce que pouvait coûter à cette folle tête la « générosité » de son mari.

La matinée de Noël fut occupée à terminer l'arrangement du sapin, dressé dans une grande salle du rez-de-chaussée à peu près inutilisée, que le vieux Polydore et Philémon, le cocher, avaient décorée de branches de houx. À l'heure du déjeuner, M^{lle} Idalie et Aurore apparurent dans la salle à manger, satisfaites de leur œuvre. Mais ce repas fut sans entrain. M. de Somers et Wilfrid avaient tous deux une physionomie soucieuse, dont Aurore connaissait la raison. Pour changer leurs idées, elle proposa, quand on fut passé dans le parloir, de faire un peu de musique. Le comte, très mélomane, acquiesça avec empressement. Wilfrid, Aurore, M^{lle} Idalie jouèrent ses morceaux préférés. Aurore chanta de vieux noëls de cette voix pure et expressive qui avait tant de charme. Quand sonnèrent trois heures, les deux dames se retirèrent pour aller surveiller l'allumage des bougies dans le grand sapin, car le moment approchait où les invités allaient se présenter.

Barbeline était venue prêter son aide. Aurore, occupée à redresser un des nœuds de ruban écarlate qui décoraient l'arbre, entendit une sourde exclamation de la femme de charge et se détourna. Au seuil de la porte donnant sur le vestibule, elle vit Estelle, enveloppée d'une grande cape dont elle ramenait les pans sur un paquet blanc qu'elle tenait entre ses bras.

La jeune personne était coiffée d'une vieille toque de fourrure d'où s'échappaient quelques mèches de cheveux d'un blond ardent. Ses yeux avaient un éclat de triomphe. Elle fit à Aurore une sorte de petit salut protecteur et s'adressant à Barbeline, demanda sur un ton impératif :

– Je voudrais parler à M. Wilfrid.

– À M. Wilfrid ?

Barbeline la toisait avec étonnement.

– ... Et en ce moment ? Vous auriez pu choisir un autre jour.

– Je choisis le jour qui me plaît.

Elle redressait la tête avec arrogance. Barbeline regardait le paquet blanc qui remuait

un peu sous la mante entrouverte. Elle marmotta :

– Venez par ici.

Et elle la conduisit dans la pièce voisine où elle la laissa en disant :

– Je vais avertir Monsieur.

Estelle s'assit dans un fauteuil, en écartant complètement la mante. Un tout petit enfant était sur ses genoux. Elle le contempla avec une lueur d'orgueil dans le regard, et ce fut cette expression qui frappa Wilfrid lorsqu'il entra, quelques minutes après.

– Vous désirez me parler, Estelle ?

En même temps, son regard tombait sur le petit enfant et ses traits se crispèrent pendant quelques secondes.

– Je veux vous présenter votre neveu, Carloman de Somers.

Elle levait sur lui ses yeux étincelants d'un sauvage triomphe.

– ... Le fils de votre frère aîné, qui fut mon mari.

Wilfrid s'avança vers elle. Après le premier mouvement de saisissement, sa physionomie devenait calme et froide.

– Mon frère n'a jamais été votre mari, Estelle.

– Il n'a pas été mon mari ? Vous allez voir !

D'un sac qui pendait à son bras, elle sortit un papier qu'elle tendit à Wilfrid. Il le prit, y jeta un coup d'œil et le lui rendit.

– Ce soi-disant mariage a eu lieu en Suisse, dans un temple protestant, par l'entremise d'un pasteur de cette religion. Il n'est donc valable ni devant la loi, ni devant l'Église.

– Il n'est pas valable ?

Estelle jetait ce cri, en se levant brusquement. L'enfant laissa échapper un vagissement.

– ... Ce n'est pas vrai ! Oh ! je savais bien que vous inventeriez quelque chose pour vous mettre en travers de mes droits ! Car c'est lui, mon fils, qui sera le comte de Somers après la mort de votre père, et la moitié des biens lui appartiendra !

Le sang montait à son teint pâle. La colère,

une colère presque haineuse, brillait dans son regard.

– Vous vous leurrez, Estelle. Ou plutôt ce malheureux Carl vous a trompée. Je lui en ai fait le reproche, un jour où dans un accès de franchise assez rare chez lui, il m’a avoué le subterfuge dont il a usé à votre égard.

Pendant un moment, elle parut frappée de stupeur. Elle regardait Wilfrid avec des yeux hagards. Il répéta, d’une voix que la pitié adoucissait :

– Il vous a trompée. Ce fut une grande, très grande faute de sa part.

Mais elle se reprenait déjà, toisant son interlocuteur avec une furieuse arrogance.

– Vous mentez ! Vous mentez ! Ne comptez pas que je me laisserai berner ainsi ! Je défendrai les droits de mon fils, envers et contre tous !

– Votre fils n’a pas de droits, Estelle. Du moins pas de droits légaux. Moralement, oui, je lui en reconnais. Aussi ne songé-je pas à me désintéresser de lui. Nous subviendrons à tous ses

besoins et aux vôtres – je parle ici au nom de mon père qui m’approuvera, je le sais – et je suivrai cet enfant dans la vie...

– Ah ! ah ! Et vous croyez que j’accepterai vos aumônes, alors que mon fils a le droit de vivre sous ce toit, en petit-fils et en héritier ?

Il avait devant lui une femme emportée par la fureur, qui le bravait orgueilleusement.

– ... Nous verrons bien ! Je ne me laisserai pas faire et tout le pays saura ce qu’il en est.

– Je vous conseille d’être prudente...

Ces mots, et le ton glacé dont Wilfrid les prononça, parurent faire impression sur Estelle. Cependant elle conservait la même arrogance en demandant :

– Prudente ? Que voulez-vous dire ?

– Qu’il serait peut-être préférable de ne pas attirer l’attention sur vous. On pourrait faire des rapprochements... fâcheux.

Cette fois, il vit le sang se retirer de son visage.

– Quels rapprochements ?

Sa voix n'avait plus la même assurance et elle serrait machinalement contre elle l'enfant qui vagissait de nouveau.

– Mon frère a été tué par une femme dont le seul but ne pouvait être que la vengeance. La justice n'a pu la découvrir. Mais il ne faudrait pas lui donner lieu de soupçonner...

Elle lui lança un regard haineux. Ses dents – ses brillantes petites dents – se découvrirent en une sorte de rictus.

– De soupçonner que c'est moi ? Vous m'accusez de... cette mort ?

– Je ne vous accuse pas, Estelle. Ce n'est pas mon rôle. Mais les magistrats qui ont enquêté pourraient se rappeler certaines choses, certaines dépositions capables de les mettre sur la voie, si vous vous livrez à des revendications quelconques.

– C'est votre femme qui a... qui a donné des indications... fausses, naturellement ? Cette belle Aurore si riche pour laquelle Carl

m'abandonnait... Oh ! que je la hais !

Wilfrid dit avec une soudaine violence :

– Taisez-vous ! Pas un mot sur elle ! Mon frère obéissait à la volonté paternelle en l'épousant, et il ne l'aimait pas.

– N'importe ! Il m'abandonnait pour elle, moi qui étais vraiment sa femme, quoi que vous en disiez. Je la hais ! Je la hais ! Mais si elle a un fils, ce n'est pas lui qui aura l'héritage des Somers, c'est le mien, c'est mon Carloman !

Elle pressait contre elle l'enfant qui pleurait, en criant presque ces mots, et la fureur déformait son visage.

– Cette scène a assez duré, Estelle ! Emportez ce pauvre petit, que vous risquez de rendre malade en le sortant par ce froid. Je vous le répète, je ferai pour lui ce que me commande la mémoire de mon frère coupable et mon devoir de chrétien. Vous avez ainsi un droit moral sur moi et je ne l'oublierai pas. Mais quant à d'autres droits, non, non et non !

– Nous verrons, monsieur Wilfrid de Somers !

Vous tenez à conserver pour vous tout l'héritage, mais je ne laisserai pas dépouiller mon fils, soyez-en sûr !

Elle sortit, en le bravant du regard. Il ferma la porte derrière elle et s'assit au hasard, en appuyant son front sur sa main. Dès l'instant où il avait connu la maternité d'Estelle, il avait prévu qu'elle se targuerait de ce prétendu mariage pour exposer des revendications. Probablement elle était de bonne foi quant à la validité de cette union. Carloman avait criminellement profité de son ignorance, en même temps que de son ambition d'entrer dans la famille des châtelains, elle, la fille du brigadier de douane et d'une simple couturière de village. Elle avait droit à sa compassion, elle y aurait eu droit surtout si elle n'avait elle-même fait justice.

Car il ne doutait pas que la mort de Carl fût son œuvre. Il en avait eu le soupçon dès le premier moment et tout à l'heure, en voyant les dents si brillantes entre les lèvres écartées, il s'était souvenu de cette particularité qui avait frappé Aurore chez la meurtrière.

Carloman avait abusé de l'ignorance, de la crédulité de cette fille jusque-là restée probablement honnête. Il avait reçu d'elle la punition de sa faute. Wilfrid n'excusait pas le crime, mais il pensait que des juges trouveraient là des circonstances atténuantes.

Il ne doutait pas qu'Estelle, en réfléchissant, garderait prudemment le silence au sujet de ses revendications. Sans doute quitterait-elle le pays. Il lui ferait une large rente et mettrait une somme importante sur la tête de l'enfant. Mais à l'égard de son père, il garderait le secret de cette triste aventure de Carl. La santé de M. de Somers laissait à désirer, les soucis que lui causait Melchior lui étaient préjudiciables, et Wilfrid savait qu'il s'affecterait beaucoup d'apprendre que son aîné avait commis cette action déshonorante.

« Oui, j'assumerai seul cette responsabilité, songea-t-il. Peut-être plus tard, en parlerai-je à Aurore, car le nom du soi-disant mari d'Estelle sera deviné de tout le pays. Oui, à cause des bruits qui pourraient parvenir à ses oreilles, je lui

en parlerai, bien que j'eusse préféré lui laisser ignorer ce qu'était l'époux à qui la donnait son père. »

Les invités remplissaient la salle, circulaient autour du sapin illuminé, chargé des cadeaux de Noël. Il y avait là presque tout le village et ses alentours. Aurore, vêtue de drap gris souris garni de chinchilla, les joues rosées par la chaleur, allait de l'un à l'autre, simple, affable, regardée avec admiration. Le petit Louis trottnait derrière elle, tout blond et rose dans sa robe de velours bleu. Il prenait les jouets, les friandises que sa tante détachait de l'arbre et les remettait aux enfants pressés autour d'elle. Après le premier moment de timidité, les rires, les joyeuses exclamations s'élevaient. M. de Somers fit une apparition et s'en retourna bientôt vers son parloir, accompagné du curé avec lequel il allait faire sa partie de piquet. Wilfrid était là aussi, s'efforçant à l'entrain, s'entretenant avec ses hôtes. Quand le goûter fut servi sur les grandes tables préparées à cet effet, il aida Aurore à

s'occuper des enfants. Rires, babillages allaient leur train et l'animation était à son comble dans toute la salle, quand subitement il se fit un silence.

La porte venait de s'ouvrir. Sur le seuil apparaissait M^{me} de Prauzelles, vêtue de velours blanc garni de cygne. Une petite toque semblable coiffait ses pâles cheveux blonds. Elle semblait ainsi une incarnation de la neige, de l'hiver blanc répandu sur tout le pays. Et il semblait qu'avec elle le froid du dehors eût pénétré, glaçant toute l'assemblée.

– Bonjour, dit sa lente voix harmonieuse.

Elle fit quelques pas, démasquant un grand lévrier blanc aux longs poils qui s'élança dans la salle, puis une jeune femme brune et un homme mince, très blond.

– J'ai pris la liberté de venir vous présenter mes amis, M. et M^{me} Vorenéf. Nous sommes arrivés avant-hier de Paris.

Elle s'adressait à Wilfrid et à Aurore, qui se trouvaient à ce moment côte à côte. Aurore

s’avança, prit la main qu’elle lui tendait, serra celle des étrangers à qui Sigrid présentait : « M^{me} Wilfrid de Somers, princesse de Brüsfield... M. Wilfrid de Somers. »

Wilfrid avait semblé tout d’abord pétrifié. Pendant quelques secondes, son regard s’attachait sur Sigrid avec une expression étrange, où il entrait de la colère et de l’angoisse. Puis il vint à elle, fit les gestes de courtoisie nécessaires, avec une sorte de raideur.

– Nous ne voulons pas gêner cette charmante fête, dit M^{me} de Prauzelles. Si vous voulez bien nous conduire près de votre père, Wilfrid, nous serons heureux de le saluer... Flavie n’est pas ici ?

– Non, elle est encore à Lyon pour une quinzaine, répondit Aurore. Mais Melchior est là, il ne repart que demain. Vous désirez le voir, ma cousine ?

– Mais certainement. J’ai apporté pour son fils un cadeau de Noël...

Elle se détourna, fit signe à un laquais

demeuré près de la porte, il entra, déposa sur le sol un long carton dont il enleva le couvercle et se retira.

– Tiens, Loulou, c’est pour toi, dit la baronne.

Le petit garçon se précipita, sortit un superbe polichinelle vêtu de satin vert en jetant des cris de joie.

– Remercie M^{me} de Prauzelles, dit Wilfrid d’une voix un peu sèche.

Louis tendit les bras vers la jeune femme qui l’enleva, mit un léger baiser sur sa joue et le remit à terre.

– Maintenant, mon cher Wilfrid, si vous voulez nous accompagner près de votre père...

Ils quittèrent la salle suivis du beau lévrier. Mais la petite réunion ne reprit pas son animation précédente. Une gêne imprécise subsistait. M^{lle} Idalie avait maintenant le front un peu plissé, Barbeline semblait soucieuse. Aurore s’efforçait à la gaieté, mais une curieuse impression de froid subsistait en elle. En résumé, toute la joie de cette petite fête semblait avoir été balayée par quelque

vent flétriissant.

Lorsque, un peu plus tard, le dernier de leurs hôtes se fut éloigné. Aurore et M^{lle} Idalie se rendirent au parloir. Dans cette salle bien chaude ornée de houx par la jeune châtelaine, Sigrid et ses compagnons se tenaient assis autour de M. de Somers. Melchior était là, gai, animé. Assis un peu à l'écart, Wilfrid semblait se désintéresser de la conversation.

– Chère cousine, votre présence nous manquait, dit M^{me} de Prauzelles.

Elle s'adressait à Aurore avec un sourire qui entrouvrait à peine ses lèvres. Enfoncée dans un fauteuil profond, elle appuyait ses pieds chaussés de chevreau blanc sur la fourrure du lévrier couché devant elle.

– ... J'ai amené mon bel Youri pour vous le montrer. Vous m'aviez dit que vous aimiez beaucoup les chiens.

– Il est superbe, en effet.

– Un présent d'un admirateur fanatique de notre chère baronne, dit M. Vorenéf. Il a les plus

beaux barzoïs de Russie... Vous savez peut-être que l'on appelle ainsi chez nous cette race de chiens ?

– Oui, je le sais, dit Aurore. Ce sont de fort belles bêtes, très décoratives. Mais je leur en préfère d'autres, de physionomie plus intelligente.

– Je suis de votre avis, Aurore.

C'était Wilfrid qui donnait ainsi son opinion. M^{me} de Prauzelles lui jeta un rapide coup d'œil, sans cesser de sourire.

– C'est parfait, si vous avez toujours tous deux la même opinion.

– Non pas toujours, mais souvent, répliqua brièvement Wilfrid.

M^{me} Vorenef eut un rire léger.

– Oh ! ce n'est pas comme Alexis et moi ! Nous sommes si fréquemment en contradiction !

En les regardant, Aurore pensa : « Cela ne m'étonne pas. » Lui, ce blond et mince garçon au front têtu, à la mâchoire volontaire... Elle, une brune aux beaux traits, aux grands yeux noirs peu

expressifs, aux manières prétentieuses. Il n'y avait qu'à les voir l'un près de l'autre pour sentir que l'accord n'existait pas entre eux.

Barbeline venait d'apporter le thé que servit Aurore, aidée de Wilfrid. Melchior, très en verve, causait beaucoup. M. de Somers semblait fatigué. Sigrid le remarqua peut-être, car elle ne tarda pas à dire :

– Nous allons nous retirer afin de vous laisser reposer, mon cousin... Mais il faut me promettre, ma chère cousine, et vous, Wilfrid, et vous Melchior, de venir ces jours-ci prendre le thé avec nous.

Elle les regardait tour à tour. Ses yeux s'attardèrent un peu plus longuement sur Wilfrid, assis un peu en dehors de l'orbe de lumière que répandaient les lampes.

– Oh ! volontiers, dit Melchior. À condition que ce soit avant la fin de la semaine car je dois repartir pour Lyon.

– Eh bien, choisissez le jour...

M^{me} de Prauzelles s'adressait cette fois

spécialement à Aurore.

La jeune femme tourna un regard interrogateur vers son mari.

– Faites comme il vous plaira, ma chère amie.

L’accent de Wilfrid avait quelque chose de contraint, que saisit l’oreille d’Aurore et peut-être d’autres encore.

– Après-demain, je pense...

– C’est cela après-demain. Voilà qui fera tout à fait mon affaire, dit Melchior.

– Alors, entendu !

Sigrid attirait à elle le grand manchon de velours blanc bordé de cygne qu’elle avait posé sur une table.

– ... Nous ferons de la musique. Alexis Cyrilovitch joue de l’alto, de la flûte, de je ne sais quoi encore. Nous aurons un véritable concert.

– Au cours duquel nous entendrons la voix merveilleuse de notre hôtesse, ajouta M. Vorenéf.

– Chose peu probable, car mon médecin m’a recommandé de ménager ma gorge.

– Quoi ! auriez-vous quelque crainte de ce côté ? s'écria Melchior.

– De la crainte serait trop dire. Mais la voix est le plus délicat des instruments...

– Et le plus précieux, quand il est d'une telle qualité, dit galamment M. de Somers.

Sigrid lui adressa son énigmatique sourire. Enfonçant ses mains dans le manchon, elle se leva en disant :

– Allons, va, Youri, nous partons.

Le lévrier se redressa et Sigrid, s'avancant vers le comte, prit congé de lui, souriant toujours, elle serra la main d'Aurore et de M^{lle} Idalie, offrit la sienne aux lèvres de Melchior et de Wilfrid, celui-ci demeuré dans la pénombre.

– À bientôt, tous ! dit-elle.

Et elle sortit suivie de ses amis, laissant dans le parloir un délicat parfum de fleur.

Wilfrid et Melchior les accompagnèrent jusqu'aux traîneaux qui attendaient dans la cour. M. de Morières et le jeune Russe installèrent Sigrid, l'enveloppèrent dans ses fourrures, tandis

que Wilfrid s'occupait de M^{me} Vorenef. Comme les traîneaux s'ébranlaient, Sigrid dit encore :

– À bientôt !

Seule la voix de Melchior répéta, joyeuse :

– À bientôt, charmante cousine !

Les deux beaux-frères rentrèrent dans le vestibule. M. de Morières monta l'escalier, suivi par Wilfrid. Comme il se dirigeait vers son appartement, Wilfrid dit sèchement :

– J'ai deux mots à vous dire, Melchior.

– À quel propos ?

M. de Morières le toisait avec quelque arrogance.

– Mon père m'a fait part de l'entretien qu'il a eu avec vous. Il paraît que vous refusez, contre sa volonté, de cesser votre... trafic délictueux ?

– Naturellement, je refuse ! Dans quelques années, oui, nous verrons cela. Mais ma fortune n'est pas encore faite à mon gré.

– Alors, il vous faudra aller la réaliser ailleurs, car mon père m'a déclaré hier qu'il ne

supporterait plus que vous utilisiez son domaine et m'a chargé de vous en avertir.

– Ah bah !

Melchior ricanait.

– Et comment compte-t-il m'en empêcher, ce cher beau-père.

– En vous interdisant le passage de la tour. Il vous demande de lui en remettre la clef.

Cette fois, Melchior éclata de rire.

– La clef ! Lui remettre la clef ! Mais, mon cher, quand même je le voudrais, mes braves garçons m'en empêcheraient ! C'est trop commode pour eux, ce chemin-là. Non, sérieusement, vous n'avez pas imaginé l'un et l'autre que je vous apporterais tout docilement cette précieuse clef ?

– Soit ! Nous tirerons les conséquences, riposta Wilfrid du même ton calme qu'il avait réussi à conserver pendant cet entretien.

– Qu'est-ce qu'il a dans la tête pour m'embêter cet animal-là, grommela Melchior en ouvrant la porte de sa chambre.

Wilfrid se dirigea vers l'appartement d'Aurore. Il entra dans le salon, embaumé de l'arôme des œillets, des violettes, du lilas envoyés par Mathilde Piennes. S'asseyant au coin de la cheminée où flambait un feu vif, il appuya un moment sa tête au dossier, en fermant les yeux. Il venait de subir en ces dernières heures quelques secousses morales dont il avait dû dissimuler l'intensité à tous les yeux. Maintenant, dans la solitude, dans la paix de ce salon tiède et fleuri, sa fermeté fléchissait un instant, un peu d'accablement passait sur son âme.

Cette scène avec la meurtrière de Carloman d'abord, la souffrance, l'indignation... et, il fallait bien le dire en dépit des soubresauts de son orgueil, la honte de la conduite de son frère envers cette jeune fille peut-être réellement éprise, peut-être surtout ambitieuse, mais en tout cas ignorante et crédule. La crainte des ennuis que pouvait donner aux châtelains de Montaubert, quand elle serait assurée d'avoir été jouée par Carloman, cette fille qui devait être orgueilleuse, qui était de caractère vindicatif, comme elle l'avait bien montré par son crime...

Puis après, cette apparition...

Wilfrid appuya contre sa main son front brûlant. Une main qui frémissait comme tout son être. Sigrid, toute semblable à ce premier jour où il l'avait vue, au seuil du château de Beudant. Il avait vingt et un ans, il n'avait jamais aimé. Elle avait chanté ce jour-là, dans le salon des Danses, et la sirène avait pris ce cœur jeune et ardent sous une apparence de réserve un peu froide.

Il frissonna en songeant : « Est-ce que je l'aimerais encore ? »

Non, celle qu'il aimait maintenant, c'était Aurore. Sigrid n'était plus qu'un souvenir... elle ne devait plus être que cela.

Aurore, la chère Aurore à l'âme si chaude, aux yeux si beaux. Aurore, sa femme bien-aimée.

Il y eut un bruit de porte ouverte dans la pièce voisine, un frôlement de pas sur le tapis, une portière soulevée. Aurore parut au seuil du salon.

– Ah ! Vous êtes là, cher Wilfrid. J'ai laissé votre père en compagnie de la bonne cousine, tous deux absorbés par leur partie d'échecs, et je

viens me reposer un peu.

Elle s'approcha, s'assit près de son fauteuil, sur une chaise basse. Il s'était redressé, quittant sa pose accablée, et lui souriait.

– Cette journée a été fatigante pour vous, ma chérie.

– Un peu, oui. Mais j'étais si contente de la joie de tous, des enfants surtout ! Loulou était délirant de bonheur. Je ne comprends pas que Flavie se prive de telles satisfactions !

– Elle leur préfère ses futilités, son égoïsme, toutes choses entretenues par la stupidité de Melchior à son égard.

Le ton irrité de son mari frappa Aurore qui leva la tête pour le regarder attentivement.

– Vous avez encore eu quelque chose avec Melchior ?

Il lui rapporta son récent entretien avec son beau-frère. Elle demanda :

– Comment l'obligerez-vous à rendre cette clef ?

– Il ne la rendra pas. Nous pourrions faire changer la serrure, obstruer l'entrée du souterrain. Mais il faudrait avoir affaire aux gens du village, qui seront fort peu disposés à faire ce travail. En outre, l'attention de la douane sera éveillée. Il y aurait là grande imprudence... Alors mon père demandera à M^{me} de Prauzelles de faire murer la sortie du souterrain de son côté.

– Croyez-vous qu'elle voudra ?

– Pourquoi pas ? Je ne vois pas quel intérêt l'en empêcherait. Ainsi, elle réparerait un peu la faute de son mari, qui a poussé Melchior dans cette voie. Évidemment, cela nous promet de mauvais moments, car Melchior sera furieux et excitera contre nous les contrebandiers dont il est le chef.

– Cher ami, quels tourments pour vous !

Elle appuyait sa tête contre lui, et il l'entoura de son bras.

– Ne vous inquiétez pas, mon Aurore. Tout s'arrangera probablement... tout...

Il s'interrompit un moment, hésitant, puis

acheva :

– Même nos ennuis avec Estelle.

Aurore eut un mouvement de surprise.

– Estelle ? Qu’y a-t-il ?

– J’aime mieux vous dire dès maintenant ce qui en est, car vous pourriez l’apprendre indirectement si cette femme ne se décide pas à garder le silence. Elle est venue avec son enfant... qui est le fils de Carloman.

Aurore sursauta, en regardant son mari avec des yeux stupéfaits.

– Le fils de...

– C’est une bien mauvaise action que fit là mon malheureux frère. Aurore.

Et Wilfrid, en quelques mots, conta l’histoire du soi-disant mariage d’Estelle et de Carloman.

Aurore baissait la tête. Elle sentait combien cette révélation de l’indignité fraternelle était pénible à Wilfrid et ne voulait pas qu’il vît dans ses yeux l’indignation qu’elle ne pouvait tout d’abord réprimer.

– ... Elle est venue revendiquer pour cet enfant la succession de Carl, le droit à l'héritage et au titre de mon père. J'ai dû la détromper, en l'assurant toutefois que je m'occuperais d'elle et de son enfant, au double point de vue matériel et moral. Mais elle s'est emportée, a feint de ne pas me croire, m'a menacé... pour finalement se taire, sans doute.

– Pourquoi pensez-vous qu'elle se taira ?

Comme Wilfrid ne répondait pas. Aurore leva les yeux et rencontra son regard chargé de sombres pensées. Elle murmura :

– Oh ! Wilfrid, je... je me demande si...

Il comprit, à l'angoisse de sa physionomie, au tremblement de la main appuyée sur la sienne, ce qu'elle n'osait dire.

– Si ce n'est pas elle qui a tué mon frère ? dit-il, très bas aussi.

Elle fit de la tête un signe affirmatif.

– ... Je le crains, Aurore. Elle doit avoir une nature passionnée, vindicative. Carl ne lui avait pas parlé de son mariage avec vous. Il remettait

toujours à plus tard, dans la crainte de scènes terribles. Depuis plus de deux mois, elle se trouvait à Besançon avec sa mère, qui avait subi une opération. À son retour, elle a appris la nouvelle, juste au moment où mon frère revenait d'Ambleuse avec vous. La fureur, le désir de la vengeance... et le revolver de son père à sa disposition... Oui, vraiment, je crains...

– C'était terrible pour elle ! dit la voix tremblante d'Aurore. Et il acceptait de m'épouser quand même !

– Hélas ! il était une malheureuse âme dévoyée. Il a exploité l'inexpérience d'Estelle, ses désirs ambitieux, l'amour qu'il a pu lui inspirer. Elle passerait en jugement que l'acquittement serait certain. Mais je doute qu'elle risque, en maintenant ses revendications, de tourner vers elle les soupçons de la justice, surtout quand elle se sera assurée – si elle consulte quelque avocat sur son cas – que ses droits sont illusoires.

– Oh ! Wilfrid, comment deux frères peuvent-ils être si dissemblables !

Il y avait, dans le regard qu'elle levait sur lui, une ardente tendresse, une grave confiance. Ces beaux yeux si purs, si sincères, comme il les aimait ! Il y voyait un amour sans mystère... sans ce mystère qui parfois avait été pour lui une source d'inquiétude, de malaise, quand il le discernait dans d'autres yeux...

Mais il ne voulait plus se souvenir de ceux-là. Une sourde irritation demeurait en lui contre Sigrid, depuis l'instant où elle lui était apparue dans ce costume semblable à celui qu'elle portait lors de leur première rencontre. Voulait-elle lui rappeler cet instant où, en un choc de juvénile passion, il avait été pris dans les rêts de l'enchanteresse ? Songeait-elle à revenir sur le pacte d'amitié qui seul maintenant devait exister entre eux ?

Il se pencha, mit un baiser sur les paupières d'Aurore.

– Ma bien-aimée !

Et la ferveur de son accent fit courir un frisson de bonheur dans tout l'être d'Aurore.

18

Les invités de M^{me} de Prauzelles furent reçus dans la salle des Danses, le surlendemain. Comme l'avait dit Sigrid, on fit de la musique. M. Vorenef accompagna au piano le violon de Wilfrid, Aurore chanta, accompagnée par son mari, seule d'abord puis en un duo avec Melchior qui était un assez bon baryton. Seule, la maîtresse du logis refusa de faire entendre sa voix. Celle-ci était fatiguée, déclara-t-elle. Mais elle joua la partie de piano avec Wilfrid et Melchior dans un trio de Beethoven qui clôtura ce petit concert.

– C'est tout à fait charmant ! s'écria avec enthousiasme M^{me} Vorenef, quand chacun prit place pour le thé dont les domestiques venaient d'apporter les éléments. Quelle délicieuse après-midi ! Je suis folle de musique ! Monsieur de Somers, vous êtes mieux qu'un amateur. Votre voix, chère madame, est vraiment ravissante...

N'est-ce pas, Sigrid ?

– Tout à fait agréable en effet, dit M^{me} de Prauzelles.

Elle se tenait debout près de la table à thé, maniant de ses longs doigts fins la porcelaine de Sèvres.

– Voulez-vous m'aider, Sonia ?

M^{me} Vorenef s'empressa. Aurore la trouvait un peu trop flatteuse à l'égard de son amie, un peu trop en admiration devant elle. Peut-être fallait-il en chercher l'explication dans le fait que M. Vorenef, joueur et dépensier, avait eu recours à M. de Prauzelles dans une passe difficile et que, maintenant encore, il était possible qu'il fût l'obligé de la baronne.

Wilfrid avait donné ces détails à sa femme, en ajoutant :

– Je les crois un peu du genre aventurier. Avec son existence cosmopolite, notre cousin de Prauzelles n'était peut-être pas toujours très difficile pour ses relations. Mais Sigrid aurait pu

briser avec elles. Je ne comprends guère cette amitié de sa part.

M^{me} de Prauzelles, une fois ses hôtes servis, s'était assise sur sa chaise longue. Elle causait peu, jetant seulement quelques mots dans la conversation tenue surtout par les Vorenef et Melchior. Souvent, elle avait un bref coup d'œil vers la jeune femme en robe de velours noir garnie d'un col en point de Venise qui découvrait la fine attache du cou entouré de perles d'un pur orient. Une petite toque de zibeline ornée d'une touffe de violettes en velours était posée sur les cheveux dont le ton se confondait presque avec celui de la précieuse fourrure. Puis ce coup d'œil se glissait un instant vers la physionomie songeuse de Wilfrid, qui prenait peu de part à l'entretien.

Elle dit tout à coup, s'adressant à Aurore :

– Puisque vous aimez les fleurs, je veux vous montrer quelque chose dans le jardin d'hiver...

Elle se levait en parlant. Autour d'elle se répandirent les flots soyeux de sa robe blanche. Elle fit quelques pas et dit :

– Venez, ma cousine... et vous aussi, Wilfrid.

Ils quittèrent la salle, suivis par le lévrier blanc. Le salon voisin, dans le goût chinois, était séparé par une baie vitrée du jardin d'hiver. Dans celui-ci, les plantes exotiques formaient le cadre d'une fontaine de marbre toujours jaillissante. Autour de fines colonnes s'élevaient des lianes aux fleurs étranges, ramenées des tropiques.

– Regardez celle-ci. Elle fleurit pour la première fois.

De larges corolles d'un violet chaud, velouté, s'épanouissaient entre des feuillages dont la teinte verte semblait décolorée.

– Oh ! que j'aime cette couleur ! dit Aurore.

– C'est celle de vos yeux.

Ces mots sortaient des lèvres de Wilfrid. Aurore eut à l'adresse de son mari un de ces légers sourires si charmants sur ses lèvres. Sigrid se détourna un peu, se pencha vers une des corolles pour en aspirer le parfum. Puis elle fit quelques pas, caressa le lévrier qui levait sur elle son long museau et se tourna vers Wilfrid.

– J’ai reçu ce matin un mot de votre père, au sujet de la fermeture du souterrain de ce côté. Je ne demande pas mieux que de lui être agréable, mais cela me brouillera avec votre beau-frère.

– Oh ! peut-être pas. Melchior nous en voudra à mort, mais il tient beaucoup à ses relations avec vous.

Elle secoua la tête.

– Je ne sais trop... En réalité, la chose est assez délicate pour moi. C’est mon mari qui l’a engagé à se mettre dans ces affaires de contrebande et qui l’a autorisé à se servir de cette partie du souterrain. Je suis évidemment libre de revenir là-dessus... et quoi qu’il m’en coûte, si vous y tenez absolument, je le ferai pour vous.

Ce « vous » était légèrement accentué, si légèrement que Wilfrid seul s’en aperçut.

– Nous y tenons beaucoup, Sigrid. Le jeu menace de devenir fort dangereux pour Melchior et, par voie de conséquences, pour nous, qui serions considérés comme complice.

– Eh bien, vous direz à votre père que je vais y

réfléchir et que je lui enverrai bientôt ma réponse... Maintenant, venez que je vous montre quelques vieilles gravures hollandaises que j'ai acquises lors de mon passage en Allemagne, cet été.

Cette invitation s'adressait aux deux époux. Mais elle prit le bras de Wilfrid et l'emmena vers le salon voisin. Aurore les suivit. Elle regardait la grande et souple jeune femme vêtue de soie blanche, glissant légèrement sur le sol de marbre, appuyée au bras de Wilfrid, tous deux de la même taille, tous deux si élégants, si bien assortis. Une singulière sensation d'inquiétude l'assaillit pendant quelques instants. Inquiétude de quoi ? Elle ne se l'expliquait pas...

– Cherchez dans ce meuble, Wilfrid ; vous allez trouver les gravures en question.

M^{me} de Prauzelles s'asseyait près d'une table en offrant à Aurore un fauteuil à son côté. Et quand Wilfrid apporta les gravures, elle lui indiqua un siège à sa droite, se trouvant ainsi entre eux deux.

Le malaise d'Aurore continuait. Elle

n'écoutait que vaguement les explications de la châtelaine. De son côté, bien que Sigrid s'adressât plus spécialement à lui, Wilfrid ne semblait prendre qu'un intérêt de convention à ces gravures qu'elle lui passait une à une. Il avait les sourcils froncés, la physionomie un peu crispée.

– Ah ! vous voilà... tous les trois.

Au seuil de la porte séparant le salon chinois de la salle des Danses apparaissait Melchior. Une lueur narquoise brillait dans son regard, un rictus entrouvrait ses lèvres.

Sigrid leva la tête et sourit.

– Mais oui, cher cousin, nous voilà... Ces vieilles gravures vous intéressent-elles ?

– Franchement, non. Vous savez, je n'ai pas les goûts de Wilfrid, sur ce chapitre-là... Quoique vous n'ayez pas l'air particulièrement intéressé en ce moment, mon cher.

Sans paraître l'entendre, Wilfrid se leva.

– Il est temps de songer au retour, Aurore. Nous avons promis à mon père de ne pas rentrer

trop tard.

Aurore ne se souvenait pas de cette promesse ; en tout cas, elle ne se trouvait pas présente quand son mari l'avait faite à M. de Somers. Mais elle se leva avec un empressement qui n'échappa point à l'observation en éveil de Melchior.

– Voilà un homme bien chanceux d'avoir une belle-fille prête à quitter la plus agréable société pour se soumettre à ses caprices, dit-il ironiquement.

Aurore le toisa avec une certaine hauteur un peu méprisante, en ripostant :

– Je n'ai pas remarqué que mon beau-père eût des caprices, et je suis toujours heureuse de lui être agréable.

– Tant mieux alors, tant mieux. Il n'en dira pas autant de moi.

– Non, malheureusement !

Sigrid s'était levée aussi. Elle les regardait tous trois, tour à tour, avec son énigmatique sourire. S'approchant de Melchior, elle lui prit le bras.

– Allons, n’allez pas faire croire que vous êtes si mauvais garçon. Reconduisez-moi près de mes amis, que nous laissons un peu cavalièrement seuls.

Tandis qu’ils passaient dans la pièce voisine, Wilfrid s’approcha de sa femme, prit sa main et y appuya longuement ses lèvres. Ils échangèrent un regard chargé de tendresse. Puis, sans un mot, ils rejoignirent les autres dans la salle des Danses.

Sigrid n’insista pas pour retenir ses hôtes. Elle demanda seulement que Wilfrid et Aurore revinssent un jour prochain pour une séance de musique, invitation que les deux Russes appuyèrent avec enthousiasme. Ils répondirent par une vague promesse et prirent congé, accompagnés jusqu’à leur traîneau par Alexis Vorenéf. Celui-ci, en revenant dans la salle où demeuraient sa femme et la baronne, s’exclama :

– Quelle ravissante jeune femme ! Une beauté, une grâce, une distinction ! Son mari paraît des plus épris. Il fallait voir comme il a pris des mains du laquais sa cape de zibeline pour la mettre lui-même sur ses épaules ! Et avec quel

soin il l'a installée, couverte, dans le traîneau !

Sigrid était étendue sur sa chaise longue, une main sous sa nuque, l'autre posée sur la tête du lévrier appuyée sur ses genoux. Le chien eut tout à coup un gémissement de douleur. M^{me} Vorenef s'écria :

– Qu'a-t-il, ce pauvre Youri ?

– Ce n'est rien ; je lui ai serré un peu trop fort l'oreille. Ma bonne Sonia, je vais maintenant me reposer un peu jusqu'au dîner.

– Mais certainement, chère amie ! Nous vous laissons. Ce M. de Morières cause beaucoup et est assez fatigant.

– Oui, M. de Morières..., murmura Sigrid avec un bizarre sourire.

Quand elle fut seule, elle mit ses deux mains derrière sa tête et demeura immobile, les yeux clos, ses longs cils pâles battant fébrilement au bord des blanches paupières.

Dans le traîneau qui emmenait vers Montaubert Wilfrid et Aurore, ce fut d'abord le

silence. Puis Aurore demanda :

– Croyez-vous qu'elle accepte de faire murer cette entrée ?

– Je ne sais... Elle est assez fantasque...

Il répondait avec une sorte de contrainte, que perçut Aurore.

– Vous n'avez pas beaucoup de sympathie pour elle ?

La question le prit au dépourvu. Il parut un instant absorbé par le soin de conduire son attelage, puis répondit par une question.

– Pourquoi me demandez-vous cela ?

– Parce que vous semblez assez froid à son égard et que vous ne paraissez pas désireux que nous ayons des relations suivies avec elle.

– Ah ! oui, en effet, je pense que... vous n'êtes peut-être pas faites pour vous comprendre. C'est une étrangère, d'ailleurs, et certaines choses chez elle peuvent vous surprendre, vous déplaire.

– Vous déplaisent-elles aussi ?

Il eut vers elle un coup d'œil anxieux.

Pourquoi lui demandait-elle cela, de ce ton un peu timide où perçait comme une inquiétude ?

– Mais... oui, parfois.

Un silence... Puis encore cette question :

– Elle a épousé ce vieux M. de Prauzelles seulement à cause de sa fortune, n'est-ce pas ?

– Je... je le pense...

– J'aurais mieux aimé travailler toute ma vie que de faire un mariage de ce genre.

Il ne répliqua rien. Mais il songeait que lui aussi, même aux jours de sa plus grande passion pour Sigrid, avait ressenti parfois ce sentiment de déplaisir, ce malaise d'âme causé par la pensée que cette jeune femme, capable de gagner sa vie par son art, avait accepté d'épouser ce très riche vieillard. Et elle était heureuse dans ce luxe, dans cette abondance des joies matérielles, qui semblaient désormais faire partie d'elle-même. Oui, elle tenait à ces jouissances de la fortune, plus qu'à tout autre chose au monde, il le pressentait maintenant. Et une tristesse mêlée d'un peu de mépris s'insinuait en lui.

Comme Aurore et Wilfrid, en arrivant à Montaubert, montaient l'escalier pour gagner leur appartement, Barbeline apparut sur le palier du premier étage.

– Loulou n'est pas bien, annonça-t-elle. Il a de la fièvre et tousse beaucoup.

– Voyons cela, dit Wilfrid.

Ils entrèrent dans la chambre de l'enfant et constatèrent qu'il semblait en effet fort souffrant. Aurore, une fois déshabillée, vint s'installer près de lui. Un peu plus tard apparut Melchior, qui venait seulement de rentrer. Il regarda son fils, déclara que ce ne serait rien et l'embrassa, car il l'aimait à sa manière. Puis, sans trop de bonne grâce, il remercia Aurore de s'occuper de lui en l'absence de sa mère.

Louis entendit ces mots et dit de sa petite voix enrouée.

– Oh ! maman ne saurait pas me soigner. J'aime mieux tante Aurore.

Melchior eut un rire sardonique, et regardant la physionomie un peu confuse de sa belle-sœur :

– Décidément, vous avez pris tous les cœurs ici, Aurore ! Il est heureux pour vous que Flavie ne soit pas d'un naturel jaloux.

– Qui l'empêche d'être ici pour s'occuper de son fils ? dit brusquement Wilfrid. Au lieu de s'amuser à Lyon, sa place ne serait-elle pas ici ?

Melchior eut un ricanement où l'on sentait une sorte d'insolence.

– Je n'ai pas vos principes rigides, mon cher beau-frère, et je trouve fort bien que ma femme ait des goûts un peu frivoles. Chacun son plaisir, c'est ma devise. J'en use largement pour ma part, et je le reconnais, car je ne me pose pas, moi, en parangon de vertu.

Ayant prononcé cette dernière phrase avec un nouveau ricanement, Melchior quitta la pièce. Le sang montait au visage de Wilfrid et il contint avec peine un geste de menace ébauché.

– Quel être odieux ! dit Aurore avec indignation.

Wilfrid se pencha vers son neveu et mit un baiser sur le front un peu brûlant.

– Tâche de dormir, Loulou. Barbeline va appeler Annette qui restera près de toi.

– Non, je veux ma tante Aurore !

– Ta tante viendra plus tard. Maintenant, elle va changer de robe et se reposer. Venez, Aurore.

Ils sortirent, suivis du regard par Barbeline. La physionomie de la femme de charge témoignait d'un vif souci. Entre ses lèvres passèrent quelques mots :

– Il y a des choses qui vont mal, dans cette maison.

19

L'état du petit Louis s'aggrava le lendemain, et le vieux D^r Tillon se montra inquiet. Melchior était parti le matin même, on ne savait pour où. Wilfrid envoya une dépêche à Flavie. Aurore et lui soignaient de concert l'enfant qui les réclamait toujours, M^{lle} Idalie, prévenue, vint passer la nuit afin que la jeune femme pût se reposer. Au matin, le petit malade n'était pas mieux. La journée se passa dans l'anxiété. Vers le soir arriva une dépêche de Flavie disant : « Arriverai bientôt. » Mais elle n'était pas là encore lorsque, le lendemain, Louis rendit le dernier soupir.

Elle apparut vers la fin de l'après-midi, tout emmitouflée de riches fourrures. Elle se jeta à genoux près du lit où reposait l'enfant, éclairé par la lueur des bougies plantées dans les candélabres d'argent. Ce fut une scène de désespoir, des cris,

des sanglots. Après quoi, elle s'évanouit. Son frère et Barbeline la portèrent dans sa chambre, où la femme de charge s'occupa de la soigner.

Melchior arriva un peu plus tard. Wilfrid avait pu le faire prévenir par Calichoux, son serviteur, toujours au courant de ses déplacements. Il entra dans la chambre, demeura un moment debout, les bras croisés, devant son fils mort, et sortit d'un pas raidi, les traits figés dans une sorte d'impassibilité.

M. de Somers semblait assez fortement affecté de la perte de son petit-fils. Toutefois les espérances de maternité de sa belle-fille mettaient un peu de baume sur son chagrin. Il ressentait une joie orgueilleuse à la pensée que cet enfant attendu serait peut-être un fils, le futur comte de Somers et prince de Brüsfield.

Quand le petit Louis eut été descendu dans le caveau funéraire où reposaient les ancêtres de sa mère, M. de Morières quitta de nouveau Montaubert sans prendre congé de personne, sauf de sa femme. Il s'était fait servir ses repas dans son appartement, comme s'il n'eût plus voulu

avoir de rapports avec les habitants du château. Ceux-ci en éprouvèrent un vif soulagement. La vue de cette physionomie sombre et durcie n'avait rien d'agréable, comme le confiait M. de Somers à sa cousine Idalie.

– La perte de son fils le touche pour le moment, disait-il. Mais il se consolera vite, et puis, il peut en avoir d'autres.

Flavie, les premiers jours, ne cessait de gémir, de pleurer, de crier qu'elle était la plus malheureuse des mères. Puis arrivèrent ses malles envoyées de Lyon et renfermant tous les achats faits dans cette ville. Elle s'occupa de les défaire avec sa femme de chambre, versa encore des larmes sur les élégants petits vêtements choisis pour son fils puis les oublia en contemplant ses robes, ses chapeaux, toutes les babioles coûteuses acquises avec l'argent du généreux Melchior.

Par sa femme de chambre, on sut qu'après avoir reçu la dépêche, elle avait retardé son départ jusqu'au lendemain pour assister le soir à un dîner de fiançailles où elle devait inaugurer une nouvelle toilette.

– Wilfrid exagère toujours, avait-elle dit aux parents de son mari. Comme ma belle-sœur est près de mon Loulou, je ne suis pas inquiète.

Aurore ne pouvait comprendre cette inconscience. La perte de cet enfant, à qui elle s'était attachée, la peinait profondément. Wilfrid, dominant son propre chagrin, s'efforçait de la distraire. Mais il avait encore d'autres soucis. Bien qu'Estelle ne parût pas devoir soutenir ses revendications, qu'une voix qualifiée lui avait sans doute montrées comme irrecevables, elle en avait déjà trop dit auparavant pour que la vérité ne se fût pas fait jour dans le pays. Par Barbeline, Wilfrid savait que tous disaient : « C'est l'enfant de Carloman de Somers qui a fait semblant d'épouser cette pauvre Estelle. » L'indignité de son frère pesait lourdement sur son esprit. Il aurait voulu réparer – du moins autant qu'il était possible – le tort fait à Estelle. Mais celle-ci restait farouchement à l'écart de Montaubert et une discrète intervention de M^{lle} Idalie, mise au courant par Wilfrid, n'avait obtenu que cette réponse : « J'ai droit à l'héritage de Carl pour mon fils ; je n'ai pas besoin qu'on lui fasse la

charité. »

D'autre part, la situation avec Melchior ne s'améliorait pas. Il continuait, par les nuits sans lune, de faire enlever les marchandises entreposées dans le souterrain, que ses hommes chargeaient sur des voitures, cachées sous des pièces de bois coupées dans la forêt. La vigilance des douaniers n'avait pu jusqu'ici rien découvrir, mais M. de Somers et son fils ne doutaient guère qu'ils y parvinssent un jour ou l'autre.

M^{me} de Prauzelles avait écrit au comte que bien qu'il lui fût désagréable d'agir ainsi contre Melchior, elle ferait ce qu'il lui demandait mais quelques jours seulement avant son départ pour le Midi, afin de n'être pas exposée aux récriminations de M. de Morières.

Elle ajoutait que ses amis russes étaient partis et qu'elle-même quitterait Beudant au début de février.

Quand M. de Somers lut ce billet à son fils, la physionomie de celui-ci témoigna d'une satisfaction que le comte attribua à cette promesse de rendre inutilisable le souterrain.

Bien qu'il la partageât, il se montrait inquiet sur les suites de cette mesure, avec un homme du caractère de son gendre.

– Nous aurons là un choc assez dur à subir. Enfin, il quittera Montaubert, où il n'aura plus que faire. J'en serai fâché pour Flavie, mais elle s'accommode heureusement de tout.

– Surtout s'il l'emmène à Lyon. Sans son goût de la dépense, sa fortune devrait être suffisante pour lui permettre de vivre largement. Mais c'est son affaire. Flavie trouvera toujours ici un refuge, au cas où il se ruinerait.

Cet entretien entre le père et le fils avait lieu dans le parloir après le déjeuner. Aurore, très enrhumée, n'avait pas quitté son appartement et Flavie était remontée chez elle.

Wilfrid, se levant, annonça à M. de Somers qu'il allait se rendre cet après-midi chez un de leurs fermiers pour s'entendre avec lui au sujet de réparations à faire. Il monta près d'Aurore, causa un instant avec elle puis alla s'équiper pour sa promenade. Il partit à pied, il aimait à le faire souvent, ses chaussures munies de « cercles », ce

que l'on appelle « raquettes » en d'autres pays pour la marche sur la neige, il allait rapidement, dans le froid vif, dans la blancheur glacée de la forêt et des alpages. À la ferme, toute proche de la frontière, il s'attarda en donnant des conseils aux habitants pour leur fils malade. Quand il partit, le fermier lui dit en regardant le ciel :

– Il pourrait bien y avoir une tourmente de neige, monsieur Wilfrid. Voyez, le vent s'élève déjà.

– Ce ne serait pas la première fois que j'en affronterais une. Au revoir, Moreux.

Il s'éloigna rapidement. Mais au bout d'un moment, la neige se mit à tomber en flocons serrés que soulevait le vent, de plus en plus violent. Wilfrid, aveuglé, avait peine à avancer. Comme il s'engageait sur la route qu'il devait prendre pour regagner le village, un traîneau passa près de lui, puis s'arrêta sur un ordre donné par une voix de femme. La même voix appela :

– Wilfrid !

Il s'inclina, s'avança pour saluer M^{me} de

Prauzelles.

– D’où venez-vous donc par ce temps ?

– De notre ferme de Hautlieu.

– Montez vite, venez à Beudant pour attendre que cette tourmente soit passée.

– Oh ! peu importe ! Je ne la crains pas.
Bonsoir, Sigrid.

Il s’écartait, mais elle le retint d’un geste impérieux.

– Venez, j’ai à vous parler.

Et voyant qu’il esquissait encore un mouvement de recul, elle ajouta avec une sorte de petit rire railleur :

– Auriez-vous peur... de moi ?

L’orgueil, en cet instant, fit taire chez Wilfrid la prudence première, l’instinct qui l’avertissait du danger. Il dit sèchement :

– Quelle idée avez-vous là ?

Et comme elle se reculait pour lui faire place dans le traîneau, il monta, s’assit près d’elle. L’équipage repartit. La neige fouettait leur visage

et ils restèrent silencieux pendant le peu de temps que dura le trajet. Devant le château Wilfrid aida la baronne à descendre. Elle gravit près de lui les degrés, donna au passage un ordre à l'un des valets présents dans le vestibule, puis gagna avec son hôte la salle des Danses.

– Asseyez-vous, mon ami. Nous allons prendre le thé. Après quoi, nous causerons un peu.

Elle enleva sa toque garnie de cygne et s'étendit sur sa chaise longue. Sa robe de velours blanc à longs plis s'étala autour d'elle. Le froid avait amené à ses joues un peu de rose et ses yeux étaient en ce moment tout à fait bleus.

– Je ne puis m'attarder, Sigrid, dit Wilfrid d'une voix un peu brève. Par ce temps, ma femme et mon père s'inquiéteraient.

– Oh ! je ne vous retiendrai pas longtemps. Je sais que maintenant je compte si peu pour vous...

Il y avait dans sa voix une note mélancolique.

– ... Vous n'avez même pas pour moi l'amitié que vous m'aviez promise.

– Je n’ai plus d’amitié pour vous ? Qu’allez-vous imaginer là ?

– Non, je sens très bien votre froideur, votre... détachement. Vous êtes tout à votre femme, vous l’aimez, quoi que vous ayez pu dire naguère.

– Oui, je l’aime. Je ne puis que le reconnaître, Sigrid. Mais ce sentiment légitime ne peut empêcher que je reste fidèle à l’amitié promise.

Elle ferma un instant les paupières. Ses longues mains blanches caressaient le velours de sa robe. En relevant les yeux, elle rencontra le regard un peu troublé de Wilfrid.

– Vous m’avez dit aussi, ce jour-là, que vous ne vouliez pas cesser de m’aimer... Vous avez dit aussi que l’amour ne se commande pas... qu’on ne peut le chasser à volonté de son cœur...

Il la voyait là, toute semblable à celle qu’il avait aimée dans la première fougue de sa jeunesse inexpérimentée. Elle avait ce même regard si bleu, entre les longs cils blonds, ce regard un peu indéchiffrable qui d’abord lui avait semblé un attrait de plus. Un léger tremblement

des fines lèvres roses semblait déceler une vive émotion. Elle répéta :

– On ne peut le chasser... Non, non !

Elle tendait ses mains vers lui. Une supplication montait dans son regard. Wilfrid se leva si brusquement que son fauteuil faillit tomber.

– Sigrid !... C'est impossible, vous le savez bien !

Sa voix était altérée par l'angoisse.

– Tout serait possible si vous le vouliez bien !

Maintenant, c'était le sourire tentateur, qu'il connaissait bien. Le sourire de la sirène. Elle murmura :

– Oh ! Wilfrid, je ne puis vivre si vous m'abandonnez ! Nous pouvons nous aimer encore...

Wilfrid, frissonnant, recula. Pendant quelques secondes, son âme chancela. Puis un sursaut le redressa, lui rendit sa lucidité un moment en détresse. La belle, la blanche Sigrid aux yeux implorants, aux lèvres souriantes, ne fut plus pour

lui que celle qui cherchait à l'entraîner vers un abîme de souffrance et de remords.

– Non, nous ne pouvons nous aimer. Nous avons été coupables, Sigrid, mais je m'en suis repenti et je ne veux pas tomber plus bas encore.

– Si vous ne l'aimiez pas, elle...

Ces mots sifflèrent entre les lèvres qui ne souriaient plus.

– Elle est ma femme et je lui donne l'amour que je lui dois.

La voix de Wilfrid avait repris toute sa fermeté, son regard ne se détournait pas des yeux qui perdaient leur teinte bleue.

– ... Adieu. J'espère que vous oublierez bientôt cet épisode de votre vie.

– N'y comptez pas. Je n'oublie rien, moi.

Il y avait dans l'accent de la jeune femme une note de menace, de rancune mal contenue. Wilfrid avait sous les yeux une Sigrid inconnue aux lèvres crispées, au regard presque haineux.

– Adieu, dit-elle à son tour.

Elle se laissa retomber sur les coussins et il sortit, gagna le vestibule où il reprit son équipement. Il quitta le château et au lieu de reprendre la route habituelle, se dirigea vers le parc afin de prendre les sentiers qui le ramèneraient plus vite à Montaubert. Il devait pour cela passer devant l'antique logis à demi ruiné, conservé parce que là se trouvait l'entrée du souterrain menant au vieux château de Montaubert. Comme il y atteignait, un homme en sortit. C'était Calichoux, le factotum de Melchior. Il s'éloigna sans paraître avoir reconnu Wilfrid. Celui-ci, contrarié de l'incident, gagna le sentier qui s'amorçait non loin de là. Il n'y avait pas d'accalmie dans la tourmente. Il fallait toute l'adresse, toute la vigueur de Wilfrid et son habitude de ces chemins difficiles pour avancer dans cette volée de flocons glacés qui l'aveuglaient. Néanmoins, il fut rapidement sur le sol de Montaubert, et dans le bois, il trouva un calme relatif.

En dépit du froid, il ressentait dans ses membres une chaleur de fièvre. En lui, il se faisait un bouleversement. Cette femme qu'il

avait aimée, pour laquelle il avait compromis le salut de son âme, il venait de la voir tout à coup telle qu'elle était, telle que son esprit aveuglé par la passion n'avait pas voulu la reconnaître. Maintenant que ses yeux étaient dessillés, il se souvenait de maints petits faits qui auraient dû la lui montrer dépourvue de cœur, attachée à toutes les jouissances de la fortune, avide de ce luxe dont l'entourait M. de Prauzelles. Quel fou stupide il avait été en s'imaginant que, par amour, elle aurait pu renoncer à tout cela !

Et maintenant, elle aurait voulu lui faire trahir Aurore, sa noble et pure Aurore. Elle était revenue à Beudant pour lui tendre un traquenard, essayer de le reprendre à Aurore. Ah ! combien il remerciait le ciel d'avoir permis qu'il ne faiblît pas et qu'un voile se soulevât devant l'énigme qu'avait été jusqu'ici pour lui l'âme de Sigrid !

Il atteignait la sortie du bois. Depuis un moment, il entendait un bruit de roues. Un chariot lourdement chargé sortit d'un chemin. Deux hommes marchaient près des chevaux. La neige couvrait les billes de bois sous lesquelles se

cachaiient des marchandises entreposées dans le souterrain. Les chevaux avançaient péniblement, mais les contrebandiers trouvaient propice ce temps affreux, pour échapper à la vigilance de la douane.

Wilfrid pensa : « C'est pour cela que Calichoux était là-bas. Il attendait quelque arrivage... Ah ! ce maudit Melchior ! Et maintenant, « elle » est bien capable de refuser la fermeture du souterrain. Elle m'en voudra mortellement, je l'ai vu dans ses yeux. »

Depuis ce séjour à Lyon qui avait été pour elle une période de délices, Flavie s'ennuyait de plus en plus à Montaubert. Au milieu de larmes et de plaintes, elle le déclara à son mari quand il reparut, sans prévenir, selon sa coutume.

– Patientez, ma chère petite, patientez, répondit-il. Au printemps, nous ferons un voyage à Paris.

– À Paris ? Oh ! quel bonheur ! Mais en attendant, votre pauvre Flavie périra d'ennui. Je ne suis pas comme Aurore, qui s'amuse avec sa musique, ses livres, cause de tas de choses ennuyeuses avec papa, Wilfrid, la cousine Idalie. Au moins, menez-moi à Beudant. Sigrid y est encore pour quelques jours, je l'ai su. Mais Wilfrid a refusé de m'y conduire en me donnant je ne sais quel prétexte auquel je n'ai rien compris.

– Eh bien, c’est entendu, nous irons demain.

Elle battit des mains en s’écriant :

– Il n’y a que vous qui me compreniez, mon petit Melchior chéri ! Papa a l’air de se moquer de moi, Wilfrid me fait une mine de maître d’école.

– Oh ! Wilfrid ! grommela Melchior. Celui-là, si je pouvais lui faire passer un peu ses grands airs de puritain !

Flavie offrit le lendemain à sa belle-sœur de les accompagner à Beudant. Mais Aurore refusa spontanément. Une visite à M^{me} de Prauzelles ne lui offrait aucun agrément, bien au contraire. Elle se rendit cet après-midi-là chez M^{lle} Idalie, souffrante en ce moment. Au retour, son traîneau se trouva devant la porte du château en même temps que celui ramenant Melchior et Flavie. Celle-ci prit le bras de sa belle-sœur et l’entraîna à l’intérieur en commençant à babiller. Melchior était resté en arrière pour faire une recommandation à Philémon au sujet des chevaux. Le crépuscule tombait. D’un coin d’ombre sortit une femme qui semblait guetter et

qui s'avança vers M. de Morières.

– Ah ! c'est vous, Estelle ? dit-il avec surprise.

– Oui, c'est moi.

Elle s'approchait de lui, à le toucher et posa sur son bras une main dure.

– Écoutez bien...

Elle parlait très bas. Ses yeux luisaient d'un éclat de fièvre.

– ... Je sais qui a tué mon père.

Melchior eut un tressaillement, mais se maîtrisa aussitôt.

– Eh bien ? dit-il.

Elle poursuivit, comme si elle ne l'avait pas entendu :

– Le vieux Timothée, qui vous accompagnait ce jour-là, est mort ce matin. Mais auparavant, j'ai réussi à le faire parler.

– Les divagations d'un mourant !

Le ton sarcastique parut soulever chez Estelle une soudaine fureur. Elle serra les dents et jeta

sur Melchior un regard sauvage, avant de murmurer :

– Prenez garde à vous ! J’ai juré de venger mon père, je le ferai par tous les moyens. Garde à vous !

Elle s’écarta, s’éloigna à grands pas vers l’allée. Melchior demeura un moment immobile, le visage un peu crispé. Puis, levant les épaules, il entra dans le vestibule.

Ce soir-là, pendant le dîner, Flavie s’étendit longuement sur sa visite à Beudant. Sigrid était plus belle que jamais, et d’une amabilité exquise. Elle avait conduit M^{me} de Morières dans son appartement afin de lui montrer les toilettes préparées pour son séjour dans le Midi. De vraies merveilles ! Flavie était restée en extase, sans pouvoir s’arracher à cette contemplation. Pendant ce temps, Sigrid avait montré à Melchior dans son boudoir, une statuette ou une peinture...

– Qu’est-ce que c’était, Melchior ?

– Une statuette hindoue en jade, représentant une déesse... une déesse de la vengeance, je crois.

Flavie fit une grimace.

– Elle devait être bien laide, alors... car c'est mal de se venger, on me l'a enseigné au couvent.

– Que ce soit mal, c'est possible, mais c'est bien agréable, dit Melchior.

Il était resté jusqu'alors presque silencieux, la mine un peu sombre. Wilfrid, séparé de lui par Aurore, ne pouvait pas le voir, mais il crut saisir une note de triomphe dans sa voix sardonique.

– Fi donc ! dit M. de Somers en levant sur son gendre un regard réprobateur, presque méprisant. Vous avez là de beaux sentiments, Melchior.

– Beaux ou non, je les trouve fort à mon goût, riposta M. de Morières avec un ricanement qui exaspérait son beau-frère.

– Ils ne le seraient pas autant si vous en étiez la victime !

Cette réplique lancée par Wilfrid indigné parut décontenancer un instant Melchior. Sans doute se souvenait-il de la menace d'Estelle. Il reprit toutefois son aplomb, en apparence du moins, et se mit à rire comme s'il venait d'entendre une

bonne plaisanterie.

– Et qui donc songerait à se venger de moi, je vous prie ?

– Oui, qui donc, mon petit Melchior ! s'écria Flavie avec un tendre coup d'œil vers lui. À qui auriez-vous fait du mal, vous si bon ?

– À qui, en effet, je me le demande ? dit Melchior d'un ton bonhomme. Je suis un être très inoffensif, pourvu qu'on ne vienne pas faire des incursions dans mes plates-bandes et se mêler de mes affaires.

Wilfrid comprit l'allusion et pensa : « Sigrid lui a parlé ; il sait que nous voulions empêcher qu'il utilisât le souterrain. » Il sentit en lui comme une vague de colère et de mépris. Quelle bassesse dans cette âme féminine, pour qu'elle se vengeât ainsi !

Comme il en avait pris l'habitude maintenant, Melchior se retira après le dîner dans son appartement où Flavie le suivit. Avant de faire de la musique pour son beau-père, Aurore lut une lettre qu'elle avait reçue ce soir de Mathilde

Piennes, en même temps qu'un panier contenant du mimosa et des œillets. Elle avait mis les fleurs dans l'eau en attendant de les disposer dans les vases auxquels ils étaient destinés, ce qu'elle comptait faire le lendemain matin.

Quand elle eut joué dans le salon voisin un des morceaux favoris de M. de Somers, elle revint au parloir, où Wilfrid préparait le jeu d'échecs pour la partie de son père. Celui-ci avait un air fort soucieux. Il regardait Wilfrid, dont la mine n'était pas moins assombrie.

– Crois-tu que Sigrid fera ce que nous lui demandons ? dit-il enfin.

– Je crains que non.

La réponse tomba avec une froideur laconique des lèvres de Wilfrid.

– Pourquoi ? Craindrait-elle le mécontentement de Melchior ?

– Sans doute, mon père.

M. de Somers hocha la tête.

– C'est mal à elle, de ne pas vouloir comprendre dans quelle situation dangereuse

nous met cet homme.

Wilfrid eut un sourire méprisant.

– Elle n'est pas une femme à s'occuper du danger d'autrui.

M. de Somers l'enveloppa d'un regard surpris, mais ne répliqua rien. Aurore prit son ouvrage et s'assit à sa place accoutumée. Ce jugement de son mari sur M^{me} de Prauzelles la rendait heureuse, sans qu'elle cherchât à définir cette impression, ni à la regretter, elle toujours si charitable.

Cependant elle s'inquiétait de le voir plus préoccupé depuis quelques jours. Du moins, elle se l'imaginait, car lorsqu'elle l'interrogeait à ce sujet, il répondait : « Mais non, je n'ai rien de plus que nos soucis habituels, et c'est bien assez. »

Avec sa discrétion innée, elle n'insistait pas et, par sa tendresse, par ses attentions, s'efforçait d'écarter tout au moins momentanément le nuage qui semblait couvrir l'esprit de Wilfrid. Elle en attribuait le motif surtout à ses craintes au sujet

de Melchior, visiblement partagées par M. de Somers.

Combien celui-ci devait-il regretter l'autorisation donnée autrefois à son gendre, en un moment d'aberration sans doute, et sur les mauvais conseils de M. de Prauzelles ! Maintenant, si ce trafic de contrebande venait à être découvert, le châtelain de Montaubert passerait pour son complice... et peut-être aussi Wilfrid. Lui, Wilfrid, d'âme si loyale, de conscience si délicate !

Elle songeait ainsi, le lendemain matin, tandis que dans l'orangerie, debout devant une table, elle disposait des fleurs dans un vieux vase de faïence. Entendant ouvrir la porte qui donnait sur le couloir, elle tourna la tête et eut un léger sursaut en voyant entrer Melchior.

– Bonjour, Aurore... Pardonnez-moi de venir vous déranger dans votre gracieuse occupation.

– Bonjour, dit froidement Aurore. Que désirez-vous ?

– Je viens solliciter quelques brins de mimosa

pour Flavie. Elle aime tant cette fleur !

Aurore étendit la main, montrant une petite gerbe posée à l'écart sur la table.

– Elle sait bien que je lui fais toujours une part des fleurs envoyées par Piennes.

– Ah ! parfaitement ! C'est moi qui ne m'en suis pas souvenu. Je vais les lui porter, en ce cas.

Il s'avança, prit la gerbe, la porta à ses narines.

– Délicieux ! Flavie va encore pleurer pour que je la mène sur ces rives enchantées. Mais impossible pour cette année. Tandis que vous, Aurore, aurez sans doute le plaisir d'y passer quelque temps.

– Wilfrid n'a aucun projet de ce genre.

– Peut-être ne vous l'a-t-il pas confié... Mais laissez-moi vous donner un conseil d'ami... ou de frère...

Elle lui jeta un coup d'œil méprisant, dont il ne parut pas s'apercevoir, car il continua du même ton doux qu'il avait pris dès le début.

– Tâchez, s'il a dessein de se rendre à Nice, de

l'en dissuader... Pour votre repos, ce sera préférable.

– Que voulez-vous dire par là ?

Elle le regardait avec hauteur.

– Il serait préférable qu'il ne revît pas... une certaine personne...

– Quelle personne ?

Le sang, tout à coup, montait au visage d'Aurore.

Melchior eut un méchant sourire.

– Oh ! vous devinez bien de qui je veux parler ! Ils se sont passionnément aimés, ils s'aiment toujours.

– Ce n'est pas vrai ! dit violemment Aurore.

– Pas vrai ? demandez-lui donc où il était mercredi, quand vous le croyiez chez les Moreux ! Il avait été la voir et est revenu par le raccourci – ce cher raccourci qui lui permettait d'arriver chez elle secrètement – du moins il le croyait car je suis persuadé que M. de Prauzelles n'était pas dupe et que c'est pourquoi il a mis

dans son testament cette clause la déshéritant si elle se remariait. Il ne voulait pas que, du moins, ils profitassent tous deux de ses biens après lui, et la connaissant, il savait qu'elle ne sacrifierait pas sa fortune à l'amour.

– Vous êtes un odieux calomniateur !

Elle contenait avec peine un tremblement de tout son être.

– ... Un misérable !... Un misérable !

– Oh ! je savais bien que mes avis seraient mal accueillis ! Mais j'ai cru de mon devoir de vous avertir quand même. Après cela, vous en ferez ce que vous voudrez. Mais à votre place, je me méfierais beaucoup... beaucoup, car elle l'aime toujours et ne regardera à rien pour vous le reprendre.

Sur ces mots, il s'éloigna, tenant dans sa main la petite gerbe de mimosa et d'œILLETS et souriant diaboliquement.

Aurore ne sut jamais ce qu'elle avait fait, pendant le temps qu'elle demeura debout près de cette table, maniant machinalement les fleurs, les

prenant, les rejetant. Un tremblement l'agitait, une chaleur montait à son visage. Elle finit par ouvrir la porte de l'orangerie et offrit sa tête à l'air glacé.

Ainsi, elle n'entendit pas ouvrir la porte du parloir. La voix de Wilfrid la fit sursauter.

– Que faites-vous là ? Vous n'êtes pas couverte, vous allez prendre froid !

Elle balbutia :

– Non... cela me fait du bien...

Elle recula un peu. Wilfrid, en s'avançant, eut une exclamation d'inquiétude à la vue de ce visage altéré.

– Qu'avez-vous ? Êtes-vous souffrante ?

– Un peu... Ce n'est rien...

Elle vint à un fauteuil et s'y assit.

– Peut-être, l'odeur de ces fleurs ? Venez dans le parloir, vous y serez mieux.

Elle se leva, prit le bras qu'il lui offrait. Dans le parloir il appela Barbeline pour qu'elle lui préparât un cordial. Entourée de sollicitude, elle

s'efforçait de sourire, de reprendre sa mine habituelle. Par un effort de volonté, elle y réussit. Tout le reste de la journée, elle put se montrer comme à l'ordinaire, sous le regard rassuré de Wilfrid. Elle redoutait de se retrouver en face de Melchior, mais fort heureusement, il prit ses repas dans son appartement, avec sa femme, comme il lui arrivait parfois de le faire.

Dans la soirée arriva un message informant M. de Somers du décès de son cousin au prieuré bénédictin des Saintes-Épines. Il fallait que Wilfrid partît le lendemain pour assister aux obsèques. Aurore en éprouva comme un soulagement. Elle pourrait pendant cette absence prier, réfléchir, calmer son cœur angoissé par les odieuses calomnies de Melchior.

Des calomnies, oui, tout au moins au sujet des rapports soi-disant conservés par Wilfrid avec M^{me} de Prauzelles. Qu'elle fût celle que Wilfrid avait aimée avant elle, oui, c'était possible, elle en avait même depuis quelque temps le vague soupçon. Mais jamais, jamais elle ne conserverait la pensée qu'il ne fût plus maintenant tout à elle.

Lui si loyal... Lui qui, précisément ce jour dont parlait Melchior, s'était montré plus délicatement tendre pour elle, si tendre et si bon !

Non, elle ne voulait pas que même un doute effleurât son esprit !

Wilfrid partit dans la matinée. M. de Modères assista au déjeuner, où il montra un certain entrain, sans paraître s'apercevoir de la mine morose du comte et du silence méprisant d'Aurore à son égard. Flavie, occupée à son bavardage, n'y accordait pas plus d'attention. Vers la fin du repas seulement, Melchior fit observer ironiquement :

– La vie devient de plus en plus gaie ici. On se croirait dans le réfectoire d'un couvent.

M. de Somers riposta d'un ton sec :

– Eh bien, vous n'avez qu'à en chercher une plus attrayante ailleurs. Personne ne vous retient à Montaubert.

– Oh ! cher beau-père, le temps n'est pas encore venu où je vous délivrerai de ma présence. Il vous faudra encore quelque patience à mon

sujet.

– Qu'est-ce que vous dites ? s'écria impétueusement Flavie. Pourquoi pensez-vous que papa serait content si vous vous en alliez de Montaubert ?

Melchior éclata de rire, en regardant sa femme d'un air de moquerie.

– Parce que nous n'avons pas toujours les mêmes idées, mignonne. Mais nous sommes des gens trop bien élevés pour que, malgré tout, les choses ne continuent pas à aller leur petit train.

– Jusqu'à ce que ce petit train fasse la culbute, dit brusquement M. de Somers.

Il se leva, prit les cannes que lui tendait le valet de chambre et, s'adressant à Aurore :

– Venez, ma chère enfant. Je vous demanderai de terminer cette lecture que nous avons commencée hier.

– Bien sûr que papa a quelque chose contre vous, dit Flavie quand la porte se fut refermée sur le comte et sur Aurore.

Melchior leva les épaules.

– Il est un peu revêche en ce moment. Je crois que Wilfrid le pousse contre moi.

Flavie ouvrit de grands yeux.

– Wilfrid ? Pourquoi ?

– Est-ce que je sais ? Il m’a toujours détesté, ce garçon-là.

– Oh ! Melchior !

– Oui, oui, c’est ainsi, ma chère... et je le lui rends bien... Inutile de faire cette mine effarée. C’est ainsi, nous n’y pouvons rien.

Et, prenant le bras de sa femme, il l’emmena vers leur appartement.

21

La journée du lendemain parut fort longue à Aurore. Son beau-père, souffrant davantage, peut-être tourmenté d'inquiétudes, se montrait d'humeur maussade. Elle n'était pas en disposition de l'égayer, ayant grand-peine à écarter la pensée douloureuse dont, pourtant, elle eût tellement voulu se délivrer. Un moment, elle songea à voir M^{lle} Idalie, à lui rapporter les propos de Melchior. Mais n'aurait-elle pas l'air de soupçonner son mari, de le supposer capable de... ? Oh ! non, non ! Elle voulait croire en lui, toujours, toujours !

Melchior avait disparu du château depuis le matin. Flavie ne paraissait pas, s'enfermant dans son appartement. Peut-être voulait-elle protester ainsi contre le mauvais vouloir de son père à l'égard de son cher Melchior.

Vers la fin de la matinée, la neige se mit à

tomber. Dans l'après-midi, le vent s'éleva, chassant les flocons avec violence. Vers cinq heures, le valet de chambre parut dans le parloir où Aurore prenait le thé avec son beau-père. Il tenait à la main un papier et expliqua :

– Un petit garçon vient d'apporter cela. Il n'a pas répondu quand je lui ai demandé qui l'envoyait et est parti en courant. Ce doit être l'enfant d'un sabotier.

M. de Somers déchira le petit papier collé qui fermait la feuille. Celle-ci trembla dans sa main tandis qu'il lisait. Ayant congédié Polydore, il la tendit à Aurore.

– Voyez, ma fille.

Elle lut ces mots, tracés d'une écriture assez informe :

« On vous a dénoncés. La douane est sur les traces. Prenez vos précautions. »

– Oh ! mon Dieu ! murmura la jeune femme.

– Je ne puis rien faire ! dit M. de Somers en appuyant aux bras de son fauteuil ses mains tremblotantes. Melchior n'est pas là, il y a

probablement une sortie de marchandises cette nuit, pour profiter de ce temps favorable. Et Wilfrid absent !

Elle essaya de le rassurer, en lui faisant observer que M. de Morières pouvait une fois de plus échapper.

– Eh bien, admettons que cela soit, cette fois encore, la menace restera suspendue sur sa tête et l’un de ces jours... Ah ! quelle idée ai-je eue de permettre ce mariage ! Mais ma pauvre sotte de Flavie s’en était toquée, pendant un séjour chez un de nos parents lyonnais. Elle avait une assez bonne dot, de par l’héritage de sa marraine. Il a eu tôt fait de la manger. C’est alors que Max de Prauzelles lui a donné cette idée... et j’ai eu la faiblesse d’y consentir. J’en suis bien puni aujourd’hui.

Il fallait que son angoisse fût grande pour que cet homme orgueilleux reconnût ainsi ses torts.

– Qui a pu faire cette dénonciation ? En avez-vous idée ? demanda Aurore.

– Aucune idée. Dans le pays, on est

généralement favorable aux contrebandiers. Je crois qu'il n'y a guère contre eux que la douane.

– Eh bien, quelqu'un d'apparenté à un douanier... quelqu'un...

Il la regarda avec surprise.

– Que voulez-vous dire ?

Elle avait parlé impulsivement, et le regretta aussitôt.

– Une simple idée... je ne vois pas qui...

– Moi non plus... Un parent de douanier... je ne vois pas.

Il mit son front sur sa main et demeura songeur. Le cœur serré, Aurore pensait à Estelle, cette femme victime de Carloman et qui devait tant en vouloir à tous les Somers. Carloman, de nature assez inconséquente, lui avait peut-être raconté quelque chose des agissements de son beau-frère. Et le brigadier Doré, son père, avait été tué par des contrebandiers.

Barbeline, au courant de presque toutes les affaires de la famille, fut appelée par son maître pour recevoir la confidence du danger présent. À

certains mots, à certaines réflexions, Aurore comprit qu'elle aussi songeait à une vengeance d'Estelle.

La soirée se traîna tristement dans l'anxiété. Le vent battait les murs, la neige tombait toujours ! Quand Aurore monta chez elle vers neuf heures, elle ne voulut pas se coucher et demeura près du feu, essayant de lire, pensant à Wilfrid qui, du moins, échappait à l'angoisse présente.

Elle finit par s'assoupir. Le bruit de sa porte qu'on ouvrait la fit sursauter.

– Madame !

C'était la voix haletante de Barbeline.

– ... Un homme est venu prévenir qu'il y avait eu bataille. Les douaniers sont tombés sur le convoi non loin d'ici. M. Melchior a été blessé, il y a des prisonniers... Les hommes restants ont réussi à l'emmener vers la tour... Ils vont essayer de le transporter à Beudant par le souterrain...

Aurore s'était levée avec une sourde exclamation. Barbeline poursuivait.

– L’homme dit, de la part de Calichoux, que s’ils réussissent à passer le souterrain avant l’arrivée des douaniers, ceux-ci ne pourront trouver là-dedans aucune preuve, car précisément toutes les marchandises qui s’y trouvaient étaient chargées sur ce convoi, M. Melchior en attendant d’autres la nuit prochaine. La neige qui tombe a effacé heureusement les traces de pas et de roues... Calichoux prévient aussi qu’on se méfie, parce que l’officier de douane viendra probablement perquisitionner ici, mais qu’il n’existe rien de compromettant.

Aurore était retombée sur son fauteuil. En joignant les mains, elle murmura :

– Cela devait arriver ! Et Wilfrid qui n’est pas là !

– Ne vous tourmentez pas, madame ! Si M. Melchior peut passer en Suisse, tout s’arrangera probablement. Les prisonniers ne diront mot. Ce n’est pas dans les habitudes des gens de par ici de vendre leurs compagnons. Alors, si la douane ne trouve rien ici, ni dans le souterrain, quelle preuve aurait-elle contre M. Melchior ?

– Oui, je veux espérer qu’il en sera ainsi. Barbeline ! Mais il va falloir avertir M. de Somers...

– Malheureusement oui, le pauvre homme ! Mais il sera assez tôt demain matin. Mieux vaut qu’il ait sa nuit à peu près tranquille.

– Vous avez raison. J’irai demain le prévenir, avec toutes les précautions que je pourrai. Mais il y a Flavie, aussi.

– Je m’en charge, madame. Il faut que je tâche de lui faire comprendre la chose, pour qu’elle n’aille pas dire quelque mot maladroit devant les douaniers. Ce ne sera pas une petite affaire !

Aurore, déjà, retrouvait toute son énergie. Barbeline pensait, en la voyant si courageuse : « Voilà bien la femme qu’il fallait à notre M. Wilfrid. »

Ce fut elle qui, le lendemain matin, reçut le lieutenant de douane et le conduisit près de M. de Somers. Il s’excusa poliment de le déranger, mais il avait, dit-il, des motifs de supposer qu’un des habitants du château faisait partie de la bande de

contrebandiers dont quelques-uns avaient été arrêtés cette nuit. De ce fait, il devait visiter cette demeure.

– Il n’y a ici aucun contrebandier, dit M. de Somers qui gardait un grand sang-froid. Mais faites ce que vous croyez être votre devoir.

– N’y a-t-il pas une communication souterraine entre le vieux château et le territoire suisse, interrogea l’officier.

– En effet, elle existe de temps immémorial.

– Ne servait-elle pas à passer illicitement des marchandises ?

M. de Somers se redressa, en regardant l’autre avec quelque hauteur.

– Lieutenant, je ne me suis jamais occupé de contrebande.

– Mais d’autres ont pu s’en servir. La serrure de la tour est en bon état, on devait utiliser fréquemment cette entrée. Je l’ai fait forcer et j’ai visité ce souterrain.

– Eh bien ?

- J’ai trouvé cela idéal pour la contrebande.
- Sans doute, mais cette considération ne prouve pas qu’on s’en soit servi à cet effet.
- Avez-vous la clef de cette tour ?
- Non, je ne l’ai pas depuis plusieurs années. J’ignore ce qu’elle est devenue.
- Cependant, quelqu’un doit ouvrir cette porte assez souvent, pour que la serrure soit en cet état... Et il existe un témoin qui affirme avoir vu votre gendre, M. de Morières, entrer là un soir.
- Je ne m’occupe pas de ce que fait mon gendre. Interrogez-le à ce sujet.
- Se trouve-t-il ici ? demanda brusquement l’officier.
- Je ne sais. Il a une existence très indépendante et de plus nous nous trouvons en fréquent désaccord. Voilà tout ce que je puis vous dire, lieutenant.

Comme M. de Somers donnait des signes de fatigue, l’officier n’insista pas. Il commença avec ses hommes la visite minutieuse du château, ce qui demanda un certain temps, vu les coins et

recoins du vieux logis. Des caves aux greniers, ils ouvrirent les meubles, les coffres, les antiques bahuts, espérant sans doute y trouver entreposées des marchandises entrées en fraude. L'appartement de Melchior fut l'objet d'un particulier examen. Chez Flavie, ils trouvèrent celle-ci couchée, avec Barbeline près d'elle, sentinelle vigilante. Il avait fallu grande patience à la femme de charge pour faire entrer dans la tête de la jeune femme la pénible vérité. Quoi ! son Melchior, contrebandier ?... obligé de fuir, de se cacher. Encore Barbeline ne lui parla-t-elle pas de blessure. Sans même cela, Flavie avait jeté les hauts cris, pleuré, gémi, déclaré qu'elle ne supporterait pas que ces hommes vinssent fouiller dans ses affaires. Barbeline finit enfin par obtenir qu'elle se couchât et feignît d'être malade. Mais elle ne la quitta pas d'une minute, pendant que les indésirables visiteurs bouleversaient sa garde-robe, déplaiaient ses dentelles, examinaient ses bijoux. Enfin, ils s'éloignèrent, ayant fait buisson creux, et Flavie put donner libre cours à sa fureur, à ses récriminations. Mais Barbeline, ayant accompli sa tâche près d'elle, la laissa aux soins

de sa femme de chambre pour s'occuper de besoins plus urgentes.

Elle se rendit près de son maître, qui tint conseil avec Aurore et elle. Il s'agissait de s'informer au sujet de Melchior. Sans doute s'était-il réfugié à Beudant. Mais quel était le degré de gravité de sa blessure. Aucun des habitants de Montaubert ne pouvait le joindre ; il fallait quelqu'un qui ne fût pas suspect. On convint de demander cet office à M^{lle} Idalie. Aurore partit aussitôt pour l'informer des événements dramatiques de la nuit. Elle en avait eu déjà des échos, par sa vieille cuisinière dont le neveu, l'une des meilleures recrues de Melchior, se trouvait au nombre des prisonniers. Sans hésitation, elle accepta la mission qu'on souhaitait lui confier. Une demi-heure plus tard, elle partait en traîneau et Aurore reprenait le chemin de Montaubert.

Elle fit arrêter son traîneau près de l'église où elle entra et demeura un long moment, cherchant dans la prière un réconfort pour les épreuves actuelles. En sortant, elle se rendit dans une

boutique du village pour y acheter de la laine. La marchande était une parente de Barbeline. Après avoir remis à la jeune châtelaine ce qu'elle demandait, elle lui dit, non sans hésitation :

– Il y a quelqu'un dont M. le comte ferait bien de se méfier, car cette personne-là fera tout le mal possible à lui et aux siens.

– Estelle Doré, n'est-ce pas ?

– Oh ! Vous savez, madame ?

– Je m'en doute, du moins.

– Elle raconte que c'est M. Melchior qui a tué son père et qu'elle s'est vengée. Mais quand les gens d'ici qui font de la contrebande se douteront qu'elle les a dénoncés, il ne fera pas bon pour elle dans le pays.

– Est-ce que vraiment, M. de Morières ?...

– C'est bien possible. Que voulez-vous, c'est un des risques du métier. Ce n'est pas pour dire que j'approuve les contrebandiers, car heureusement mon mari a toujours refusé de se joindre à eux. Mais la tentation sera toujours forte, sur la frontière, de gagner ainsi plus gros,

fût-ce au risque de sa vie.

– Savez-vous combien il y a de prisonniers ? demanda Aurore.

– Quatre. L'un d'eux est blessé. On suppose que les autres ont dû passer la frontière.

Cette femme ne fit pas mention de Melchior et Aurore lui sut gré de sa discrétion.

Dans l'après-midi, M^{lle} Idalie vint à Montaubert. Elle avait vu Melchior, assez grièvement blessé, hospitalisé à Beudant. Néanmoins, le médecin appelé par M^{me} de Prauzelles ne croyait pas que sa vie fût en danger.

– Il demande que sa femme vienne le retrouver à Beudant. M^{me} de Prauzelles part dans deux jours pour le Midi, mais elle leur laisse la disposition du château jusqu'à ce que le blessé soit transportable.

– Transportable où ? dit brusquement M. de Somers. Il ne peut revenir ici. Que Flavie aille le retrouver, c'est son devoir. Mais il va falloir lui dire qu'il est blessé.

– Je m'en charge, déclara M^{lle} Idalie. Et

demain je l'emmènerai là-bas.

– Mais, chère et bonne cousine, il est inutile de vous donner cette peine ! Wilfrid sera là ce soir et conduira sa sœur à Beudant.

M^{lle} Idalie vit-elle le mouvement que ne put réprimer Aurore, l'altération soudaine du jeune visage ? Toujours est-il qu'elle dit d'un ton catégorique :

– Non, non, j'irai. Mieux vaut éviter qu'il se rende de l'autre côté de la frontière en ce moment.

Le surlendemain, Barbeline rapporta du village la nouvelle qu'Estelle, battue par des femmes de contrebandiers, s'était à grand-peine réfugiée chez elle et qu'elle était partie ce matin-là avec son enfant pour Pontarlier, chez la parente de sa mère où elle avait déjà demeuré.

Le bruit courait aussi qu'elle était la meurtrière de Carloman de Somers.

– Elle a bien fait ce qu'il fallait pour se rendre suspecte ! dit Wilfrid en apprenant cette nouvelle. L'esprit de vengeance chez elle l'a emporté sur toute autre considération.

– Que va-t-elle devenir ? demanda Aurore.

– Je m'occuperai d'elle et de l'enfant, afin qu'ils aient tout le nécessaire. Mais ce ne sera pas facile, avec une pareille nature.

Une lettre de Flavie arriva le jour suivant,

apportée par un domestique de Beudant. Elle demandait qu'on lui envoyât sa femme de chambre et une grande partie de sa garde-robe, dont l'énumération tenait plusieurs pages.

« Melchior va mieux et le docteur assure qu'il pourra se déplacer dans trois ou quatre semaines. Il m'a dit qu'il ne fallait pas compter revenir à Montaubert d'ici longtemps. Je n'en serai pas fâchée, tout en regrettant de ne plus vous voir, papa, et Wilfrid et Aurore, et même Barbeline, quoiqu'elle m'ait bien ennuyée parfois. Nous irons habiter Genève pendant quelque temps. Après, Melchior cherchera une occupation. Il avait si bien réussi cette affaire-là ! D'après lui, c'est Estelle qui l'a dénoncé. Il n'a pas voulu me dire pourquoi. Cette affreuse Estelle ! Et j'ai été si bonne pour sa mère ! »

Suivait un éloge dithyrambique du château, de la châtelaine.

« Malheureusement, la chère Sigrid part demain. Je vais être bien seule, avec Melchior qui est très désagréable en ce moment, et la garde-malade qui ne dit pas quatre mots dans la journée

et me renvoie quand je veux causer avec son malade pour le distraire. Je voulais demander à Wilfrid et à Aurore de venir me voir, mais Melchior me l'a défendu. Il a vraiment l'air de détester mon frère. Je n'y comprends rien. »

– Non, elle ne comprendra jamais rien, ma pauvre Flavie ! dit M. de Somers en repliant cette lettre qu'il venait de lire tout haut à son fils et à Aurore. J'espère qu'il ne lui fera pas la vie trop difficile. Il doit avoir encore quelque argent devant lui, s'il n'a pas déjà tout gaspillé. Puis il y aura les bijoux de sa femme. Peut-être d'ici là trouvera-t-il quelque temps à faire. Mais sera-ce une occupation honorable ? Avec une nature comme la sienne, on peut craindre bien des choses.

– Hélas oui ! dit Wilfrid. Flavie trouvera toujours un refuge ici, au cas où elle en aurait besoin. Et nous, nous pouvons remercier le Ciel que tout se soit terminé sans plus de dommage.

Pendant un moment, tous trois restèrent silencieux. M. de Somers caressait distraitement sa moustache grise. Il fit enfin observer :

– Je trouve fort singulière la manière d’agir de Sigrid. Pourquoi ne nous avait-elle pas donné aussitôt sa réponse au sujet du service que nous lui demandions ? Et maintenant, elle part sans un mot pour prendre congé, contre sa coutume ? On dirait qu’elle veut rompre avec nous.

– C’est bien possible, dit brièvement Wilfrid.

Son père le regarda avec surprise.

– Quelles raisons ?

– Peut-on demander des raisons à une femme fantasque ?

Le cœur d’Aurore battit un peu plus vite. De quel ton il avait dit cela ! Un ton glacé, un peu méprisant.

Ses mains légèrement tremblantes continuaient de trier des laines dans son panier à ouvrage. Peu après, elle se leva, laissant le comte et Wilfrid occupés à une partie de piquet, et alla s’asseoir dans l’orangerie. Il y avait là, sur une table, des objets de layette. Elle prit une petite brassière commencée et ses doigts agiles se mirent à manier le crochet dans la fine laine

blanche. Mais sa pensée l'emportait loin de son travail et elle tressaillit en entendant ouvrir la porte du parloir, Wilfrid vint à elle et posa une main douce sur son épaule.

– Il faut maintenant songer un peu à vous, chère Aurore.

– Songer à moi ? Que voulez-vous dire ?

Elle levait sur lui son regard étonné.

– Vous avez la mine un peu fatiguée. Tous ces pénibles événements, en dépit de votre courage, vous ont touchée d'autant mieux que votre cœur très sensible, votre âme dévouée, prenaient plus de part à nos chagrins, à nos inquiétudes.

Il s'était assis près d'elle, tout en parlant et prenait la main fine qui avait laissé tomber sur les genoux la petite brassière blanche.

– ... J'en parlais tout à l'heure avec mon père. Il est d'avis, comme moi, que vous devez accepter l'invitation du D^r Piennes et passer à Nice la fin de l'hiver. Comme je ne puis le quitter trop longtemps dans l'état de santé assez précaire qui est le sien, je vous conduirais là-bas, j'y

resterais une semaine et j'y ferais sans doute un plus long séjour en retournant vous chercher.

Le crochet, lui aussi, avait quitté les doigts d'Aurore et glissé à terre. Sans regarder son mari, la jeune femme répondit en essayant de contenir l'émotion qu'elle sentait prête à faire trembler sa voix :

– Je ne vois pas du tout la nécessité de ce voyage. J'ai été un peu fatiguée, en effet, mais je me remets fort bien. Quel air meilleur puis-je avoir que celui de nos montagnes ?

– Un changement peut vous être favorable, à d'autres points de vue. Je vous trouve un peu nerveuse, votre gaieté n'est plus la même... Il semblerait, Aurore, que vous ayez un souci.

Elle eut un petit rire, qu'il sentit forcé.

– Un souci ? Quelle idée, mon ami !

– Oui, je pense bien que vous me le diriez, en ce cas.

Elle se pencha pour ramasser le crochet. Quand elle se redressa, il vit que ses lèvres tremblaient un peu.

– Je désire rester ici, Wilfrid. J’ai à travailler pour notre petit enfant.

– Rien ne vous empêchera de travailler là-bas, et M^{me} Piennes vous aidera.

– Non, je ne veux pas...

Dans sa voix un peu étouffée, il y avait comme une angoisse que perçut Wilfrid.

D’un geste impulsif, il l’entoura de ses bras et l’attira contre sa poitrine.

– Qu’y a-t-il ? Je sens parfois, chez vous, depuis quelque temps, je ne sais quoi... comme une réticence à mon égard, ou une méfiance...

– Vous rêvez ? murmura-t-elle.

Mais il sentit qu’elle frissonnait.

– Non, je ne rêve pas ! Il faut me dire tout. Aurore ! Vous m’avez déclaré un jour que vous aviez toute confiance en moi. Me le redirez-vous aujourd’hui ?

Elle ne répondit pas et frissonna plus fort.

– Aurore !

Sa voix était ardente, impérative.

– ... Il me faut une explication !

Elle dit très bas :

– Je sais qui est celle que vous aimiez... Et l'on m'a dit que vous l'aimiez encore.

– Que je l'aimais encore ? Ah ! cela, non !

Quelle protestation violente ! Aurore leva sur lui un regard plein de bonheur.

– ... Qui vous a dit cela ?

– Melchior. Il prétendait que vous n'aviez pas été chez les Moreux et qu'on vous avait vu sortir de... de chez elle...

– Melchior ! Ce misérable !

L'indignation, pendant un moment, rendit Wilfrid muet. Puis il reprit en se maîtrisant :

– J'ai bien été chez les Moreux, et j'ai été aussi à Beudant... Écoutez-moi, Aurore...

Il lui fit le récit de sa rencontre avec M^{me} de Prauzelles et du court entretien qu'il avait eu avec elle au château. Elle avait essayé de le reprendre, en vain, et là était le secret de l'animosité qui l'avait amenée, en manière de vengeance, à

prendre parti pour M. de Morières.

– Vous me croyez, Aurore ? demanda-t-il en terminant.

– Oh ! oui, de toute mon âme !

– Ainsi, vous n’avez rien à craindre, je ne chercherai pas à la voir à Nice.

Elle rougit en voyant deviné le motif de son refus.

– Pardonnez-moi si j’ai eu un peu peur... d’elle, murmura-t-elle en blottissant son visage contre l’épaule de son mari.

– Je n’ai rien à vous pardonner, ma très aimée. J’ai été un jeune fou, croyant trouver l’amour là où il n’y en avait que les apparences. Ne parlons plus de ce passé dont je me repens sévèrement. Allons vers notre destin d’être unis devant Dieu, pour la bonne comme pour la mauvaise fortune.

Elle répéta avec ferveur :

– Pour la bonne comme pour la mauvaise fortune !

Cet ouvrage est le 309^e publié
dans la collection *Classiques du 20^e siècle*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.